

Exclusif!

« J'étais le treizième salopard »

Jake McNiece raconte la véritable épopée qui a inspiré Hollywood

GUERRES & Histoire



La Rochelle, 1372 : un désastre naval anglais

Dossier

Le réveil du dragon

1945-1979 : les guerres de la Chine rouge



Les cinq mythes de la Résistance communiste



Le pont Milvius en 312, le christianisme s'impose à Rome



100 ANS
SCIENCE - VIE

L 17103 - 12 - F: 5,95 € - RD



« ÉPIQUE »
L'EXPRESS



« DES BATAILLES DIGNES DE RIDLEY SCOTT »
VARIETY

1562. Catholiques et protestants se livrent une guerre sans merci. À la tête des protestants, Henri de Navarre se forge une réputation de guerrier impitoyable. Plongez au cœur des batailles sanglantes pour la domination du royaume de France et l'avènement de Henri IV. HENRI DE NAVARRE est une fresque héroïque et spectaculaire.



EN VENTE EN  ET  ET VOD
PARTOUT ET SUR WWW.KOBAFILMS.FR

BANDE-ANNONCE



L'ANNÉE LASER



PREMIERE

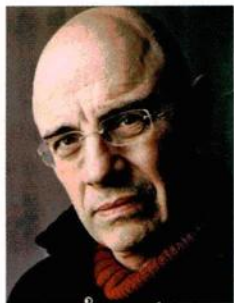


EDITORIAL

Fabriquer un « édito » pour *Guerres & Histoire* revient souvent à chercher un fil reliant deux ou trois des articles présents dans le numéro. À bien lire celui-ci, un lien se découvre entre un penseur florentin de la Renaissance et le comportement du dragon chinois, dont nous analysons les guerres qu'il a faites dans la seconde moitié du xx^e siècle. Interviewé par nos soins, l'historien Jean-Louis Fournel révèle le message essentiel délivré par Nicolas Machiavel : on ne peut pas penser l'État sans penser la guerre. L'auteur du *Prince* a découvert que les États sont devenus mortels, comme Valéry le dira des civilisations après la Première Guerre mondiale. Que nous montre le dossier sur les guerres de la Chine rouge ? Qu'après un siècle d'humiliations qui l'a laissée sans État, la Chine retrouve le chemin de la puissance avec Mao. Lequel reconstruit l'État... et fait la guerre. Ces guerres sont même la première manifestation du réveil du dragon. Né dans un long affrontement civil coupé de guerres mondiales de 1911 à 1949, le nouvel État chinois, collectiviste et marxiste, s'adonne, un an après sa naissance, à la guerre étrangère, comme un convalescent éprouve sa vigueur. Il est en Corée, où il humilie l'Amérique. Il est dans l'Himalaya puis au Tonkin, où il fait la leçon à ses voisins sudistes, Indiens et Vietnamiens. Il est sur les franges de la Sibérie, à faire sentir son souffle aux Russes. Il gronde par-dessus le détroit de Formose pour intimider la province félonne de Taiwan. Les Chinois ont compris, à la différence des Soviétiques, que la puissance militaire seule ne peut pas défendre l'État. Il y faut aussi la finance, la technologie, l'usine, l'implication intéressée du citoyen. L'État chinois a acquis tous ces muscles en trente ans d'un développement jamais vu. Aujourd'hui, il revient avec un programme machiavélien rénové : extension de sa puissance directe au-delà du vieux périmètre impérial, outil militaire modernisé, présence mondialisée. Par-delà les idéologies et la nature des forces sociales et productives, le dragon est habité par une certitude héritée d'un xix^e siècle cauchemardesque : plus personne ne pourra l'humilier. Que cela nous plaise ou non, le dragon ne rentrera plus jamais dans sa caverne. Inoxydablement vôtre. ■

Jean Lopez, directeur de la rédaction

NOTRE COMITÉ ÉDITORIAL



■ **Jean Lopez**
Directeur de la rédaction. Scrute les deux guerres mondiales depuis qu'il sait lire. Un des spécialistes français de l'Armée rouge et du conflit germano-soviétique.



■ **Pierre Grumberg**
Rédacteur en chef adjoint. N'aime rien plus que les ponts d'envol des porte-avions et l'odeur du kérosène. Autre centre d'intérêt : les rapports entre guerres, sciences et techniques.



■ **Yacha Maclasha**
Ancien diplomate, fin connaisseur du monde russe, écumeur des steppes et des archives. Capable d'interviewer en six langues.



■ **Michel Goya**
Colonel, directeur de recherches à l'Irsem, l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire, titulaire de la chaire d'histoire militaire à l'École de guerre.



■ **Laurent Henninger**
Chargé d'études à l'Irsem, organisateur d'innombrables colloques savants sur la guerre à travers les âges, accoucheur d'idées, militant de la nouvelle histoire bataille.



■ **Benoist Bihan**
Chercheur en études stratégiques, rédacteur en chef adjoint de la revue Histoire & Stratégie. Explore l'évolution de l'art de la guerre et plus particulièrement de l'opérative.



EXCLUSIVITE

6-12 → **Jake McNiece, il était le 13^e salopard !**

Les Douze Salopards – le film – était fondé sur une histoire vraie. Dont nous avons retrouvé le principal protagoniste, héros des paras américains en Normandie. Et s'il n'est pas un repris de justice, Jake McNiece est un dur, vrai et maquillé, à défaut d'être tatoué.

SUR LE FRONT

18 → **Caméra au poing** **Tondues de la Libération : la double peine**

Elles n'étaient pas forcément innocentes, ces femmes tondues par les « libérateurs » de 1944. Mais leur sort pitoyable n'en est pas moins émouvant et scandaleux. Analyse en images de ce phénomène européen.

56 → **La bataille oubliée** **La Rochelle, 1372 : les Anglais ont coulé les premiers**

Ce fut un Trafalgar avant l'heure... et à l'envers ! En 1372, une flotte franco-castillane commandée par un Génois détruit une flotte anglaise devant ce port de l'Atlantique, préfigurant la reconquête définitive de cette place clé.

64 → **Chasse aux mythes** **Comment le PCF a exagéré son rôle militaire**

Le parti communiste et ses formations armées comme les FTP ont pris une part importante à la Résistance. Mais le PCF a exagéré la portée de ses exploits et la liste de ses martyrs pour assurer sa légitimité après guerre.

70 → **À la loupe** **Pont Milvius : la bataille qui impose le christianisme**

En 312, l'empereur Constantin défait son rival Maxence et s'empare de Rome. Fait militaire méconnu, cette bataille a un retentissement considérable car Constantin est aussi le champion de la cause chrétienne.

76 → **Troupes** **Alpini, le sommet de l'armée italienne**

Rudes montagnards, les alpini se sont forgé une réputation méritée de corps d'élite. Exposés en première ligne, ils ont cependant payé fort cher les errances stratégiques des dirigeants italiens.

84 → **Un classique revisité** **Machiavel ou penser la guerre au cœur de l'État**

Souvent cité, pas toujours compris, le grand philosophe italien n'était pas seulement un penseur politique. Il était aussi un visionnaire des affaires militaires, explique l'historien Jean-Louis Fournel.

90 → **Aux armes !** **Mitrailleuse Maxim : l'invention de la machine à tuer**

Hiram Maxim, l'inventeur de la mitrailleuse en 1883, donne à une poignée de soldats la clé du massacre de masse. Cent trente ans après la technologie n'a guère changé.

RUBRIQUES

14 → **Actualités...** ... de l'histoire militaire dans la presse et la recherche.

26 → **Vos questions à la une !** Écrivez-nous, nous répondons.

62 → **1 image, 1 histoire** **Moteur Merlin, un enchantement sous le capot**

82 → **L'évocation** **À Hastings, la ruse fissure le mur anglais**

98 → **L'œil du cinéma** **Les prisonniers de 39-45**

100 → **À lire, à voir, à jouer** Interview du grand historien allemand Rolf-Dieter Müller autour de son dernier ouvrage, suivie de l'actualité de l'édition, des expositions, des sorties DVD et cinéma, du jeu vidéo et du wargame.

111 → **Quiz** **Connaissez-vous la guerre de Sept Ans ?**

112 → **Courrier des lecteurs**



CHRONIQUES

97 → Opérations spéciales
par Jean-Dominique Merchet
Denis Alex : j'avais un camarade

114 → D'estoc et de taille
par Charles Turquin
Le secret de l'amiral Horatio Nelson



30-53 → **Chine Rouge** **Le réveil du dragon, 1945-1979**

32 → **Un dragon enfant de l'histoire, pas de la culture**

Vu d'Occident, on croirait que la pensée militaire chinoise superpose Mao à Sun Zi... Ce n'est qu'un cliché : ses nombreuses guerres, la Chine rouge les a menées avec une doctrine résolument moderne et réaliste, fondée sur les circonstances plus que sur les traditions.

38 → **Les trois clés de la victoire de Mao**

Comment les nationalistes, armés en masse par les Américains et maîtrisant la grande majorité du pays, ont-ils perdu en 1949 une guerre de trente ans face aux communistes ? Parce qu'ils n'ont pas su envisager la guerre en d'autres termes que militaires.

42 → **En Corée, le dragon sort les griffes**

Vainqueurs des Coréens du Nord communistes à l'automne 1950, les soldats du général MacArthur se voyaient tranquillement rentrer chez eux pour Noël. Mais c'est dans un enfer de feu et de froid que les volontaires de l'armée chinoise jettent les Américains et leurs alliés de l'ONU... L'historien Laurent Quisefit explique cette stupéfiante résurrection du dragon.

46 → **La bombe, passeport pour la grande puissance**

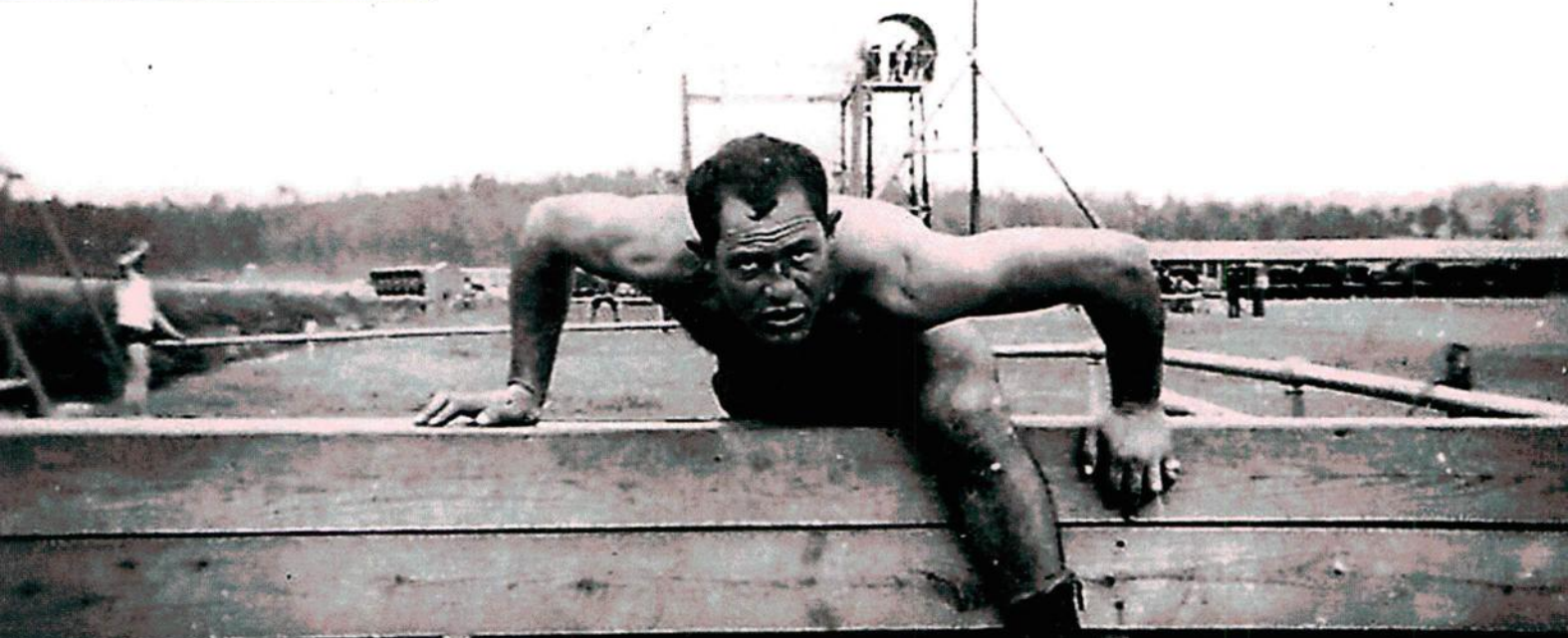
Atout clé militaire mais aussi et surtout politico-diplomatique, l'acquisition de l'arme nucléaire par la Chine va lui donner les moyens de se hisser au rang de superpuissance. Et d'assurer définitivement ses arrières face au frère ennemi numéro un : l'URSS.

48 → **Taiwan, Inde, Vietnam : le dragon fait son nid**

Après sa spectaculaire démonstration de Corée, le dragon sort les crocs à trois reprises. Avec quelques succès, mais aussi d'humiliants échecs... C'est que l'outil militaire de Beijing n'est pas toujours à la hauteur de ses ambitions stratégiques.

52 → **Quand le dragon sort les nageoires**

Impotent à la fin des années 1970, le dragon s'est considérablement musclé depuis, notamment dans les deux domaines clés de la guerre moderne que sont l'aviation et la marine. Ce qui ne manque pas d'inquiéter ses voisins.



On les appelait les « treize salopards » et leurs (vrais) exploits ont inspiré à Hollywood ceux d'une (fausse) douzaine de repris de justice. Juste avant sa mort en janvier, nous avons rencontré le chef légendaire de cette unité para, Jake McNiece. Il nous a raconté sa Normandie. Et ça n'est pas du cinéma !

Jake McNiece, il était le





treizième salopard

Propos recueillis par Maurin Picard, envoyé spécial à Springfield (Illinois), le 10 janvier 2013

Jake McNiece gagne son surnom de « salopard » au camp d'entraînement de Toccoa en 1942 (en haut à g.). Le 5 juin 1944 au soir, à l'heure d'embarquer pour la Normandie, il passe son doigt dans la peinture fraîche d'un C-47 et maquille ses camarades des *Filthy Thirteen* tel, ici, Mariano Ferro (en haut à dr.). Ce geste, saisi par un caméraman de l'US Army, le fait rentrer dans la légende. En 2010 (en bas à g.), il accepte de rejouer la scène à... 91 ans !



Jake McNiece est né en 1919 à Maysville (Oklahoma) dans une famille nombreuse mêlant origines irlandaises et indiennes choctaw. Le 20 juillet 1942, il s'engage dans les paras et saute quatre fois au combat : le 6 juin 1944 en Normandie, le 17 septembre sur Son (près d'Eindhoven, dans le cadre de l'opération Market Garden), le 23 décembre sur Bastogne assiégée (voir encadré ci-dessous) et le 13 février 1945 à Prüm (Allemagne). Un record qu'il partage avec seulement trois camarades. Après quoi, il termine la campagne d'Allemagne au Berghof, le nid d'aigle d'Hitler à Berchtesgaden. Démobilisé le 26 février 1946, McNiece retourne vivre à Ponca City, dans son État natal, où il travaille jusqu'à sa retraite au service postal. Il meurt à 93 ans, le 21 janvier 2013, à Chatham (Illinois). Il a reçu quatre *Bronze Stars Medals* (équivalents de la croix de guerre) et aussi, en 2012, la Légion d'honneur.



Avec ses haies denses, le bocage normand est le paradis de l'embuscade

Comment votre guerre a-t-elle commencé ?

J'ai grandi à Ponca City, en Oklahoma, pendant la Grande Dépression. Je sors du lycée en 1939 et vis de petits jobs. Je deviens pompier à Little Rock, en Arkansas, puis ouvrier au Texas. J'ai appris à vivre à la dure. Puis la guerre éclate. Je suis exempté de service en tant que pompier, mais je veux me battre. Pour fuir certains ennuis, je me présente au centre de recrutement en septembre 1942. Du fait de mes cicatrices sur le visage, le sergent recruteur croit que je suis trop âgé, alors que j'ai 23 ans.

Pourquoi les parachutistes ?

Je ne veux pas être un de ces types qui montent au front en rangs serrés et se prennent un obus de 88 sur le coin de la figure, avant de tirer un seul coup. Les paras sont largués sur les arrières ennemis et se battent à un contre dix, d'homme à homme. C'est ça que je veux. Je suis affecté à la compagnie de commandement du **506^e régiment** de la 101^e, à Camp Toccoa, en Géorgie.

Vous et votre groupe devenez bientôt les *Filthy Thirteen*...

Au début, nous dormons dans des tentes sans plancher. Quand il pleut

à verse, la boue coule sur nos sacs de couchage. Comme nous sommes toujours sales, nous sommes vite nommés les *Dirty Five* [« cinq crados »]. Bientôt, nous fusionnons avec un autre groupe déjà constitué, des durs d'origine polonaise appelés les *Warsaw Seven* [les « Sept de Varsovie »], pour former une section de saboteurs-démolisseurs. On nous rebaptise *Filthy Thirteen* [les « treize crasseux » ou « salopards »] : le mot a un double sens et McNiece l'assume, *NDLR*. Nous ne saluons personne, nous entraînons comme des forcenés, ne sommes jamais propres et faisons le mur à la première occasion.

D'où vient votre problème avec l'autorité ?

Mon problème n'est pas l'autorité, mais les règlements militaires stupides. Je me suis engagé pour « casser du Fritz », pas pour saluer des officiers à tout bout de champ, défilier au pas et rester au garde-à-vous dans une cour de caserne. Ça n'a pas de sens pour un para, à qui on demande de l'esprit d'initiative, de réfléchir par lui-même et à qui on serine que les pertes seront de 50 %.

Et vous terminez la guerre simple soldat, malgré tous vos exploits...

Un « salopard » moins chanceux que son chef : Thomas Lonergan est capturé à son atterrissage dans un bivouac allemand. Libéré deux jours plus tard, il est blessé dans la foulée... Sa guerre est finie.

Je m'en porte bien, merci ! À l'entraînement, je fais fonction de sergent. Puis de même à chaque fois que je suis largué derrière les lignes ennemies. Mais dès que nous sommes au repos, je fais une incartade et finis au mitard, avec une promotion refusée. Chaque fois que je suis passé 1^{re} classe, cela n'a pas traîné : je suis redevenu *buck private* [« troufion »]. Peu importe. Je prends soin de mes gars et ils me font une entière confiance. Pas besoin de galons pour ça. Mais les huiles, elles, veulent ma peau. Le colonel Sink, patron du 506^e, conseille à mon supérieur direct, le sergent Albert « *Top Kick* » Miller, de se débarrasser de moi. Miller lui rétorque qu'il vaut mieux me garder : un jour, ils seront « *drôlement contents* » de m'avoir.

D'où vient le surnom de McNasty (« Mc le vicieux ») ?

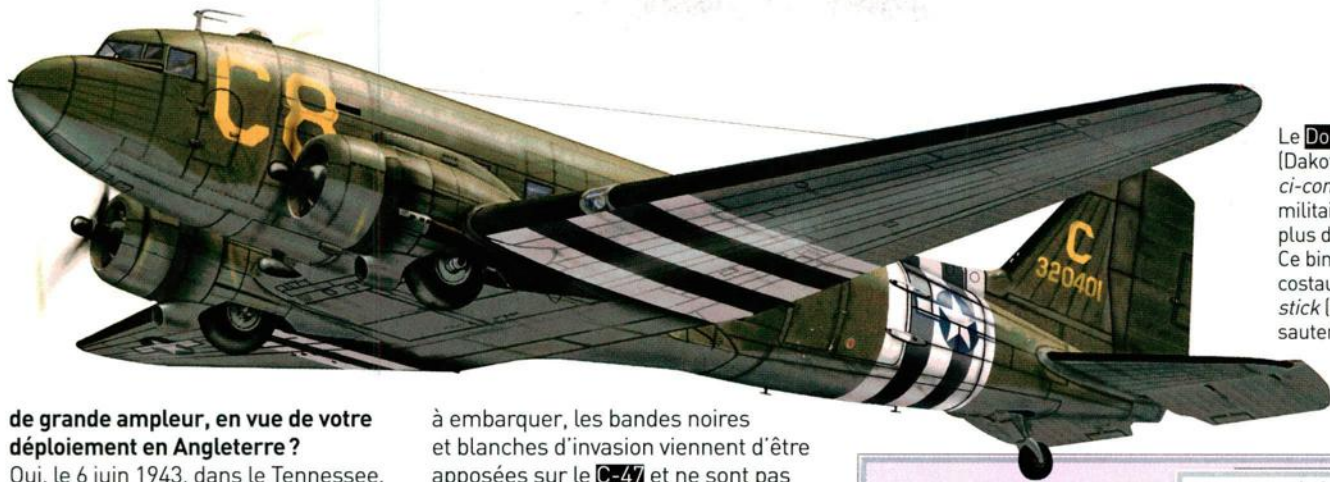
De mon copain Jack Agnew. Je suis un gros bagarreur... En général, je cogne le premier pour éviter de « ramasser ». Tout ça me vaut du temps au gnouf. Entre deux missions de combat, chaque permission doit être pleinement savourée. Avec le recul, c'est pour cette raison que je n'ai pas terminé dans un asile de dingues, comme beaucoup d'autres, et que je n'ai jamais été blessé sérieusement, sauf un bout de shrapnel dans le front. Il s'agit de relâcher au maximum la pression : il faut donc faire la bringue ! Vous retournez au combat l'esprit libéré, les réflexes acérés. Si vous avez des angoisses existentielles ou si vous êtes juste rincé nerveusement, ça ne marche pas.

Outre l'entraînement para, prenez-vous part à des manœuvres



Bastogne, son exploit secret

Menacé de cour martiale après une virée à Paris sans autorisation, McNiece est « invité », à l'automne 1944, à rejoindre le corps des *Pathfinders*, éclaireurs paras où les pertes frôlent les 80 %. Leur rôle ? Sauter au-dessus d'unités encerclées et guider sur elles des avions ravitailleurs grâce à un émetteur CRN-4 : cet appareil, que les opérateurs ont reçu ordre de détruire au prix de leur vie en cas de capture, diffuse toutes les 30 s un faisceau d'ondes jusqu'à 50 km sur lequel les avions se calent pour une précision de largage « diabolique ». Le 23 décembre à 9h35, McNiece, à la tête de deux sticks de 10 hommes, saute sur Bastogne, où ses camarades de la 101^e division encerclée désespèrent : il reste moins de dix obus par batterie et le temps est infect. Émergeant de la crasse par -23 °C, McNiece pose son monde et, au prix d'un seul tué, installe son CRN-4 sur un tas de briques. À 11h50 puis 16h06, les C-47 larguent 257 t de ravitaillement. Sur quelques jours, ils délivreront en tout 600 t. Bastogne est sauvé. McNiece réédite l'exploit le 13 février auprès de la 90^e division d'infanterie, assiégée à Prüm en Allemagne.



Le **Douglas C-47 Skytrain** (Dakota dans la RAF, dessin ci-contre) est la version militaire du DC-3, construit à plus de 10 000 exemplaires. Ce bimoteur lent mais costaud peut emporter un *stick* (groupe de paras qui sautent successivement) de 18 à 20 soldats ou 2,7 t de fret.

de grande ampleur, en vue de votre déploiement en Angleterre ?

Oui, le 6 juin 1943, dans le Tennessee. Nous sommes choisis pour incarner « l'ennemi » de toute la 2^e armée en ordre de bataille : l'arme para étant neuve, on veut nous tester. Une poignée d'entre nous, largués à basse altitude, s'infiltrèrent dans la confusion générale, demandent à des observateurs s'ils peuvent se faire passer pour des officiers. Ils capturent une Jeep équipée d'une radio, écoutent les communications « ennemies » et pénètrent dans la tente de commandement adverse où ils capturent tout le monde. Après ça, à partir de septembre 1943, nous passons en Angleterre pour préparer le Jour J.

Quelle mission vous est confiée ?

Nous devons sauter au sud-est de Sainte-Mère-Église [voir carte] et nous occuper de trois ponts sur le canal de la Douve : faire sauter les deux premiers, des petits ponts de bois, puis nous emparer du troisième, le plus important, celui qui verrouille l'entrée de Carentan, et le tenir. Si les renforts allemands veulent écraser la tête de pont à Utah Beach, ils seront obligés de passer par là.

Le soir du 5 juin 1944, vous vous préparez à embarquer. Mais pourquoi ces coupes d'Iroquois ?

On a raconté pas mal de bêtises là-dessus. Voici la vérité : je pense alors que là où nous allons, la situation sanitaire n'est pas brillante. Comme nous risquons de rencontrer de la vermine, l'idée me vient de me couper les tiffes. On me demande pourquoi et, comme j'aime blaguer, je dis que c'est parce que j'ai du sang indien choctaw dans les veines et que, d'où je viens, c'est une tradition d'avoir les cheveux taillés ainsi. Je me rase donc la tête en gardant une simple crête. Tout le monde m'emboîte le pas. Certains vont le regretter par la suite : avec un casque lourd bien froid collé contre le crâne à nu, on peut vite attraper un rhume de cerveau !

Et les peintures de guerre ?

Quand nous nous préparons

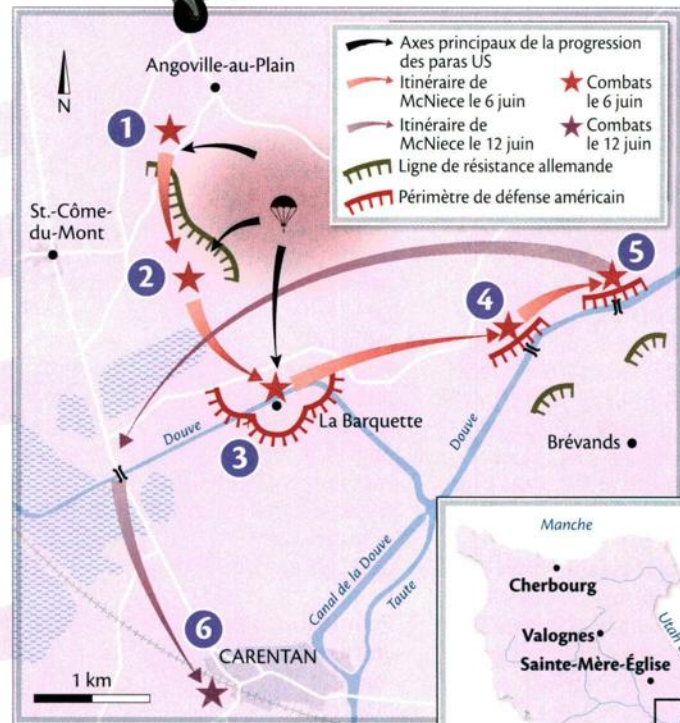
à embarquer, les bandes noires et blanches d'invasion viennent d'être apposées sur le **C-47** et ne sont pas encore sèches. Alors j'y passe un doigt et commence à me peinturlurer. Il y a là une équipe de tournage à laquelle je ne fais pas vraiment attention et qui immortalise la scène [elle fera la couverture de Stars and Stripes après le 6 juin, NDLR]. Ce n'est qu'après la guerre que j'ai appris l'ampleur de l'affaire. On a dit que nous étions tous indiens, pas lavés depuis Noël 1943 et qu'on nous avait donc cantonnés à part, que nous détestions les officiers, que nous cassions la gueule au premier qui tenterait d'imposer son autorité mais que le lieutenant Mellen, notre officier sur le papier, y était parvenu en nous défilant aux poings, un par un. N'importe quoi ! S'il avait fait ça, on l'aurait démolé. Mais c'était un brave type. Il a été tué en Normandie. Curieusement, il était un des seuls à avoir refusé la coupe iroquoise.

Et vous partez pour le grand saut.

Nous décollons à 23 heures d'Exeter, le 5 juin. Mes Iroquois n'en mènent pas large. Sauf moi, qui passe le vol à blaguer, pour éviter qu'ils gambergent. Je leur fais répéter les détails de la mission. Je veux qu'ils soient prêts au combat. Si vous avez des états d'âme ou que la peur vous saisit, vous êtes déjà mort. Au-dessus de la Manche, le spectacle est impressionnant. Il y a 1 000 C-47 dans le ciel, emportant 20 000 paras de la 82^e et de la 101^e. La Flak entre dans la danse quand nous survolons Jersey et Guernesey. Le ciel s'illumine. Un vrai feu d'artifice. La plupart des avions passent à travers l'orage, troués comme des passeroies, mais certains explosent... Le nôtre se fait rudement secouer, prend pas mal de plomb et les pilotes n'arrivent pas à le stabiliser.

Que décidez-vous ?

Je crie aux gars les plus proches de la sortie : « *Faut se tirer de là !* » Et c'est la ruée au-dehors. Je saute au milieu du groupe, dix hommes devant, neuf derrière. Cela sera plus simple ainsi pour tout le monde de rassembler sur moi, une fois au sol. Le dernier,



SON ODYSSEE NORMANDE

McNiece atterrit « *quelque part* » vers 1 heure du matin entre Angouville-au-Plain et Saint-Côme-du-Mont, au milieu d'un bivouac allemand (1). Seul puis avec une poignée d'hommes rencontrés au hasard, il attaque un état-major allemand, probablement dans les dépendances de l'actuel château Bellenau (2). À la Barquette, il refuse de se joindre aux défenseurs organisés par le colonel Johnson (3) et continue pour piéger les ponts sur la Douve (4 et 5) qu'il défend ensuite face aux Allemands retranchés à Brévands. Le 12, McNiece et le 506^e régiment passent la Douve pour participer à la prise de Carentan, disputée par le 6^e régiment de paras allemands (6).

c'est William « Picadilly » Green. Juste avant lui, Chuck Plauda saute et, trois secondes après, il entend un formidable « *wham !* ». Il y a une lumière éblouissante, il tourne la tête et voit un C-47 se désintégrer. Il pense que Picadilly était encore dedans, et nous aussi, jusqu'à la fin de la guerre. Mais il s'agissait d'un autre avion. Picadilly est bien sorti, mais il a atterri directement sur la plage et a aussitôt été capturé. Il passera le reste de la guerre dans un Stalag.

Le 506^e régiment

d'infanterie parachutiste [506th Parachute Infantry Regiment] est l'un des trois régiments d'infanterie de la 101^e division aéroportée [101st Airborne Division - the « Screaming Eagles »]. Il est formé le 20 juillet 1942 sous les ordres du lieutenant-colonel Robert Sink, un dur qui forme l'unité à son image à Camp Toccoa (Géorgie). Le 506^e effectue son premier saut le 6 juin à 1 heure sur la Normandie, où le taux de perte atteint 50 %. Il saute ensuite sur Eindhoven le 17 septembre, puis défend obstinément Bastogne encerclée du 18 au 26 décembre. Au total, ces trois batailles coûtent 509 tués, soit environ 25 % des pertes de la division [2 090 tués, 6 388 blessés pour 160 jours de combat, soit 53 pertes par jour].

Il existe très peu de photos de combats en Normandie. Celle-ci, probablement mise en scène, montre des GI's munis de carabines M1, armes légères (2,5 kg chargées) prisées par les paras en dépit du manque de puissance de leur munition de 7,62 mm et d'une faible portée. Au sol, on peut remarquer ce qu'il reste d'un canon allemand Flak 30 de 20 mm, arme antiaérienne détournée pour un usage antipersonnel.

Quel accueil recevez-vous au sol ?

J'atterris quelque part entre Angoville-au-Plain et Saint-Côme-du-Mont [dans la Manche]. Je ne peux pas plus mal tomber : en plein au milieu d'un bivouac allemand ! Il y en a de partout, ils s'égaillent dans tous les sens, comme des fourmis affolées. Je suis d'un côté et mon pote Joe Oleskiewicz de l'autre. Nous tirons dans le tas. Eux n'osent pas répliquer pour ne pas s'entretuer. Après ça, je décampe. Seul.

Retrouvez-vous vos hommes ?

Pas un ! Je suis à 3 km de Sainte-Mère-Église et... à 10 km des objectifs sur la Douve. Drôle d'impression, je vous jure. Le silence dans la campagne plongée dans la pénombre, et des coups de feu ici et là au loin. Je crois un moment que je suis le seul à

m'en être tiré et que le débarquement est annulé. Et je tombe sur un de mes hommes, Louis Lip, dit « Loulip », étalé sur une route de campagne, qu'il a dû confondre avec un cours d'eau dans l'obscurité. Il est tombé à plat et semble avoir le dos fracassé. Je ne peux plus rien pour lui. Il marmonne : « *Baseball and Bill Lee* ».

C'est le cri de guerre que poussaient les paras en sautant de l'avion.

Oui, car le 6 juin 1944, s'ouvre également la saison de base-ball aux États-Unis. Bill Lee est le patron de la 101^e, mais aussi un ancien joueur. Il devait sauter avec nous cette nuit-là, mais il a fait une crise cardiaque à la

dernière minute et est remplacé au pied levé par Maxwell Taylor. Toutes ces histoires de cri de guerre indien, « *Geronimo!* », sont des fadaises.

Et les mots de reconnaissance dans la nuit, quels sont-ils ?

Pour dire « qui va là », on utilise « *flash* » et non « *halt* », car c'est le mot qu'aurait prononcé un Allemand. Le signal de reconnaissance est « *thunder* », car imprononçable par un Allemand. Cela donnerait « *dunder* ». La réponse est « *welcome* » qu'un Allemand prononcera « *vel-come* ». Même si un para fait prisonnier a craché le morceau, la ruse ne prend pas.

Que décidez-vous ?

Je me dis qu'il faut se diriger vers les ponts, on verra bien si d'autres

« Si vous avez des états d'âme ou que la peur vous saisit, vous êtes déjà mort. »



y parviennent. J'ai des grenades, des explosifs et des détonateurs, tout l'équipement. En route, je finis par ramasser une dizaine de gars, des types qui parlent si fort que ça ne peut pas être des Allemands, dont trois des miens : Jack Agnew, Mike Marquez et Keith Carpenter. Et puis entre deux haies, on tombe sur cette ferme aux murs de torchis, remplie d'officiers allemands. On dirait le QG de campagne d'un régiment ou d'une division. En tout cas, ça ne figurait pas parmi les objectifs possibles dans notre progression. Nous leur réglons leur compte comme nous avons appris à le faire : nous balançons des grenades par tous les orifices et rafalons tout ce qui bouge à l'intérieur. Puis nous déguerpissons en vitesse.

Pourquoi n'avez-vous pas évité l'obstacle plutôt que de risquer de voir la mission avorter ?

Nous avons un objectif, mais aussi un impératif : faire autant de dégâts que possible. C'est l'essence même du job du para. Vous tombez nez à nez sur un fort parti ennemi, vous tirez dans le tas, en espérant faire le plus de dégâts possibles avant de disparaître. Ils ne peuvent pas interrompre leurs opérations pour traquer une poignée de types et risquer une nouvelle embuscade, alors vous avez une bonne chance de vous en sortir.

Vous n'en avez pas fini avec les officiers...

Dans la nuit, au pont de la Barquette, je tombe en effet sur le colonel Johnson, patron du 501^e régiment, qui veut que « j'intègre son périmètre défensif ». Je lui rétorque que j'ai trois ponts à faire sauter et je mets les bouts,

dans la nuit, en colonne dans les champs inondés. Au sud d'Angouville-au-Plain, un coup de feu claque. Le gars de tête s'effondre. Panique dans les rangs, « *ils ont eu McNasty!* » En fait, j'étais en deuxième position, c'est Clarence Ware qui a pris la balle juste entre les omoplates. Soulagement général, d'autant que Ware ressuscite : la balle lui a juste traversé la poitrine pour ressortir de l'autre côté. On le laisse sur place, il sera récupéré le lendemain.

Finissez-vous par atteindre vos objectifs ?

Nous arrivons en vue du premier pont à 3 heures du matin, avec en tout 13 hommes et suffisamment d'explosifs. De notre groupe de départ — 13 salopards, plus sept types du génie —, nous ne sommes que quatre à atteindre notre objectif : Jack Agnew, Chuck Plauda, Keith Marquez et moi. Nous piègeons le



■ Comment les treize crasseux sont devenus douze salopards

La veille du D-Day, un commando américain, composé de condamnés promis au poteau ou à de lourdes peines, est parachuté pour une mission suicide : éliminer des généraux allemands rassemblés dans un château près de Rennes. Tel est le scénario des *Douze Salopards* (en anglais *The Dirty Dozen*), le film tourné en 1967 par Robert Aldrich*. L'œuvre est inspirée du roman éponyme d'E. M. Nathanson (1965), dont la MGM avait acheté les droits dès 1963, avant sa sortie. Curieusement, Nathanson écrit en postface avoir « *entendu parler d'une légende selon laquelle il pourrait y avoir eu des hommes tels que ceux-ci* », mais n'en avoir « *trouvé trace nulle part* ». En fait, l'auteur connaît parfaitement l'histoire des *Filthy Thirteen*, publiée dès 1944 dans *Time Magazine* et *Stars and Stripes*. Nathanson n'ignore pas en outre que les survivants, à commencer par Jake McNiece lui-même, ont été sollicités par Hollywood pour une adaptation de leur épopée, juste après la fin de la guerre. Mais voilà, McNiece, décidé à préserver la mémoire de ses camarades, a refusé... Lorsqu'il a vent du projet de film, il exige que la fiction reste aussi éloignée que possible de la vérité, refuse de servir comme conseiller sur le tournage... Et menace Nathanson et la MGM d'un procès s'ils osent employer le terme « *filthy* » devenu du coup « *dirty* » sur l'affiche. Le film puise cependant dans l'histoire réelle la capture du QG adverse durant des manœuvres, l'extermination des officiers allemands et, bien sûr, les démêlés avec la police militaire. La comparaison s'arrête là. Les vrais « *treize salopards* » n'étaient ni des condamnés en sursis ni des criminels pervers ! Dont le cinéma va peut-être enfin rétablir la réputation : en 2011, Jake McNiece a vendu les droits de l'histoire des *Filthy Thirteen* au producteur Philip Segal, président d'Original Productions et ancien collaborateur de Steven Spielberg. Le projet reste flou : long-métrage ou mini-série ? À suivre ! Seule exigence du principal intéressé avant sa mort : ne pas en rajouter dans la veine comique autour de son personnage de trouble-fête.

* *The Dirty Dozen/Les Douze Salopards*, de Robert Aldrich (MGM, 1967), avec Lee Marvin, Ernest Borgnine, Charles Bronson, John Cassavetes, Telly Savalas, Robert Ryan...



Des paras américains enterrent leurs camarades tués près de Sainte-Mère-Eglise. La 101^e aéroportée, division de McNiece, perd 868 tués et 2 303 blessés en Normandie, soit un taux de pertes de 22 %. La 82^e souffre encore plus avec un taux de pertes de 54 %.

Le 6^e régiment de chasseurs parachutistes [6. Fallschirmjäger Regiment] est créé en 1943 et intégré à la 2^e division para de la Luftwaffe. Engagée à Rome en septembre, puis en Russie, cette unité d'élite est envoyée au printemps 1944 en Normandie, où elle défend avec acharnement Carentan, puis Saint-Lô. Anéanti, le régiment est reformé en Allemagne puis détruit à nouveau aux Pays-Bas, en septembre 1944. Quelques survivants participent à l'opération Stösser, ultime saut allemand de la guerre, le 17 décembre dans les Ardennes.

premier pont, au Port, puis le second à Brévands. On se dirige ensuite vers le troisième, qui n'est pas gardé : les Allemands ne s'attendent pas à une pénétration aussi profonde sur leurs arrières. Nous plaçons nos charges sous le tablier et revenons nous planquer derrière la digue de remblais, prêts à le faire sauter dès le lever du jour. C'est là que les combats sérieux commencent.

Ce troisième pont, c'est le gros morceau...

Les consignes disent de le tenir coûte que coûte, et le faire sauter au besoin si les Panzer s'avisent de traverser pour contre-attaquer Utah Beach. Ce pont est un goulet d'étranglement pour toute la péninsule du Cotentin. À ce moment-là, j'ai pu rassembler quelques dizaines d'hommes. On se positionne dans des trous de combat le long du remblai, face au village. Au petit jour, les Allemands tentent de forcer le passage mais nous les tirons comme des lapins. Leurs snipers, cachés sur l'autre rive dont le remblai est plus haut, font des ravages : dès qu'un para tente de sortir de son trou, il en prend une dans la tête. Je dis à mes hommes de changer de position continuellement pour compliquer la tâche des tireurs, qui

savent exactement où nous sommes cachés. 130 paras viendront nous renforcer devant le pont, qui était pourtant l'objectif désigné d'un total de 750 hommes appartenant au 3^e bataillon du 506^e et à la compagnie de commandement du 326^e bataillon du génie aéroporté [AEB, Airborne Engineer Battalion].

Les affaires manquent alors de mal tourner.

En effet, tout un bataillon allemand nous tombe dessus par-derrière. Ils ont été repoussés des plages et refluent sur Carentan. Nous sommes en tampon mais ne sommes qu'une poignée. Ils nous envoient un émissaire, un officier de marine, qui ne voyant que « trente ou quarante » d'entre nous, nous demande de nous rendre. Nous leur répondons que c'est plutôt à eux de se rendre. Ils rebroussement chemin et tentent de passer en force, dans les champs inondés, tirant un feu d'enfer. Nous les taillons en pièces, tuant peut-être 250 types, avant de les poursuivre dans les bois alentour et d'achever tout ce qui bouge. Les blessés comme les fuyards.

Les paras ne font-ils pas de prisonniers ?

La guerre, c'est l'enfer, vous savez. Un sinistre jeu de massacre. Pour un para, c'est tuer ou être tué : impossible de garder des prisonniers dans la situation où nous nous trouvons. C'est pour ça que nous ne nous excusons pas. Je suis juste chanceux de m'en être tiré. Les vrais héros, mes amis que j'ai perdus là-bas, ceux qui n'ont même pas vu le jour se lever le 6 juin, sont au cimetière.

Combien de temps allez-vous tenir le pont devant Carentan ?

Cinq jours. L'histoire officielle dit que nous avons été relevés au troisième jour par les paras de la seconde vague, ceux des planeurs, mais c'est faux. Je m'en souviens car je n'ai rien mangé ni bu pendant tout ce temps-là. La rivière était sous le feu des snipers, aucune chance de l'approcher ! Après tous ces sacrifices, cette affaire va se finir d'une manière inattendue. Voilà que quatre chasseurs-bombardiers, des P-51 Mustang, arrivent et larguent leurs bombes sur le pont, qui explose et s'effondre dans la Douve. Cinq jours

qu'on essayait de le conserver intact ! Malgré les panneaux de signalisation orange que j'ai fait déployer, ils nous mitraillent. Certains de nos gars sont tués bêtement comme ça, avant que les pilotes ne comprennent leur erreur et battent des ailes pour s'excuser. Je ne leur en veux pas. Puis, le 12 juin, nous rejoignons ce qui reste du 506^e et nous sommes envoyés prendre Carentan. Le 6^e régiment de paras allemands tient toujours la ville après avoir repoussé deux assauts des 501^e et 502^e les jours précédents.

Vous avez dit que certains snipers qui vous ont allumés en Normandie étaient des civils français. Comment en êtes-vous arrivé à cette conclusion ?

Lorsque nous entrons dans Carentan, nous essayons des tirs depuis le clocher de l'église. Un curé nous barre la route à l'entrée : « Vous ne pouvez pas rentrer ! C'est une violation de la convention de Genève ! » Je lui réponds qu'il y a quelqu'un là-haut qui tire sur mes gars, qu'il a intérêt à s'écarter, sinon il va y passer le premier. Après avoir lancé nos grenades, nous découvrons stupéfaits les corps de trois civils français, deux hommes et une femme, avec des fusils.

Qui étaient ces snipers civils ?

Étaient-ce des collaborateurs qui ont voulu jouer leur va-tout ? Je me le suis toujours demandé. En 2004, je représentais la 101^e aux commémorations du Jour J en Normandie. Je me suis dirigé droit sur l'église, car je culpabilisais d'en avoir profané l'accès soixante ans plus tôt. Une vieille dame est venue vers moi, m'a remercié de les avoir libérés et débarrassés des « traîtres ». Cela m'a enlevé un fardeau que je portais depuis longtemps. ■

Pour en savoir +

À lire • *War Paint – The Filthy Thirteen, Jump Into Normandy*, R. Killblane, B. Miller, Victory Publishing, 2013 (disponible sur www.victoryartgallery.com/Jump_Into_Normandy.htm).

• *The Filthy Thirteen, the True Story of the Dirty Dozen*, R. Killblane, J. McNiece, Casemate, 2003 (rééd. 2009).

• *Frères d'armes : Compagnie E, 506^e régiment d'infanterie parachutiste, 101^e division aéroportée, du débarquement en Normandie au nid d'aigle de Hitler*, Stephen Ambrose, Le Livre de Poche, 2004.

• *101st Airborne at Normandy et The 101st Airborne : from Holland to Hitler's Eagle's Nest*, Mark Bando, Motorbooks, 1994 et 1995.

À voir • *Band of Brothers*, mini-série HBO, 2001, de T. Hanks et S. Spielberg, avec Damian Lewis (DVD/Blu-ray).

■ L'avis de la rédaction de G&H

Il disait souvent que Dieu ne le voulait « ni au ciel ni en enfer », de peur qu'il y « sème le chaos ». Modèle du combattant féroce qui tue pour ne pas être tué, achève les blessés, ne fait pas de prisonniers et refuse de s'en excuser, Jake McNiece « prélève » et dévalise à la manière d'un chef de bande du Moyen Âge, toujours préoccupé par le bien-être de ses hommes, qui lui vouent en retour une loyauté absolue. Et pourtant... Vénéré comme une rock star aux États-Unis où se vendent des figurines à son effigie, il nous confiait être souvent agité de cauchemars terribles, peuplés de fantômes, qui le replongeaient sans prévenir dans la nuit noire de Carentan ou l'enfer de Veghel. Malgré sa santé précaire, il avait trouvé la force de livrer cet entretien. Ce formidable conteur est décédé le 21 janvier 2013, onze jours après cette rencontre. Fatigué de cette vie mouvementée, il est parti organiser une bringue d'enfer au paradis des vieux soldats.

"UN INCONTOURNABLE POUR TOUS LES FANS DE LA SÉRIE
ET DE LA STRATÉGIE EN GÉNÉRAL."

GAMEKULT 9/10

TOTAL WAR™ SHOGUN 2

GOLD EDITION

PC DVD
COMPATIBLE DVD SEULEMENT



TOTAL WAR SHOGUN 2 GOLD EDITION

TOTAL WAR™
SHOGUN 2
GOLD EDITION



16
www.pegi.info

CONNEXION INTERNET
NECESSAIRE POUR
INSTALLER LE JEU

SEGA

INCLUS :

TOTAL WAR : SHOGUN 2
TOTAL WAR : SHOGUN 2 - L'ESSOR DES SAMURAÏS
TOTAL WAR : SHOGUN 2 - LA FIN DES SAMURAÏS

AINSI QUE LES PACKS DE CONTENU :

- DRAGON WAR BATTLE
- CLAN HATTORI "NINJA"
- CLAN IKKO IKKI "WARRIOR MONK"
- CLAN OTOMO "GUNPOWDER"
- CLAN OBAMA - CLAN TSU
- CLAN SENDAI - CLAN SAGA
- UNITÉ D'ÉLITE SAINTS & HEROES
- UNITÉ D'ÉLITE SENGOKU JIDAI



LA RÉFÉRENCE DU JEU DE STRATÉGIE SUR PC
DISPONIBLE

16
www.pegi.info

CREATIVE
ASSEMBLY
www.creative-assembly.com

TOTAL WAR™ 
www.totalwar.com

SEGA®
www.sega.com

SEGA, THE CREATIVE ASSEMBLY, THE CREATIVE ASSEMBLY LOGO, TOTAL WAR, TOTAL WAR SHOGUN AND THE TOTAL WAR LOGO ARE EITHER REGISTERED TRADEMARKS OR TRADEMARKS OF THE CREATIVE ASSEMBLY LIMITED. SEGA AND THE SEGA LOGO ARE EITHER REGISTERED TRADEMARKS OR TRADEMARKS OF SEGA CORPORATION. ALL RIGHTS RESERVED. ©2009 CREATIVE ASSEMBLY, THE CREATIVE ASSEMBLY LOGO, TOTAL WAR, TOTAL WAR SHOGUN AND THE TOTAL WAR LOGO ARE EITHER REGISTERED TRADEMARKS OR TRADEMARKS OF THE CREATIVE ASSEMBLY LIMITED. SEGA AND THE SEGA LOGO ARE EITHER REGISTERED TRADEMARKS OR TRADEMARKS OF SEGA CORPORATION. ALL RIGHTS RESERVED.

ACTUALITES



DESSIN : ICONOVOX / LOIC FAUJOUR POUR « G&H »

Des chevaliers vieux de 900 ans

Formé pour protéger et soigner les pèlerins malades en Terre sainte, l'ordre de Malte (originellement ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem) est sorti officiellement à Rome en février 1113 d'une bulle signée par le pape Pascal II. Chassé de Palestine, l'ordre s'est rendu militairement célèbre en s'opposant, depuis Chypre, Rhodes puis Malte aux XVI^e et XVII^e siècles, à l'expansion ottomane et aux corsaires barbaresques sur les flots méditerranéens. École opérationnelle autant que centre spirituel, l'ordre a formé de nombreux marins français (dont Pierre André de Suffren) avant d'être expulsé de son île par Bonaparte en 1798 et transféré à Rome. Devenu organisation humanitaire, l'ordre dirige aujourd'hui des hôpitaux dans 120 pays. ■ P.G.

Churchill était (aussi) un poète

Remarquable écrivain, grand orateur et faiseur de bons mots, Winston Churchill a également taquiné la poésie dans sa jeunesse. C'est ce que révèle un manuscrit unique qui devait être vendu aux enchères à Londres en avril. « *L'ombre tombe sur le rivage/ Les projecteurs étincellent sur la mer/Le silence de la flotte puissante/Annonce le tumulte à venir/Les tables du repas du soir/ Sont dressées entre les grandes machines/Et avec fierté la question est ainsi posée/Entre marins et marines/Respire ici l'homme qui craint de mourir/Pour l'Angleterre, le pays et Wai-hai-wai* »,

écrit le poète en herbe, officier de hussards de 24 ans expédié dans une obscure opération coloniale en Chine en 1898. Ces vers martiaux, récemment publiés par le quotidien britannique *The Telegraph*, sont les seuls connus du futur Premier Ministre à l'âge adulte. ■ P.G.



GETTY

L'étude de chaussures romaines montre que les légions vivaient en famille

L'empereur Caligula (« petite caliga », nom du godillot légionnaire) était ainsi surnommé par les soldats en raison des effets militaires dont il était vêtu lorsque, enfant, il accompagnait son père Germanicus en campagne. Des recherches conduites au Royaume-Uni dans le grand camp de Vindolanda, près du mur d'Hadrien, par l'archéologue canadienne Elizabeth Greene de l'University of Western Ontario, montrent que, contrairement à ce qu'on croyait, le futur empereur



était loin d'être le seul enfant à avoir grandi au sein des légions. Bien qu'ayant l'interdiction de se marier avant la fin de leur service, les soldats de tous grades vivaient en effet fréquemment en concubinage. Loin d'être des casernes au sens moderne du terme, isolées du monde civil, les camps romains étaient ainsi de véritables communautés dans lesquelles les familles partageaient le quotidien des soldats, comme en attestent les centaines de chaussures d'enfants — identiques en taille réduite à celles de leurs aînés et reflet fidèle du statut social de leur propriétaire — découvertes à Vindolanda. ■ B.B.



BETTMANN/CORBIS

Le terrain flambe à Wounded Knee

Trois millions neuf cent mille dollars ! C'est la somme que réclame aux Sioux Oglalas le propriétaire d'un lopin de 16 ha situé à Wounded Knee (Dakota du Sud). Le terrain se trouve près du cimetière où sont enterrées 150 des 300 victimes sioux du massacre perpétré en 1890 par le 7^e régiment de cavalerie américain. C'est lors de cet épisode final des guerres entre colons blancs et indiens que le chef « Big Foot » est tué (photo). Les acheteurs estiment que le terrain, qui doit servir à l'édification d'un musée, ne vaut pas plus de 7000 dollars. Ils accusent le vendeur d'avoir exagérément gonflé son prix après que la justice eut ordonné au gouvernement le versement de 20 millions de dollars de compensation pour sa mauvaise gestion de terres attribuées en principe aux Sioux. ■ P.G.

Environ 1,2 milliard d'euros en or et en platine : telle est la somme que le chasseur de trésors israélien Yaron Svoray espère trouver au fond du Stolpsee, un lac proche de Berlin. Le butin aurait été immergé par les nazis en mars 1945 ••• « Les lois raciales sont la pire faute de Mussolini, qui, dans de nombreux autres domaines, a bien agi », a déclaré Silvio Berlusconi pendant la campagne électorale italienne de janvier dernier, ajoutant que le Duce, craignant une victoire finale allemande, avait préféré s'allier avec

Comment la hache a bouleversé l'art de la guerre nordique

Le passage du glaive à la hache n'a l'air de rien, mais il cache des retombées tactiques, politiques sociales et culturelles aussi profondes qu'inattendues. C'est ce que révèlent les passionnants travaux réalisés par Ingrid Ystgaard, de l'Université norvégienne de sciences et technologies (Trondheim). La jeune chercheuse étudie pour sa thèse les armes trouvées dans les tombes datant de la période marquant la transition du premier âge de fer vers l'âge de fer tardif, soit aux environs du ^ve siècle de notre ère. Cette époque, qui correspond à l'effondrement de l'Empire romain d'Occident, voit les grands ensembles politiques scandinaves subir les contrecoups de cette chute et exploser à leur tour pour laisser place à de bien plus petites entités politico-militaires — en réalité des bandes — qui commencent alors à s'affronter. Or, ce phénomène politico-stratégique s'accompagne d'une conséquence technico-tactique étonnante. En effet, les armées de royaumes scandinaves de la période précédente copiaient le modèle romain : dans les tombes de ces époques, les guerriers sont enterrés avec épées, lances, javelots et boucliers, armes associées à des procédures tactiques complexes, comme celles mises en œuvre par les légions. Mais voilà que, dans les tombes des deux siècles précédant et suivant l'an 500, ces armes disparaissent pour laisser presque exclusivement la place à des haches. En outre, pour la



Arme autant qu'outil, la hache répond à tous les besoins. Adoptée en masse par les guerriers nordiques autour de l'an 500, elle est devenue par la suite l'arme emblématique des Vikings.

même période, de petites fortifications se multiplient dans toute la Scandinavie. Ingrid Ystgaard en conclut que les conséquences de l'effondrement de l'Empire romain d'Occident se font sentir jusque dans les lointaines contrées du nord du continent, où les royaumes ne peuvent plus bénéficier des fructueux échanges — tant commerciaux qu'intellectuels — avec le puissant empire de l'Ouest et éclatent. Les guerres, jusqu'alors menées contre d'autres régions, se redirigent vers les voisins. D'où les pauvres fortifications de pierre et de bois dont les ruines ont été découvertes un peu

partout. D'où, aussi, la généralisation de la hache comme arme principale des guérillas et des raids qui se multiplient. Car la hache présente alors de nombreux avantages. D'abord, son emploi au combat est plus simple et nécessite moins d'entraînement collectif (processus que seuls des pouvoirs politiques forts peuvent organiser) que le maniement des épées, lances et autres javelots. Ensuite, la hache permet de détruire plus facilement des obstacles. Outil de travail très répandu, elle devient de fait un outil de combat exprimant parfaitement ce processus de « démocratisation » de la guerre

propre aux périodes d'effondrement des systèmes politiques. Bien entendu, cette époque d'anarchie n'a pas pu durer très longtemps, ne serait-ce qu'en raison du coût humain gigantesque qu'elle a représenté. Vers l'an 600, la « sélection naturelle » a fini par jouer, révélant quelques chefs assez forts pour concentrer à nouveau le pouvoir. À partir de ce moment, les fortifications disparaissent et, si les haches subsistent dans la panoplie guerrière, épées, lances et boucliers réapparaissent. Deux siècles plus tard, les grands raids vikings déferlent sur l'Europe... ■ L.H.

Hitler que s'opposer à lui ••• Richard III, acte III. Les analyses d'ADN ont confirmé le 4 février que le squelette retrouvé sous un parking à Leicester était bien celui du roi, tué à la bataille de Bosworth en 1485, ultime épisode de la guerre des Deux-Roses (voir n° 9 p. 14 et n° 10 p. 16). Les archéologues sont maintenant sur la piste d'un autre souverain mythique : Alfred de Wessex, mort en 899, et soupçonné d'être enterré dans une abbaye de Winchester ••• Des fouilles réalisées à Sébastopol (Ukraine) ont



ALAMY/PHOTO 12

Un ex-officier soviétique récompensé à Dresde pour avoir évité l'apocalypse nucléaire

Le 17 février dernier, Stanislav Petrov (*ici en 1999*), lieutenant-colonel à la retraite, a reçu le prix international de la Paix décerné par la ville de Dresde. Son mérite ? Rien moins que d'avoir sauvé le monde d'une guerre nucléaire ! L'affaire remonte au 26 septembre 1983. Petrov est alors en service au centre de commandement Serpukhov-15, près de Moscou, où il contrôle les satellites d'alerte avancée chargés de surveiller les silos de missiles américains. Or, peu après minuit, apparaissent sur ses écrans cinq points correspondant à des lancements. Petrov dispose alors d'environ dix minutes pour réagir et lancer une contre-attaque dévastatrice. Mais tout semble bizarre : tirer en effet une salve limitée à cinq missiles n'a aucun sens. Deux minutes passent et Petrov appelle sa direction.

Il réussit à la convaincre qu'il s'agit d'une fausse alerte due à un mauvais fonctionnement des satellites (il avouera cependant plus tard qu'il n'en était sûr qu'à 50 %...). Notons que l'année 1983 est l'une des plus chaudes de la guerre froide : le 1^{er} septembre 1983, les Soviétiques abattent un avion de ligne sud-coréen avec 269 passagers, dont le député américain Larry McDonald. Parallèlement, les Américains préparent le déploiement de missiles balistiques Pershing II en Allemagne de l'Ouest, capables d'atteindre Moscou en douze minutes. Les dirigeants soviétiques, Andropov en tête, sont alors certains que Reagan — qui a lancé le programme « Star Wars » d'armement spatial et a désigné l'URSS comme « l'empire du mal » — veut déclencher la guerre nucléaire. ■ **Y. McL.**

On a retrouvé l'épave d'un navire-piège à U-Boote

Une épave remarquable a été retrouvée par des plongeurs : celle du HMS *Stock Force*, un « Q-Ship » britannique de la Première Guerre mondiale

coulé dans un engagement qui valut à son capitaine, le lieutenant Harold Auten, la Victoria Cross et le droit de jouer son propre rôle dans un film (muet) retraçant l'exploit. Les Q-Ships étaient des navires-pièges, plus de 200 bâtiments marchands reconvertis et dotés d'armes camouflées destinés à tendre des embuscades

aux sous-marins adverses. Ancien charbonnier, le *Stock Force* a ainsi été, en juillet 1918, torpillé par un U-Boot en plongée. Mais lorsque celui-ci, confiant, a fait surface pour achever sa proie au canon, le Q-Ship, bien que désarmé, l'a gravement endommagé avant de finalement sombrer. ■ **B. B.**

En chiffres :

42 500

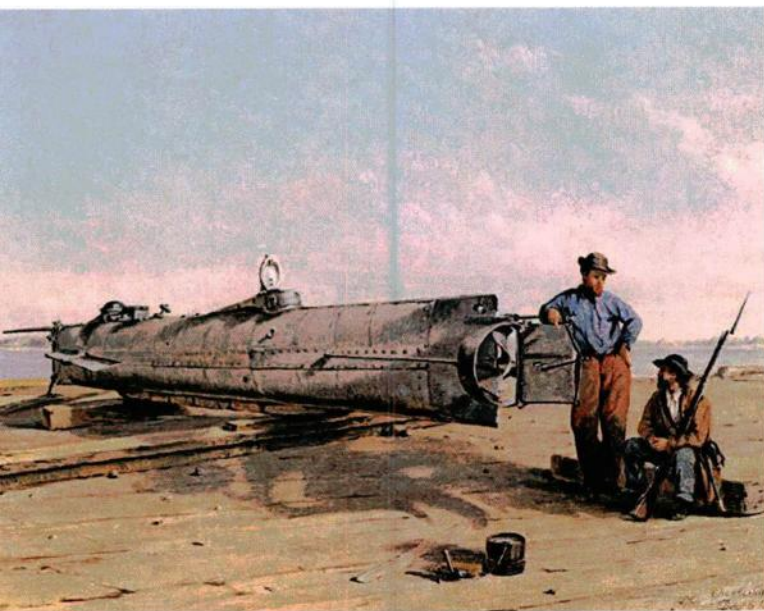
C'est le nombre de centres de détention de tous types (prisons, camps de concentration, de travail forcé et d'extermination, ghettos, stalags, centres d'avortement forcé ou d'esclavage sexuel) gérés par le système nazi de 1933 à 1945. Ce chiffre

hallucinant est le fruit du recensement que viennent d'achever les chercheurs du United States Holocaust Memorial Museum (Washington). Ces derniers estiment que 15 à 20 millions de personnes sont mortes ou ont été détenues dans ces centres. ■ **P. G.**

Guatemala : un ex-dictateur soupçonné de crime contre l'humanité

À 86 ans, l'ancien dictateur guatémaltèque Efraín Ríos Montt n'en a pas fini avec la justice. Au pouvoir pendant la période la plus sombre de la guerre civile au Guatemala (1982-1983), il est soupçonné d'avoir commandité les meurtres de nombreux villageois en terre maya lors de la traque de guérillas communistes. Il pourrait être condamné pour génocide et crimes contre l'humanité. Mille cent quatre-vingt-sept Indiens ixils, hommes, femmes

mis au jour un cimetière militaire français datant de la guerre de Crimée (1854-1856). C'est un bouton portant la marque du 39^e régiment d'infanterie qui a révélé la nationalité des corps ••• « Si les Juifs avaient eu le droit d'avoir des fusils, ils n'auraient pas été exterminés par les nazis. » C'est ce qu'ont affirmé en février (contre l'avis des historiens) des militants américains du lobby appuyant la libre circulation des armes, protestant contre les mesures de restriction envisagées par le gouvernement



SIPA/AP PHOTO/MUSEUM OF THE CONFEDERACY

Le sous-marin H. L. Hunley était-il en mission suicide ?

Le CSS H. L. Hunley (peinture ci-dessus), premier sous-marin opérationnel de l'Histoire crédité de la destruction d'un navire de surface, le 17 février 1864, a disparu dans la foulée de son exploit... Bien que l'engin ait été trouvé puis récupéré en 2000, son naufrage en baie de Charleston, après le torpillage de l'USS Housatonic, demeurait jusqu'à présent une énigme. Mais une découverte offre peut-être un début de réponse : en nettoyant la hampe d'arrimage de la torpille située à la proue du sous-marin, le conservateur français Paul Mardikian a réalisé que le détonateur de la charge explosive se trouvait toujours à sa place, et que le cuivre enserrant ladite hampe était... « pelé comme une banane ». Le Hunley n'aurait donc pu, comme on l'estimait auparavant, s'éloigner de sa cible avant d'amorcer à distance la charge explosive enfoncée dans le flanc du Housatonic, mais se trouvait à moins de 5 m de cette dernière au moment de la détonation ! L'examen minutieux de l'épave, préservée dans un bassin de Charleston, et son « déconcrétionnement » devraient permettre d'établir si l'effet de souffle consécutif à l'explosion de sa propre torpille a bien causé la perte du Hunley et de ses huit membres d'équipage. ■ M. P.

et enfants, auraient été abattus entre mars 1982 et août 1983 dans la province d'El Quiché (nord-ouest du pays) par l'armée et les milices pro-gouvernementales, pic sanglant d'un conflit de trente-six ans (1960-1996) qui a fait 200 000 victimes. Longtemps protégé par une immunité parlementaire, Montt est à nouveau justiciable depuis janvier dernier. Et le temps presse, visiblement : son procès a été avancé du 14 août au 19 mars. ■ M. P.



JOHAN ORDÓÑEZ/AFP

Il y a 300 ans...

Le traité d'Utrecht mettait fin à la guerre de Succession d'Espagne

qui ravageait l'Europe depuis 1701. Signé le 11 avril 1713, d'un côté par la France de Louis XIV, l'Espagne de son petit-fils Philippe V, et de l'autre par l'Angleterre, le Portugal, la Savoie et les Provinces-Unies, le document confirme les Bourbons sur le trône d'Espagne, au prix d'un renoncement de cette branche à la couronne de France. La Savoie et l'Autriche se partagent en outre les possessions espagnoles en Italie et aux Pays-Bas (l'actuelle Belgique). L'Angleterre gagne Gibraltar dans l'affaire et quelques possessions françaises au Canada... Le traité, en fait, rétablit durablement l'équilibre européen au détriment de la France. ■ P. G.



Spitfire enfouis : Birmingham, pas Birmanie !

Dix-sept ans de recherches et 130 000 livres Sterling (150 000 euros) dépensés en vain : le Britannique David Cundall n'a pas retrouvé le moindre rivet des mythiques chasseurs Spitfire qu'il disait enfouis « par dizaines » sous l'aéroport international de Rangoun, au Myanmar (ex-Birmanie, voir n° 11, p. 18). Le principal sponsor, la société de jeux en ligne Wargaming, s'est retiré de l'opération. Cundall a néanmoins décidé de persévérer. Mais pourquoi chercher si loin ? À Birmingham, en Angleterre, un mécano de 83 ans, Matt Queenan, assure avoir participé en 1950 au démontage, à la mise en caisse et à l'enfouissement de nombreux Spitfire réformés, près de l'usine aéronautique de Castle Bromwich. Généreux donateurs attendus pour financer les fouilles au magnétomètre : coût (très raisonnable) de la souscription, 800 livres sterling (928 euros). ■ M. P.

Obama ●●● Le ministre japonais de l'Éducation, Shimomura Hakubun, l'annonce : le Japon va revoir la position officielle du pays quant à son passé – notamment les fameuses excuses adressées en 1995 aux pays voisins pour les ravages causés pendant la Seconde Guerre mondiale – et réviser les manuels d'histoire ●●● **Surprise à Central Park à New York** : l'examen aux rayons X d'un ancien canon de la Royal Navy, daté de la guerre de l'Indépendance et exposé au public, a révélé qu'il était toujours chargé.

Elles ont collaboré ou simplement eu des relations sexuelles. Elles méritaient parfois une punition. Mais les femmes ont payé un prix de plus que les hommes, celui de l'humiliation. Tondues, grotesquement maquillées, violentées aussi... À côté de la liesse et du soulagement, voici l'autre visage de la Libération.

Par Stéphane Dubreil

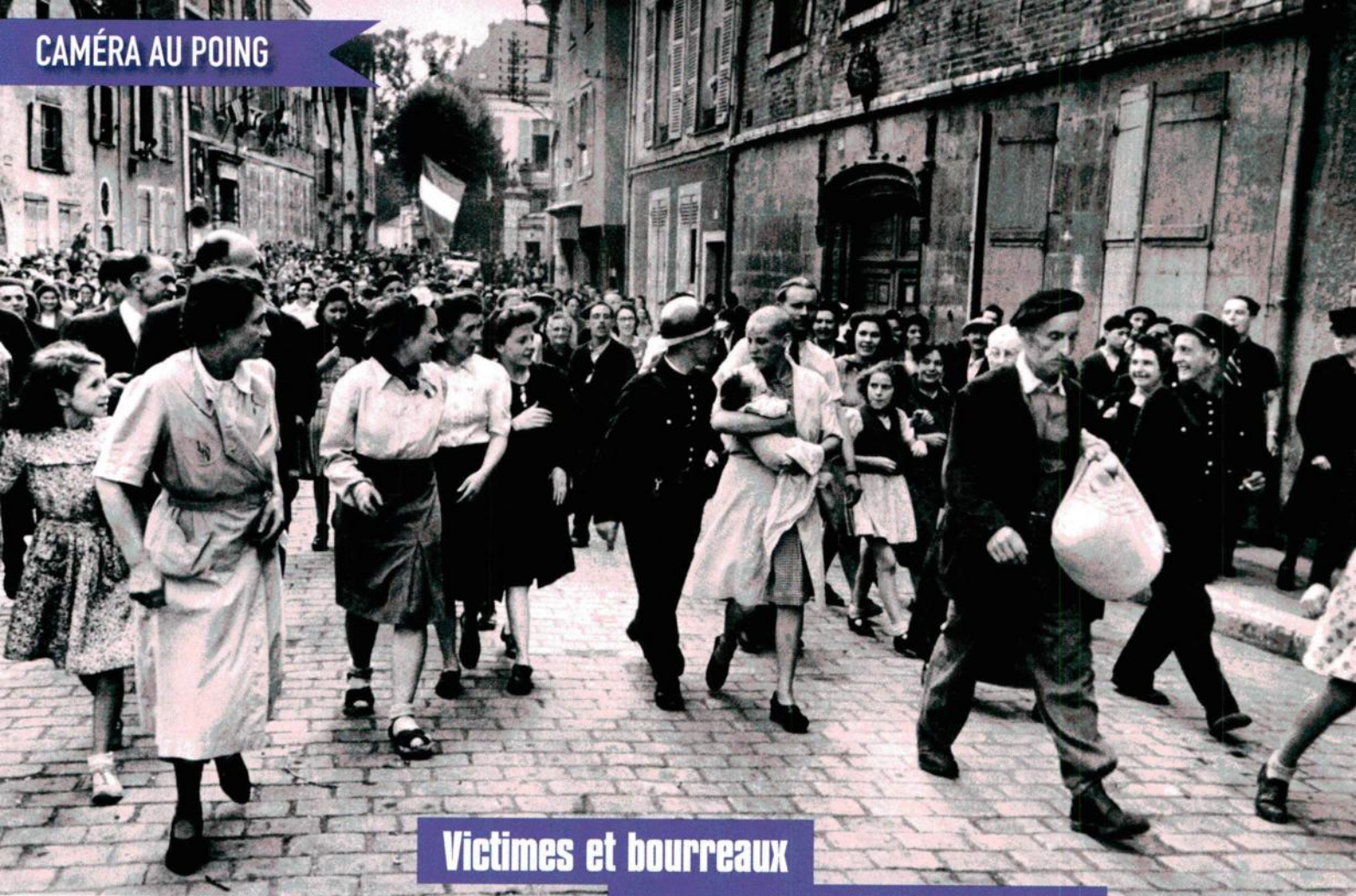
Tondues de la Libération :

la double peine





La tonte n'a de sens que par la mise en scène. Les femmes punies sont sorties, promenées, exhibées. Et de préférence dans des lieux qui incarnent le retour de l'autorité républicaine - prisons, mairies, écoles, commissariats... Ou encore devant le monument aux morts, qui invite violemment les fautives à se confronter à l'héroïsme d'un père, d'un frère ou d'un voisin tombé pour la patrie. Quand elles ne sont pas exposées à la foule sur une estrade ou sous un kiosque, les femmes tondues sont forcées de traverser la ville à pied, pour rentrer chez elles ou vers leur lieu de détention, sous les insultes. Elles sont aussi transportées sur des camions, accompagnées par des hommes en armes, au son du tambour ou d'une fanfare. Spectacle autant que châtiment, les tontes sont parfois annoncées par voie de presse pour que personne ne rate l'événement. Il arrive, comme ici place Saint-Jacques à Metz en 1945, que l'ambiance soit bon enfant, le sourire de la victime marquant autant la résignation qu'un possible soulagement. Son sort aurait pu être pire. Et pour ceux qui ont fréquenté la mort et la violence de la guerre, la coupe des cheveux est sans douleur et provisoire.



Victimes et bourreaux

se connaissent : l'humiliation

est un châtiement de proximité.



BETT MANN/CORBIS





Le 16 août 1944, Robert Capa photographie à Chartres la tonte d'une dizaine de femmes. Et prend un des plus célèbres clichés de la Libération (*en haut à gauche*). Marquée au fer rouge sur le front, Simone Touseau se penche sur son bébé pour ne pas voir la foule de rigolards qui l'entoure : la scène va choquer l'opinion américaine à sa parution dans *Life*. Cette femme n'est pas innocente. Germanophile, membre du Parti populaire français (PPF) de Doriot, mais soupçonnée – sans preuve – de dénonciation, elle a eu un enfant de son amant allemand. Emprisonnée vingt-six mois, elle sera reconnue coupable d'indignité nationale. Comme si les rapports sexuels étaient une circonstance aggravante, les femmes soupçonnées de « collaboration horizontale » sont en outre maquillées (*ci-contre*), enduites de goudron ou marquées sur le corps avec du rouge à lèvres. Les signes de l'oppression, par un sinistre retournement, deviennent des ornements. Enfin, les Français peuvent jouer avec la croix gammée. L'aspect sexué du châtement est évident dans le choix des victimes comme des bourreaux (*en bas à gauche*) : ceux-ci sont toujours des hommes, coiffeurs professionnels parfois, résistants de la 25^e heure souvent, heureux de participer à bon compte à l'événement – ici à Montpellier et à Liesville dans la Manche, à l'été 1944. Victimes et bourreaux se connaissent : l'humiliation est un châtement de proximité. Nombre de femmes sont tondues chez elles ou devant chez elles.



Les écriteaux, brandis par les accompagnateurs ou portés par leurs victimes, clament à la foule les raisons du châtement. Ils légitiment la sentence, indiscutable sur le moment. Ils indiquent aussi à l'historien les différentes causes, réelles ou fantasmées, qui mènent à la tonte (accompagnée, ci-contre en août 1944 à Paris, d'un passage à tabac) : dénonciation, « amour du Mark », collaboration au sens large, conduite immorale. L'humiliation de la tonte est souvent renforcée par un déshabillage partiel. Dans quelques cas rares, des femmes sont complètement dénudées et promenées ainsi (en haut à droite, à Paris). Le viol est exceptionnel : si la tonte semble acceptable, il est un crime qui représente une plus grande transgression. Des hommes (au centre à dr.), peu nombreux, ont subi également la tonte. Rasés et marqués, leur assimilation aux femmes indignes est une marque d'humiliation supplémentaire. Toutefois, ce n'est jamais leur sexualité qui est dénoncée mais plutôt la lâcheté, la compromission, des délits de droit commun. Par ailleurs, la tonte n'est pas qu'un phénomène français : elle se pratique en Belgique, aux Pays-Bas (en bas à dr.), au Danemark, en Norvège, en Italie, en Grèce. On y retrouve les mêmes modalités qu'en France.



Quelques hommes ont subi la tonte.

Leur assimilation aux femmes indignes

est une marque d'humiliation supplémentaire.





Avant, après. Ces images, prises aux Pays-Bas par un photographe de l'US Army, révèlent les effets de la tonte. Désespoir, honte, dépersonnalisation... Les sourires s'effacent, seuls les vêtements permettent l'identification.

On reproche aux accusées de s'être

extraites d'une communauté nationale, idéale

et souffrante, pour « prendre du plaisir ».

Faces hilares des tondeurs et du public d'un côté, visages dévastés et corps maltraités des tondues de l'autre... Environ 20 000 Françaises ont été tondues à la Libération : leurs photos sont devenues le symbole des outrances d'une justice sommaire. Les tontes massives semblent advenir spontanément, encouragées et cautionnées par les comités de Libération, sur condamnation sommaire par des tribunaux sans base légale. Les crimes et délits liés à la collaboration ne seront précisés que par l'ordonnance du 26 décembre 1944, six mois après le début des tontes — et la « collaboration sexuelle » n'y figure d'ailleurs pas. Trop tard : l'essentiel des excès a eu lieu dès la fin des combats de la Libération, dans cet intermède entre guerre et paix où les frontières de la légalité et de l'anarchie, de la réalité et des fantasmes se brouillent. Les autorités issues de la Résistance, appellation d'ailleurs floue, sont alors coincées entre la sympathie pour l'enthousiasme populaire et la nécessité de le canaliser. Quant aux Alliés, dégoûtés, ils ne se mêlent pas d'une affaire strictement française. L'ampleur d'un phénomène qui se manifeste dans toute l'Europe (voir photos ci-dessus) est difficilement explicable. La tonte de femmes comme punition prend de l'importance en Europe dès la fin de la Grande Guerre. De même qu'on tond les prisonniers pour éviter les poux, on tond les « collaboratrices » pour qu'elles ne contaminent pas la société qui va renaître. Moyen d'isoler les coupables et de les désigner à tous, le crâne rasé matérialise

l'impureté. Des Belges et des Françaises sont tondues en 1918, lors de la libération des territoires occupés par l'armée du Kaiser, car soupçonnées de relations indignes avec l'ennemi. Ce sort est partagé dans l'entre-deux-guerres par les Allemandes suspectées de relations avec des soldats français occupant la Ruhr, tandis qu'en Espagne, des républicaines sont tondues (puis parfois exécutées) par les franquistes. C'est enfin le châtiment qui attend les Allemandes accusées de relations sexuelles avec les prisonniers français après juin 1940. Durant l'Occupation, les premières menaces de tontes de collaboratrices datent de 1941, le premier exemple effectif étant relaté à Pau en juin 1943. Jusqu'en juin 1944, les cas sont rares. L'immense majorité des affaires sont recensées pendant l'été 1944, sur l'ensemble du territoire (77 départements sur 90). Puis le phénomène décline alors que des voix s'élèvent pour le condamner. Les tontes reprennent cependant au printemps 1945 au retour des prisonniers... et des collaborateurs capturés. Toute la France est désormais concernée. Les derniers cas sont recensés début 1946. La France a retrouvé alors des structures légales stables. Les tontes, en outre, rappellent une guerre que tout le monde veut oublier. Que sont-elles d'ailleurs devenues ces femmes ? On l'ignore. Mais l'humiliation a pu laisser des traces, comme chez la « femme de Chartres » (voir p. 20), morte brisée avant d'avoir 50 ans. Quasi universel en Europe, le phénomène des tontes ne l'est que géographiquement. À quelques exceptions près (voir p. 23), la

pratique est en effet réservée aux femmes, pour trois raisons principales : relations sexuelles avec l'occupant, cupidité déshonorante et actes de collaboration (dénonciation, ravitaillement de l'ennemi, travail volontaire en Allemagne, etc.). Ce que l'on reproche aux accusées est surtout de s'être extraites d'une communauté nationale idéale, souffrante et raisonnable pour « prendre du plaisir » : plaisir sexuel, plaisir de la table quand tout est rationné, plaisir de se déplacer quand les mouvements sont restreints... Le caractère sexué de la vengeance est accentué par la culpabilité des hommes. La société française de 1944 subit encore le traumatisme de 1940 et de la crise morale des années trente. Les hommes ont été incapables de protéger le pays, d'empêcher la défaite. Retrouvant en 1944 le contrôle du destin national, ils reprennent le contrôle du corps des femmes : les tondues peuvent figurer comme un avertissement à l'heure où le droit de vote est enfin accordé aux femmes. Les hommes politiques, de Maurice Schumann aux communistes, utilisent très vite l'image de la tonduée pour dresser *a contrario* le portrait de la femme française idéale : bonne épouse, mère, ménagère, patriote. Pas si éloignée de la Française idéalisée par Vichy. ■

Pour en savoir +

- *La France « virile » – Des femmes tondues à la Libération*, Fabrice Virgili, Payot, 2004.
- *La Tondue*, P. Frétygné, G. Leray, Vendémiaire, 2011.
- *Retour à l'intime au sortir de la guerre*, Bruno Cabanes et Guillaume Piketty (dir.), Tallandier, 2009.
- *Sexes, genre et guerres (France, 1914-1945)*, L. Capdevila, F. Rouquet, F. Virgili, D. Voldman, Payot, 2010.

ABONNEZ-VOUS!

OFFRE EXCEPTIONNELLE

SCIENCE & VIE
GUERRES
& Histoire

2 ANS | 12 numéros

55€
au lieu de ~~71,40€~~

SEULEMENT

soit
23%
DE RÉDUCTION



BULLETIN D'ABONNEMENT

Commandez en ligne sur le site
www.kiosquemag.com
C'est rapide, pratique et sécurisé

à compléter et à retourner dans une enveloppe affranchie à : GUERRES ET HISTOIRE - B400 - 60643 CHANTILLY Cedex

- OUI**, je profite de cette offre exceptionnelle : je m'abonne pour 2 ans (12 numéros) à *Guerras&Histoire* pour 55 € seulement au lieu de 71,40€* soit 23% de réduction. 40790
- je préfère m'abonner pour 1 an (24 numéros) pour 29 € seulement au lieu de 35,70€* soit 1 numéro gratuit. 40808

> Mes coordonnées :

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Complément d'adresse (Résidence, lieu-dit, bâtiment...) : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

Tél. : _____ Email : _____

Grâce à votre numéro (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement.

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de SVJ (groupe Mondadori)

> Je règle l'abonnement par :

Chèque à l'ordre de **Guerras et Histoire**



Expire fin : _____ Cryptogramme : _____
Les 3 derniers chiffres au dos de votre CB

* Prix public et prix de vente en kiosque. Offre valable pour un premier abonnement livré en France métropolitaine jusqu'à fin décembre 2013. Je peux acquérir séparément chacun des numéros de *Guerras et Histoire* au prix de 5,95€ frais de port non inclus. Vous disposez du droit de rétractation de 7 jours ouvrés pour la radio. Vous ne disposez pas de ce droit pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi «informatique et liberté» du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin. Vous êtes susceptible de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre

Pourquoi les croisés ont-ils mis à sac Constantinople, la plus grande ville chrétienne, en 1204 ?

MIREILLE HADAS, ARLES (13)

Avant tout à cause de la rapacité de Venise ! En particulier du doge octogénaire et aveugle Enrico Dandolo, un des chefs croisés, qui craint que les engagements financiers et commerciaux pris par l'empereur byzantin assassiné ne soient pas honorés par ses successeurs. Avec la prise de Constantinople et, par conséquent, l'unification des Églises latine (catholique) et grecque (orthodoxe), Dandolo espère aussi que soit annulée l'excommunication prononcée contre lui par le pape. Cette campagne militaire offre enfin à Venise, république marchande, la chance de se muer en grand empire maritime.

L'engagement vénitien est une exigence logistique. Quand, en 1198, le pape Innocent III lance en effet l'appel à une quatrième croisade, il réussit à rassembler 4500 chevaliers, 9000 écuyers et 20000 soldats. Or, seule la république de Venise a les moyens de transporter par mer une telle masse. Les Vénitiens s'engagent à fournir le passage et le ravitaillement pour neuf mois, moyennant 84000 marcs d'argent. Ils construisent donc les vaisseaux requis... L'ennui est qu'au jour convenu, le 24 juin 1202, les croisés se présentent moins nombreux et moins riches qu'escompté. Dandolo propose aux croisés une remise de 34000 marcs en échange de la prise de Zara (actuelle Zadar, sur l'Adriatique), concurrente de Venise et ville chrétienne. Le 8 novembre 1202, 480 navires mettent le cap sur la place croate qui, une semaine plus tard, est prise et saccagée. Indigné par ce détournement,

Innocent III excommunie Dandolo et les croisés.

Cette opération religieuse bien mal entamée crée cependant des opportunités : voyant les soldats de Dieu reconvertis en mercenaires, de nouveaux commanditaires se présentent. Le premier est Alexis, fils de l'empereur byzantin Isaac II récemment déposé par son frère Alexis III. Le jeune Alexis offre 200000 marcs et 10000 soldats pour la libération de Jérusalem, en contrepartie de son rétablissement sur le trône de Constantinople. Alexis promet aussi la reconduite de l'union de l'Église byzantine avec l'Église latine. Dandolo accepte et, au

La quatrième croisade ne sera ni pardonnée ni oubliée par la chrétienté grecque.

lieu de gagner la Palestine, l'armada met le cap sur Constantinople. Le 18 juillet 1203, l'assaut des croisés est lancé simulta-

nément à partir de la terre et de la mer : très bel exploit militaire qui s'achève bientôt par le couronnement d'Isaac II et de son fils Alexis IV. Le problème est qu'une fois intronisé, Alexis ne peut honorer toutes ses promesses. Dandolo décide donc de renchérir sur les conditions posées par Venise, ce qui provoque le mécontentement dans la capitale impériale. Marionnette aux mains de Dandolo, Alexis est assassiné lors d'un coup d'État tandis que son père meurt. Le doge commence par négocier avec le nouvel empereur Alexis V, puis décide d'aller plus loin que les simples exigences financières. Et de réintégrer Constantinople dans le giron latin. Le 12 avril 1204, le nouvel assaut est court et sanglant : la ville est saccagée,



NORTH WIND PICTURES/LEEMAGE

ses œuvres d'art détruites ou emportées, ses églises profanées et l'Empire byzantin dépecé entre Vénitiens et Francs. Dandolo s'arroge notamment les chevaux qui ornent toujours la basilique Saint-Marc. Il revient aussi avec le titre de « souverain des trois huitièmes de l'Empire romain »

pour avoir réussi à faire de sa république marchande un grand empire maritime. La quatrième croisade – si l'on peut appeler ainsi cette expédition menée contre des coreligionnaires – ne sera ni pardonnée, ni oubliée par la chrétienté grecque. Celle-ci négligera ses propres



Quelles sont les ambitions de Napoléon III lorsqu'il décide d'entrer en guerre contre la Prusse ?

GUILLAUME DESNOUVEAUX, REYNEL (52)

Difficile de parler d'ambitions concernant Napoléon III au sujet de son entrée en guerre contre la Prusse en 1870 : il y est entraîné par les événements. Tout part d'une querelle dynastique. Le trône d'Espagne est vacant et le chancelier prussien Bismarck espère y placer le prince Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen. Ce qui ne manque pas d'envenimer les relations houleuses entre Paris et Berlin. Désireux de calmer le jeu, le roi de Prusse Guillaume I^{er}, en cure à Ems, accorde le 12 juillet le renoncement de Léopold à l'ambassadeur de France Benedetti. Bismarck enrage... Quand Benedetti, qui revient à la charge le 13 au matin pour exiger un engagement perpétuel, se fait poliment rembarquer par Guillaume, Bismarck exploite l'incident. Il fait rédiger dans la soirée une missive où il résume en termes volontairement humiliants pour l'opinion publique prussienne l'entrevue avec le diplomate français, présenté comme un arrogant personnage qui traite le roi de Prusse comme un sous-fifre. Bismarck expédie



ensuite cette « dépêche d'Ems » à toutes ses ambassades ainsi qu'aux journaux français et allemands, qui en rajoutent, échauffent les opinions... Tout ce papier brûlant met le feu aux poudres : le 19 juillet, c'est la guerre ! Le corps législatif français, malgré l'opposition de 83 députés, approuve la mobilisation et vote les crédits de guerre à Émile Ollivier, le chef du gouvernement. À l'est

du Rhin, les États allemands, qui considèrent la Prusse comme injustement agressée, se rangent de son côté. Et Napoléon III suit, presque contre son gré, espérant en cas de victoire restaurer une sorte de confédération du Rhin indépendante de l'influence prussienne, comme l'avait fait jadis son oncle Napoléon I^{er}. Mais à Sedan, le 1^{er} septembre 1870, la France est défaite et son empereur capturé... ■ P. Guy

ALEXANDRE PROTAIS/IRMIN

Est-il vrai qu'Ibn Séoud, le fondateur du royaume dominant la péninsule arabique, fut le plus grand conquérant du XX^e siècle ?

MME REVEL, CLAMART (92)



C'est au moins celui qui a réussi à conserver ses conquêtes.

Les sabres croisés sous un palmier, qui figurent sur le drapeau de l'Arabie Saoudite, montrent bien quel rôle a joué l'action militaire dans la fondation de ce pays. Abd al-Aziz ibn Saud dit Ibn Séoud, né vers 1880 et mort en 1953, a laissé à ses

descendants un vaste royaume de plus de deux millions de kilomètres carrés. Chiffre d'autant plus impressionnant quand on sait qu'en 1902, lorsqu'il reconquiert Riyad — la citadelle ancestrale, d'où son père, un imam, avait été chassé par une tribu rivale —, son territoire ne compte que 41 hectares. Ayant sous ses ordres la caste guerrière des Ikhwan (« frères »), adeptes du wahhabisme (une branche rigoriste de l'islam sunnite), Ibn Séoud réussit à soumettre tous ses rivaux

arabes, à établir son contrôle sur les lieux saints de l'islam et à devenir l'organisateur du *hadj* à La Mecque. Ce pèlerinage, hormis les subventions britanniques, est la seule ressource de son nouveau royaume, très pauvre... Jusqu'au jour où l'on découvre, avec le pétrole, la vraie valeur de cette terre désertique. Ibn Séoud aimait à répéter que le *hazz* — mot signifiant « la chance fournie par le Tout-Puissant » —, avait joué un rôle très important dans sa vie. Il n'avait pas tort. ■ Y. McL.

intrigues, qui ne sont pas pour rien dans l'événement, et en rejetera sur Rome la responsabilité totale. Il suffit de voir les protestations provoquées par la visite de Jean-Paul II en Grèce en mai 2001, la première d'un pape, pour comprendre l'ampleur de cette amertume. ■ Y. McL.

HILLIOTN-DEUTSCH COLL. ICTION/CORBIS

Le mot : « logistique »

La racine grecque *logisteuo* signifie administrer. À Rome, le logiste était l'intendant d'une légion. C'est à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle qu'il entre discrètement dans le vocabulaire militaire pour désigner l'approvisionnement.

En 1944, il prend son sens actuel par emprunt à l'américain : « *L'art de mouvoir et soutenir les troupes d'après les exigences tactiques et stratégiques* » [Dictionnaire d'art et d'histoire militaires, André Corvisier, PUF, 1988]. ■

Quelle est l'explication de la présence de généraux dont les noms ne sonnent pas russe à la tête des armées du tsar, à l'instar des Wittgenstein, Barclay de Tolly, Ungern-Sternberg ou Rennenkampf ?

AXEL BELLAICHE, PARIS



Les Rennenkampf, les Wittgenstein, mais aussi les Allemands non sujets du tsar tel le comte Levin August von Bennigsen, chef d'état-major de Koutouzov (ci-dessus, à la bataille de Borodino) et vainqueur de Napoléon à Leipzig, tous ont combattu sous le drapeau russe ! Si les Allemands des provinces baltes de l'Empire russe représentent au moins 7 % du corps des officiers de l'armée tsariste, leur part dans des métiers militaires « intellectuels », comme l'État-Major général, le génie, la médecine militaire, est écrasante. Pourquoi ? Parce que la noblesse allemande, qui peuple la côte de la mer Baltique, à la différence de son homologue russe, a largement profité du développement de l'éducation, tendance caractéristique des pays européens au XVIII^e siècle. Outre ces officiers allemands, l'armée tsariste

recrute par ailleurs largement au-delà des frontières de l'empire. Selon l'historien Dominic Lieven, 20 % des officiers de l'état-major russe qui participent à la bataille de Borodino sont ressortissants d'un pays étranger. Souvent, ces hommes sont attirés par le salaire généreux offert par le tsar, mais ils ont aussi parfois des raisons plus romantiques, comme dans le cas d'un certain Karl von Clausewitz. Ce lieutenant-colonel de nationalité prussienne — et le penseur militaire le plus important de l'époque moderne — est un fervent nationaliste et ne peut pas accepter la mésalliance de son roi avec Napoléon. C'est pourquoi il se place sous le drapeau du tsar Alexandre I^{er} pour faire la guerre contre la France. Comme il ne sait pas un mot de russe, il se heurte à un climat xénophobe dont il gardera un souvenir amer... ■ **Y. McL.**

Lorsque le général de Gaulle s'envole pour Londres, de quelles ressources financières dispose-t-il pour continuer la lutte ?

FREDERIC FLAHAUT, ECHENEVEX (01)

Quand il s'envole pour Londres, de Gaulle n'emporte que 100 000 francs donnés par Paul Reynaud. Dès juillet 1940, la France libre est sans le sou. C'est alors la Banque d'Angleterre, qui finance l'action du général (ici avec Elizabeth, épouse de George VI, en 1941), ces avances devant cependant être remboursées à la fin du conflit. Dès lors, et malgré les dons venant du monde entier, la France libre est financièrement liée à Churchill jusqu'en juin 1943. Les banques d'Afrique du Nord prennent alors le relais des Britanniques. Roosevelt, qui se méfie en effet de de Gaulle, convainc Churchill de lui couper les vivres après l'arrivée en force du général à Alger. Si les armes proviennent toujours de Londres (et de Washington !), l'argent est trouvé sur place. ■ **P. Guy**



Pourquoi les Romains ont-ils fait assassiner Hannibal alors qu'il ne représentait plus aucun danger ?

DAVID LOCHES, BREST (29)

En partie par rancune : pendant la seconde guerre punique (219-202 av. J.-C.), Hannibal leur a infligé quatre déroutes au Tessin, à la Trébie, au lac Trasimène et à Cannes entre 218 et 216. Et en partie par précaution car, après la guerre, le Carthaginois a poursuivi son combat en offrant des conseils — militaires et avisés — aux ennemis de Rome. D'abord auprès d'Antiochos de Syrie,

puis, celui-ci ayant fait la paix avec Rome, de Prusias, roi de Bithynie (en Turquie). Mais Prusias est simplement hostile à Rome, pas en guerre, et des légats romains le somment de livrer Hannibal. Cerné dans sa maison, explique l'historien romain Cornelius Nepos, le plus grand ennemi de Rome « prend le poison qu'il était accoutumé à avoir toujours sur lui » et meurt en 183. Il a... 70 ans ! ■ **É. T.**

Quand et où se sont tenues les plus grandes manœuvres du pacte de Varsovie ?

ANDRÉ LOING, SAINT-ANDRÉ-DE-CUBZAC (33)

Selon le général Alexandre Kiriline, du ministère russe de la Défense, les deux plus importantes manœuvres ont été « Zapad-81 » et « Bouclier-82 ». Du 4 au 12 septembre 1981, Zapad-81 (*zapad* signifiant « ouest ») s'est tenue près de la frontière polonaise, en Biélorussie (*photo ci-contre*), dans les pays baltes, en Ukraine et dans la mer Baltique. Les troupes aéroportées forment le gros des 100 000 hommes déployés. Face à la popularité croissante du mouvement Solidarnosc et à l'aggravation de la crise politique en Pologne, ces manœuvres doivent démontrer, non pas à l'OTAN mais aux dirigeants polonais, que Moscou est prêt à envahir le pays. Instruits par l'expérience de l'Afghanistan, les dirigeants soviétiques veulent à tout prix éviter l'invasion et Zapad-81 est leur dernier joker. La démonstration de force a un effet immédiat : Wojciech Jaruzelski, le ministre de la Défense, devient le chef du parti et de l'État polonais. La loi martiale est proclamée et les membres des groupes d'opposition, arrêtés et emprisonnés. Bouclier-82 implique 60 000 hommes en Bulgarie, fin septembre 1982. Mais les effectifs ne font pas tout. Le 18 juin précédent, c'est une « guerre nucléaire de sept heures » qu'a répétée le pacte de Varsovie, mettant en œuvre la « triade nucléaire » : aviation stratégique, missiles intercontinentaux



AFP/RIA NOVOSTI

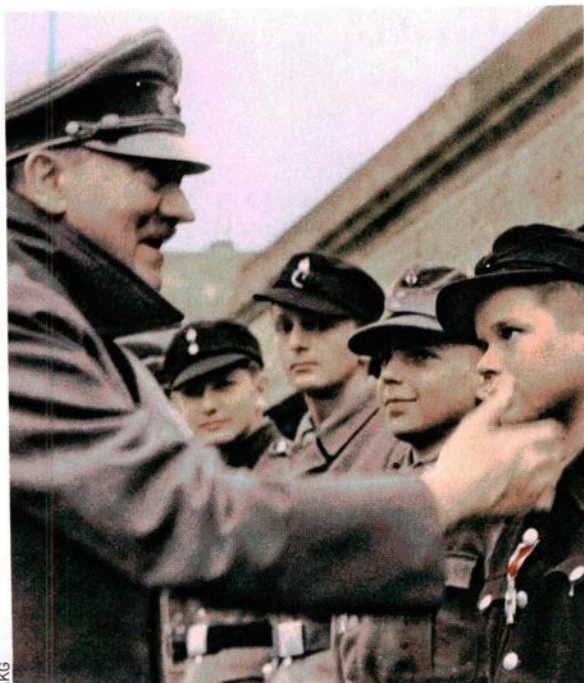
et sous-marins. Quatre missiles balistiques ont été alors lancés ainsi que des missiles de croisière par bombardiers Tu-95 et Tu-160.

Ces manœuvres marquent l'apogée de la tension entre Américains et Soviétiques sous l'ère Reagan. ■ Y. McL.

La citation

« En temps de guerre, je suis capable de m'entendre avec le diable et avec sa grand-mère. »

Joseph Staline
(qui savait de quoi il parlait)



AKG

Quand Himmler propose la paix aux Alliés en échange de la poursuite de la lutte face aux Soviétiques, la Wehrmacht a-t-elle encore les moyens de résister à l'Armée rouge ?

ELIOTT CAMBONNET-DOUCET, GENÈVE (SUISSE)

Les propositions d'Himmler datent de la fin mars 1945. C'est un peu plus de deux semaines avant l'assaut décisif de l'Armée rouge sur l'Oder. Rappelons qu'en quinze jours cet assaut écrasera les dernières armées du Reich, prendra Berlin et forcera Hitler au suicide (*ci-contre en mars 1945, décorant des membres des Jeunesses hitlériennes*). Il est donc évident que les propositions d'Himmler arrivent bien trop tard. La Wehrmacht n'avait plus les moyens de tenir face aux Soviétiques en attendant la conclusion d'un éventuel accord avec les Anglo-Américains. Mais qui aurait voulu d'un accord avec Himmler ? ■ J.L.



Les guerres de la Chine

Battue, humiliée par les armées coloniales de l'Occident puis du Japon, la Chine ne fait guère trembler le monde en 1945. Et pourtant, aguerri par la guerre civile, muni d'une doctrine et d'un élan par le parti communiste, un nouveau dragon inflige cinq ans plus tard aux États-Unis un terrible revers en Corée, avant d'intimider l'URSS et l'Inde dans les années 1960. En une poignée de conflits cruciaux, la Chine a aujourd'hui trouvé sa place parmi les grands.



rouge 1945-1979

La Chine populaire est née d'une guerre civile, ce que rappelle toujours le nom de l'Armée populaire de libération (APL). Née en 1927 d'une troupe de quelques milliers de survivants pourchassés par l'ennemi nationaliste, l'APL compte aujourd'hui 2,3 millions d'hommes, dont 70 % dans les forces terrestres. Ce qui en fait, sur le papier, la première armée du monde.



應龍 Un dragon enfant pas de la culture

Par Benoist Bihan

Depuis les années soixante, les Occidentaux évoquent un « art de la guerre » spécifiquement chinois, reposant sur les figures tutélaires de Sun Zi et Mao... Un mythe ! Depuis sa naissance, le régime de Beijing a mené ses guerres en fonction des circonstances et avec un solide sens des réalités.

Sun Zi (souvent écrit Sun Tzu, voir n° 1, p. 98) est un stratège et philosophe qui aurait vécu entre 500 et 300 av. J.-C., à l'époque des Royaumes combattants. Il est l'auteur de l'un des plus célèbres traités militaires, *L'Art de la guerre*. Son existence est cependant discutée.

Sun Bin est un général chinois, peut-être disciple ou descendant de Sun Zi et comme lui auteur d'un *Art de la guerre*.

Demandez à n'importe quel amateur d'histoire militaire sur quels piliers la pensée militaire de la Chine communiste a été édiflée, il vous répondra à coup sûr **Sun Zi** et Mao Zedong (voir encadré p. 37). L'antique stratège et le « Grand Timonier » auraient donc accouché d'un art de la guerre spécifique, ancré dans la culture chinoise. Qui en douterait ? Cette vision est largement partagée en dehors de Chine, surtout aux États-Unis et en Europe où l'idée de déterminants culturels s'est largement imposée dans les études politiques et militaires depuis les années 1960. Et pourtant, il s'agit d'une pure légende. Le mythe est né en 1963 avec la nouvelle traduction de *L'Art de la guerre*

de Sun Zi par un général des marines en retraite, Samuel B. Griffith. La redécouverte qui en découle coïncide avec la diffusion massive des écrits militaires de Mao dans un Occident en proie aux affres de la décolonisation. Toutes les conditions sont réunies pour ériger la Chine en modèle alternatif. À la force brute, à la recherche du choc violent, court et décisif, les généraux de l'ancien empire du Milieu opposeraient la victoire par la surprise, la ruse et la souplesse, la patience et le temps long... Griffith contribue lui-même à forger l'image d'une pensée intemporelle ancrée dans des invariants culturels : traducteur de Mao, il en fait l'héritier de Sun Zi, sans jamais appuyer cette assertion sur la moindre preuve formelle. Cette perception grossière de la pensée militaire chinoise se répand

aisément car elle est taillée sur mesure pour un bloc occidental traumatisé par les deux guerres mondiales, assuré que la prochaine guerre sera une apocalypse nucléaire. L'art de la guerre chinois, tout en prétendue souplesse, fournit une échappatoire salutaire aux excès de son équivalent occidental. Cette idée fonctionne d'autant mieux que les théoriciens du management d'entreprise, alors à leurs débuts, trouvent dans Sun Zi et ses émules — **Sun Bin** ou les **Trente-Six Stratagèmes** — un support plus adapté que Clausewitz ou Jomini (voir n° 9, p. 92) à une « stratégie » dépolitisée, fondée sur la recherche de la croissance économique. L'apparition de ce prétendu « modèle chinois », créé pour répondre à des préoccupations occidentales, signifie-t-elle que la Chine n'a pas de

En réaction aux humiliations coloniales (ci-contre, révolte des Boxers), Mao (ci-dessous) a adopté une façon moins mythique de l'APL sur le modèle mythique du passé (à gauche, époque des Trois Royaumes, vers 220) que sur les exigences du présent.



de l'histoire,

pensée stratégique ? Question difficile. La riche et longue histoire militaire chinoise a accouché, c'est indéniable, de nombreux stratèges à la pensée originale, le plus souvent inconnus quand ils ne sont pas, à l'image de Sun Zi, autant mythifiés que réels. Et la réponse est d'autant plus brouillée que, dans les années 1950, a émergé en Chine l'idée d'un art de la guerre supérieur à ses concurrents, thème relayé aujourd'hui par un nationalisme en plein essor. En fait, si spécificité il y a, c'est clairement dans la manière dont la Chine a adapté à sa situation stratégique la science militaire moderne, plutôt que dans un hypothétique modèle culturel intemporel.

C'est dans le cadre des luttes fratricides entre « Royaumes combattants » que Sun Zi, Sun Bin et leurs disciples classiques avaient rédigé leurs traités ; de manière similaire, c'est dans le creuset des trois « guerres civiles révolutionnaires » que s'est forgée la pensée militaire chinoise contemporaine. En 1911, la révolution qui proclame la république

(voir encadré p. 36) veut faire entrer la Chine dans la modernité après les humiliations répétées subies entre les guerres de l'opium (1839-1846) et la révolte des Boxers (1898-1901). Un des piliers de cette modernisation doit être la création d'une armée, capable de protéger la jeune république de l'instabilité intérieure et des appétits coloniaux occidentaux et japonais.

Avant tout, assurer le rattrapage sur l'Occident

Si l'armée nouvelle peut se placer sous la référence tutélaire de Sun Zi, les élites révolutionnaires la bâtissent sur le modèle occidental, avec des officiers de qualité comparable. Aussi l'académie militaire de Huangpu, créée en 1924 à Guangzhou (Canton), prodigue-t-elle un enseignement similaire à celui des écoles allemandes, françaises, britanniques ou américaines de même ordre. Aucun reniement du passé là-dedans : il s'agit simplement de reconnaître que de l'eau a coulé sous les ponts du



Un siècle de bouleversements

1911 Révolution chinoise.
1912 Fondation de la République de Chine et du Guomindang (GMD).
1921 Fondation du PCC.
1926-1928 GMD et PCC soumettent les seigneurs de la guerre.
1927-1937 Guerre civile entre PCC et GMD, qui prend le pouvoir en 1928, avec Jiang Jieshi à sa tête.
1931 Invasion de la Mandchourie par les Japonais.
Oct. 1934 - oct. 1935 Longue Marche, Mao leader du PCC.
7 juill. 1937 - 2 sept. 1945 Guerre sino-japonaise, alliance GMD-PCC.
1946-1954 Guerre d'Indochine, le PCC soutient le Viêt-minh.
Sept. 1945 - 1^{er} mai 1950 Dernière guerre civile, victoire du PCC.
1^{er} oct. 1949 Mao crée la République populaire de Chine (RPC).
19 oct. 1950 - 27 juillet 1953 Intervention en Corée.
3 sept. 1954 - 1^{er} mai 1955 Incident avec Taiwan.
1958-1961 Grand bond en avant.
août-oct. 1958 Guerre avec Taiwan.
1959 Répression au Tibet.
1960 Rupture avec l'URSS.
20 oct. 1962 - 22 nov. 1962 Guerre avec l'Inde.
2 août 1964 Les États-Unis s'engagent au Viêt-nam.
16 oct. 1964 Premier essai atomique.
1966-1976 Révolution culturelle.
Mars 1969 Conflit frontalier ouvert avec l'URSS.
25 oct. 1971 La RPC entre à l'ONU.
21 fév. 1972 Nixon à Beijing.
30 avril 1975 Fin de la guerre du Viêt-nam.
17 avril 1975 Prise du pouvoir par les Khmers rouges au Cambodge.
9 sept. 1976 Mort de Mao, Hua Guofeng le remplace.
Déc. 1978 Deng Xiaoping président; Hanoi envahit le Cambodge.
17 fév. 1979 - 16 mars 1979 Guerre avec le Viêt-nam.
1987 Mise à l'eau du premier sous-marin nucléaire lanceur d'engin.
5 juin 1989 Tiananmen.
1993 Jiang Zemin président.
2003 Hu Jintao président.
Sept. 2012 Crise de souveraineté dans les Senkaku.

Yangzi Jiang depuis les Royaumes combattants. Si l'on enseigne Sun Zi à Huangpu, on apprend aussi à employer mitrailleuses et artillerie. En adoptant, comme le Japon, le savoir-faire militaire « occidental », la Chine fait simplement le choix de la modernité et du rattrapage technique, quitte à faire fi de son « identité ». À partir de 1926, au gré des luttes intestines entre gouvernement républicain et seigneurs de la guerre (voir ce terme p. 40), puis entre nationalistes et communistes, s'appuyant sur ce nouveau substrat, une pensée militaire va renaître, principalement du fait du camp communiste dont le leader, Mao Zedong, est aussi le principal théoricien.

Les communistes chinois peuvent certes s'appuyer sur l'apprentissage dispensé à Huangpu, à l'étranger ou sur l'expérience tirée par les bolcheviks lors de la guerre civile russe (1918-1922). Mais Mao et ses troupes ne se retrouvent pas moins confrontés à un cas de figure imprévu par les théoriciens militaires européens du début du xx^e siècle : celui d'une insurrection populaire rurale, dépourvue de la base industrielle indispensable à la conduite d'une guerre moderne. Pas d'autre choix donc que de développer une doctrine tant politico-stratégique que militaire originale. Celle-ci est élaborée par Mao lui-même : c'est la « guerre révolutionnaire », résumée dans un essai du même nom et qui doit donner à une insurrection paysanne les outils pour renverser un gouvernement (ou un occupant) après avoir triomphé de ses forces armées. Tirée de la double expérience de la guerre civile entre communistes et nationalistes et de la lutte contre les Japonais, la doctrine de *La Guerre révolutionnaire* s'ancre pleinement dans l'histoire de la Chine, bien

plus que dans sa culture. Pour Mao, dont l'ouvrage recèle des références aux guerres napoléoniennes ou à la guerre d'Abyssinie (1935-1936), la victoire repose en premier lieu sur la soumission des opérations militaires au travail sociopolitique de conquête de l'opinion publique et du contrôle physique des populations. Cette conquête est en effet le prérequis assurant la survie des insurgés, qui peuvent ensuite développer leurs capacités en trois étapes.

La guerre révolutionnaire, une nécessité pragmatique

La première phase est celle de la guérilla : les insurgés s'attachent pour l'essentiel à développer une assise au sein des populations pour y créer une base matérielle logistique élémentaire, tout en harcelant l'adversaire et en

lui prenant ce qui lui manque, c'est-à-dire des armes. Une fois l'insurrection militairement assez forte, la deuxième phase intervient : la création de « zones libérées », défendues par une « guerre de positions » conventionnelle. C'est de ces sanctuaires que jaillit l'offensive générale, troisième et ultime phase : la « guerre mobile » qui parachève l'effondrement ennemi par une défaite militaire en rase campagne, objectif primant sur la conservation du territoire. Politiquement ancrée dans une Chine rurale et sous-développée — et où les villes sont de toute manière aux mains du camp adverse —, la guerre révolutionnaire maoïste est un pur produit du pragmatisme, au moins aussi proche de Clausewitz que de Sun Zi. Elle s'exportera d'ailleurs à merveille et continue d'éclairer la dynamique des insurrections, maoïstes ou non.

Jusqu'à la Révolution culturelle, la modernisation militaire se fait sous l'égide de l'URSS.



Appliquée scrupuleusement par l'armée communiste, la doctrine de Mao donne à l'Armée populaire de libération (APL, nom qui désigne toujours les forces armées chinoises) la victoire dans la guerre civile en 1949 (voir p. 38). Au tournant des années 1950, la Chine a donc réussi son renouveau militaire, et c'est une « guerre mobile » bien rodée qui est mise en œuvre en Corée à l'automne 1950 (voir p. 42). Cette intervention, qui débouche à l'hiver 1950-1951 sur la pire défaite jamais infligée à l'armée américaine en rase campagne, met en évidence, il est vrai, les grandes différences doctrinales entre les deux adversaires. Mais si la tactique des Chinois se focalise sur des infiltrations de fantassins suivies d'assauts massifs, souvent en « vagues humaines », ce n'est pas tant par biais culturel qu'en raison de la structure de leur armée.

Constituée pour l'essentiel de divisions d'infanterie à l'équipement léger, l'armée de « volontaires » chinois se déplace à pied. Elle fait

ainsi plus aisément preuve de souplesse tactique que ses adversaires mécanisés, cloués aux rares axes routiers. Quant aux vagues humaines, elles sont un héritage de la guerre civile : elles visent à prendre l'ascendant, en l'écrasant sous la masse, sur un adversaire mieux équipé. Un pis-aller, donc, que l'APL délaissera progressivement quand ses chefs prendront la mesure de la puissance de feu américaine, supérieure à tout ce que Japonais ou nationalistes avaient pu leur opposer.

À l'ombre de l'Armée rouge

La leçon tirée avec pragmatisme par Beijing de la coûteuse guerre de Corée, mais aussi de l'échec humiliant à s'emparer de Taiwan (voir p. 48) et de la poignée d'îlots encore tenus par les nationalistes, est de relancer la modernisation militaire, que doit favoriser le rapprochement avec Moscou. Le développement d'une pensée militaire spécifiquement chinoise, promu par certains chefs de l'APL, est donc

suspendu. Ainsi, le maréchal Liu Bocheng, héros de la guerre civile, promoteur d'une pensée « culturelle » sous la tutelle symbolique de Sun Zi et directeur de l'Académie chinoise de science militaire (Beijing), est dénoncé comme dogmatique et disgracié au profit de Peng Dehuai, commandant des « volontaires » de Corée, et de Lin Biao, autre héros de la guerre civile, tous deux partisans de la « soviétisation » de l'APL.

Manuels et équipements soviétiques structurent donc, jusqu'à la Révolution culturelle (voir ce terme p. 46), la modernisation militaire chinoise. Paradoxalement, tandis que la Chine elle-même voit la radicalisation politique d'un parti communiste lancé dans de sanglantes campagnes de répression, l'armée et la pensée militaire chinoises se « régularisent » et l'APL se réorganise en une force mécanisée moderne.

Les femmes soldats sont souvent mises en avant par la propagande (à gauche). Elles ont participé de fait aux guérillas fondatrices de l'armée maoïste : Li Zhen (1907-1990), héroïne de la Longue Marche, est même devenue générale en 1955. Mais elles ont été reléguées dès la fin de la guerre civile à des rôles de soutien. Le pouvoir et le fusil dans l'APL restent une affaire virile.

Le traité des Trente-Six Stratagèmes (*Shanshiliujij*) est un recueil anonyme de maximes militaires probablement contemporaines de *L'Art de la guerre* de Sun Zi. Ce grand classique n'a atteint la renommée mondiale qu'en 1961, à sa réédition par les autorités chinoises.

Plus de trente ans de guerre civile

Les guerres civiles qui ravagent la Chine entre 1916 et 1949 trouvent leur racine dans la déliquescence de l'empire tout au long du XIX^e siècle. Miné par les dissensions internes et affaibli par la pression colonialiste occidentale (et japonaise), le pouvoir de la dynastie Qing s'effondre sous les coups d'une révolution moderniste et nationaliste en 1911, qui accouche l'année suivante de la République de Chine. Mais l'administration en provinces largement autonomes favorise alors la division du pays, qui éclate en 1916 en fiefs régionaux dominés par les « seigneurs de la guerre », anciens gouverneurs militaires devenus autocrates locaux. Rassemblés à partir de 1922 dans le « premier front uni », les nationalistes du Guomindang (GMD), parti révolutionnaire « historique », et le jeune Parti communiste chinois (PCC) lancent en 1926 « l'expédition du Nord », destinée à réunifier le pays et mettre fin à cette première guerre civile. Mais le GMD se retourne contre son allié en 1927 : la guerre de réunification ouvre une deuxième guerre civile, au grand bénéfice du Japon qui envahit la Mandchourie en 1931. Décimés entre 1932 et 1934, les communistes sont sur le point de succomber quand, en juillet 1937, le Japon attaque le reste de la Chine. PCC et GMD, pourtant irréconciliables, s'allient en un « second front uni » contre l'envahisseur. Une fois le Japon éliminé de l'équation en 1945, une « troisième guerre civile révolutionnaire » démarre jusqu'à la victoire communiste, en 1949.



Creuset mythique du maoïsme militaire, le calvaire de la Longue Marche – 7 000 survivants sur 100 000 partants – est exploité systématiquement par les communistes pour inciter l'armée au sacrifice. Et rappeler qu'elle est immortelle.

Au début des années 1960, donc, le pseudo « modèle chinois de la guerre » est fort éloigné des préoccupations réelles de Beijing. L'enjeu majeur est plus terre à terre : il s'agit de parvenir à l'indépendance industrielle en matière militaire. Moscou, désireux de conserver le plus longtemps possible sa tutelle sur Beijing, n'a accordé en effet les licences de production qu'au compte-gouttes, et jamais pour les matériels les plus récents. Le coup de force chinois contre Taiwan en 1954-1955, qui s'est achevé en débâcle, a joué le rôle d'électrochoc : Washington avait alors brandi le spectre de frappes atomiques et Moscou avait critiqué publiquement son allié. Pourtant supérieure en nombre et mieux entraînée que sa rivale nationaliste, l'APL avait dû jeter le gant. Après cette humiliation, il n'est donc plus seulement question de plans d'avions ou de chars, ce que la Chine veut, c'est la bombe (voir p. 46), seule garante de son indépendance mais aussi de sa liberté d'action internationale. Avec l'aide d'un Khrouchtchev

affaibli à l'intérieur et donc intéressé d'entretenir des appuis extérieurs, Mao est sur le point d'obtenir ce qu'il veut... Mais l'orage gronde déjà dans le mariage entre Moscou et Beijing et les scènes de ménage vont influencer considérablement la pensée militaire chinoise. Encore une fois, cette dernière reflète donc l'évolution historique de la stratégie chinoise davantage que des caractéristiques culturelles.

Se démarquer de Moscou, se défendre de Washington

En rupture politique croissante avec Khrouchtchev tant à cause de la déstalinisation que sur des questions d'influence au sein du bloc communiste, Mao réoriente sa doctrine militaire sur des bases idéologiques.

nucléaire — et au fait que les communistes ne sont plus des insurgés — de la guerre révolutionnaire maoïste. Dans la lignée des déclara-

En permanence, la Chine adapte sa pensée militaire à sa situation stratégique.

tions du Grand Timonier sur le nucléaire, cette doctrine caricaturale montre davantage les dérives totalitaires du régime que des caractéristiques spécifiquement chinoises.

Il s'agit en effet d'assurer la défense du pays par la « démodernisation » de celui-ci : ruralisée et donc dépourvue de cibles véritablement critiques, une Chine au prolétariat paysan entièrement mobilisé, au-delà des rangs de l'APL, dans la défense du parti et de l'État maoïste, pourrait non seulement résister à une guerre nucléaire mais même la remporter, dissuadant ainsi un éventuel agresseur, que celui-ci soit américain... ou soviétique.

Ce revirement touche d'abord le domaine nucléaire. En affirmant qu'une guerre atomique déclenchée par le camp « impérialiste » verrait malgré tout la défaite de celui-ci en dépit des dommages infligés, Mao s'inscrit en faux par rapport à la « coexistence pacifique » (voir ce terme p. 46) promue par le dirigeant soviétique. La procédure de divorce est ainsi entamée... Elle est consommée par la Révolution culturelle, qui aggrave encore la radicalisation idéologique de la doctrine. Émerge ainsi aux yeux du monde l'image grossière d'une armée chinoise arriérée, forcée de compter sur la ruse ou la masse pour l'emporter. Désormais totalement politisée, la nouvelle doctrine imposée par Mao met en avant une « dissuasion populaire » (ou « guerre populaire dans des conditions modernes ») conçue comme une adaptation au contexte

Prisonnière d'une doctrine plus ubuesque que militaire, victime (comme toute la Chine) des excès de la Révolution culturelle, l'APL va traverser une grave crise intellectuelle — et opérationnelle — dans les vingt années qui séparent les incidents frontaliers sino-soviétiques de 1969 (voir n° 4, p. 6) et le massacre de la place Tiananmen (voir encadré ci-contre), à Beijing en 1989. Avec pour nadir l'humiliante expédition au Cambodge en 1979 (voir p. 50), qui voit l'APL à la peine face à des Vietnamiens certes aguerris, mais théoriquement inférieurs. Au début des années 1990, la glorieuse armée de 1949, qui tenait en Corée la dragée haute aux Américains, passe aux yeux du monde pour une horde de soldats illettrés aux matériels obsolètes.

Crise et redressement

Alors que l'URSS s'effondre et que les États-Unis démontrent leur puissance lors de la guerre du Golfe (1990-1991), cette image d'une armée chinoise dépassée s'impose. Elle renforce à l'étranger le discrédit jeté sur l'APL et l'histoire militaire contemporaine de la Chine. La référence aux mythes, Sun Zi en tête, s'impose alors d'autant plus facilement que, si les classiques chinois sont incontournables dans les écoles d'officiers, la traduction d'ouvrages contemporains reste anecdotique avant le milieu des années 1990. Et pourtant, la Chine a entamé son redressement militaire dès le milieu des

années 1980, même si ses effets matériels — aujourd'hui évidents même pour le plus myope des analystes — mettront près de quinze ans avant de se faire sentir.

Préparé intellectuellement depuis l'accession au pouvoir de Deng Xiaoping (voir encadré ci-contre) en 1978, mis en œuvre au rythme des progrès économiques du pays, ce rétablissement s'est transformé depuis près de dix ans (voir p. 52) en une montée en puissance sans précédent en temps de paix depuis plus d'un siècle. S'agit-il pour autant d'un triomphe tardif des héritiers de Sun Zi ? C'est douteux. Certes, les références aux classiques parsèment les écrits militaires publiés depuis les années 1990. Mais ceux-ci citent tout autant les théoriciens occidentaux ou les documents de doctrine américains. C'est autant sinon davantage en se référant à Mahan qu'à *L'Art de la guerre* que Liu Huaqing (voir biographie p. 52), père de la marine chinoise contemporaine, a légitimé l'expansion navale de son pays.

Loin d'être le signe d'une culture de guerre immuable, la référence

aux classiques chinois est en réalité une forme imposée, à l'utilité double. D'une part, il s'agit de légitimer, en les reliant à des auteurs locaux « incontestables », l'importation de concepts venus de l'extérieur.

De Mao à Hu Jintao, soixante-quatre ans de Chine communiste

Cofondateur du Parti communiste chinois (PCC) à Shanghai en 1921, Mao Zedong (1893-1976) en devient le chef incontesté à la faveur de la lutte contre les nationalistes puis les Japonais. Maître de la Chine en 1949, il se révèle un théoricien militaire clairvoyant et fait de la nouvelle république populaire une grande puissance, indépendante de l'URSS. Mais sa folie dictatoriale, sa vision économique doctrinaire conduisent le pays à une famine désastreuse, payée de millions de morts. En 1976, à sa mort, la Chine est divisée et en ruines. Elle est remise sur les rails par Deng Xiaoping (1904-1997). Ex-compagnon de Mao instruit à Paris et à Moscou, il défend une ligne réaliste qui lui vaut la disgrâce entre 1968 et 1973. Réhabilité progressivement, il évince le successeur de Mao, Hua Guofeng, et prend le pouvoir en 1978. Artisan du renouveau économique et du rapprochement avec les États-Unis, Deng fait tirer en 1989 sur les manifestants venus réclamer l'ouverture politique sur la place Tiananmen. Ses successeurs, jusqu'à l'actuel président, Hu Jintao, ont conservé le cap, combinant libéralisme économique outrancier avec fermeté politique.

D'autre part, la référence permanente aux auteurs antiques souligne leur antériorité et, *in fine*, la supériorité universelle de la pensée chinoise : l'argument culturel est ainsi mis au service du nationalisme, et les écrits militaires n'échappent pas à ce biais.

L'art d'adapter la pensée universelle

C'est donc ailleurs qu'il faut aller chercher les clés de « l'art chinois de la guerre », de ses réussites comme de ses échecs. Du point de vue strictement militaire, il n'y a pas de singularité chinoise, sauf à supposer que la Chine ait vécu depuis un siècle tel un parfait isolat. Au contraire, les guerres successives comme les périodes de paix ont vu la pensée militaire chinoise s'ouvrir au monde ou, au pire, lors de la Révolution culturelle, se définir en fonction de l'extérieur. Affirmer l'existence d'un art *spécifiquement* chinois de la guerre, c'est nier les emprunts constants des théoriciens chinois à leurs homologues du monde entier. Cela ne signifie nullement que la pensée militaire chinoise est inféconde, bien au contraire, mais qu'elle est l'adaptation d'une science militaire désormais universelle à des spécificités stratégiques — géographiques et historiques — locales. Les guerres du dragon chinois depuis 1945 ne sont donc pas la manifestation de supposés invariants culturels, incarnations contemporaines d'une antique sagesse, mais bien les étapes successives — et souvent douloureuses — de l'émergence d'une superpuissance contemporaine. ■

Officier de l'US Navy où il finit contre-amiral, Alfred Thayer Mahan (1840-1914) publie en 1890 *L'Influence de la puissance maritime sur l'Histoire - 1660-1783*, plaidoyer en faveur d'une marine de haute mer puissante. Cet ouvrage fondateur légitime en Amérique la montée en puissance de la Navy au tournant du XX^e siècle, avant d'influencer durablement la pensée navale en Allemagne, au Japon et, désormais, en Chine.

« *Chen Quangang, soldat de la force frontalière, a tué à lui seul dix soldats ennemis et blessé deux autres en menant une contre-attaque contre des agresseurs vietnamiens.* » Derrière le sourire et la langue de bois qui célèbre ce « héros », un pragmatisme cynique : quand il s'agit de préserver ses intérêts ou de châtier un voisin trop remuant, la Chine n'a pas d'états d'âme pour attaquer, en 1979, le Viêt Nam communiste qu'elle a aidé à naître.



Guerre civile : les trois clés

Par Benoist Bihan

De 1945 à 1949, la « troisième guerre civile révolutionnaire » chinoise oppose une dernière fois les nationalistes aux communistes. Ces derniers l'emportent grâce à une stratégie générale mieux pensée, une armée capable de se transformer sous le feu et des chefs plus compétents.

Le **Guomindang** (« parti national du peuple », GMD en abrégé) est fondé en 1912 par Sun Yat-sen dans la foulée de la révolution de 1911. Après avoir formé un gouvernement indépendant à Guangzhou en 1918, le GMD prend le pouvoir en Chine en 1928. Défait par le PCC en 1949, il se replie sur l'île de Taïwan (Formose) dont il constitue toujours l'une des principales formations politiques.

La **Longue Marche** désigne la retraite effectuée par les troupes du PCC sous la pression du GMD. Un périple de 12 500 km (selon l'histoire officielle) ou 6 000 km (selon les historiens) entrepris entre octobre 1934 et octobre 1935 à travers toute la Chine centrale. Sur les 100 000 soldats partis, 7 000 sont arrivés. Cette hécatombe, devenue mythe national, consacre Mao comme chef incontesté du PCC.

D'un côté, une troupe de paysans, armés de bric et de broc, souvent d'armes japonaises récupérées. De l'autre, une armée en principe professionnelle, soutenue par les États-Unis, et maîtresse des trois quarts du pays. Qui aurait parié un yuan sur la victoire des premiers ? Et pourtant, ils ont gagné, en misant, avant tout, sur la matière grise.

1 – Une stratégie « intégrale » et cohérente

L'atout numéro un des communistes est une stratégie « intégrale » : elle combine en un ensemble cohérent les moyens sociopolitiques, militaires et diplomatiques mis au service de la victoire finale. Et elle est d'autant plus efficace que le leadership du Parti communiste chinois (PCC), sans jamais en remettre en cause les grandes lignes, sait l'adapter en permanence aux circonstances. Cette stratégie générale en vue de la reprise des hostilités avec les nationalistes est définie dès avril 1945 par le PCC lors de son VII^e congrès. Avant même la reddition du Japon, les communistes font en effet le choix, fondamental, de passer

de la guérilla à la « guerre mobile », soit aux opérations conventionnelles à grande échelle. Autrement dit, ils décident de rompre avec la stratégie suivie face aux forces du **Guomindang** (GMD) depuis la **Longue Marche** une décennie plus tôt, puis face aux occupants japonais à partir de 1937. Cette stratégie reposait sur la dispersion et le refus de tout engagement d'envergure et soumettait l'activité militaire à l'activisme sociopolitique auprès des populations afin de créer, dans les zones rurales, des sanctuaires, les « zones libérées » (*jiefangqu*).

Désormais, il va s'agir de faire l'inverse. L'objectif premier du PCC est de constituer à partir de ses milices une armée assez puissante pour affronter l'armée nationaliste dans des opérations conventionnelles, priviliégiant la défaite militaire de l'ennemi aux conquêtes territoriales. Pour ce faire, les communistes doivent cependant disposer de bases d'opérations solides, de moyens militaires — armement et ravitaillement — suffisants pour contrebalancer l'aide américaine accordée au GMD, mais surtout du temps nécessaire à l'organisation et à l'entraînement d'unités régulières.

Conquérir une base solide

En conséquence, le PCC décide dès l'été 1945 de gagner du temps en négociant avec l'adversaire, poussé lui-même à la discussion par les Américains désireux de pacifier la Chine. Simultanément, le PCC abandonne ses sanctuaires, quitte à être chassé de certains d'entre eux, pour regrouper ses forces vives et ainsi pouvoir les réorganiser en unités conventionnelles, concentrées au nord, dans la Mandchourie occupée par les Soviétiques où, depuis sa conquête par les Japonais en 1931,

aucun des deux camps chinois n'a eu l'occasion de développer une emprise. Cette dernière phase n'est toutefois qu'un succès partiel. Les Soviétiques ne coopèrent en effet que peu avec leurs camarades chinois. Staline, méfiant, préfère une entente pragmatique avec **Chiang Kai-shek** et accepte même de repousser le retrait de ses troupes des grandes villes jusqu'à ce que les forces nationalistes puissent les y relever.

Les communistes parviennent néanmoins à établir une emprise au nord-est de la Mandchourie, étendue et solidifiée progressivement de l'automne 1945 au printemps 1946 et couronnée

en mai par la prise d'Harbin. Ce centre industriel fournit en particulier, pour la première fois depuis 1927, une véritable emprise urbaine au PCC.

La carte de la réforme agraire

Une fois cette base d'opérations conquise, le PCC peut s'affranchir du terrain presque partout ailleurs en Chine, ce qui lui permet de résister avec succès aux offensives nationalistes lancées avec vigueur par Chiang à partir de juin 1946. Même lorsque celui-ci, après l'échec d'une première offensive générale, déclenche à partir de mars 1947 un assaut contre la capitale politique de Mao, Yan'an (Shaanxi, voir carte p. 40), le PCC demeure fidèle à sa stratégie et évacue son bastion, dont l'utilité en tant que centre d'opérations est désormais réduite. Une fois le GMD épuisé par une habile défense mobile, le PCC passe alors à l'offensive, combinant une fois encore activisme sociopolitique et opérations militaires. Désormais fort du soutien distant de Staline, en fin

Un bilan humain dur à évaluer

Faute de recensement fiable de la population chinoise avant 1949, il n'existe pas de chiffres précis des pertes civiles et militaires chinoises lors des conflits qui déchirent le pays de la révolution de 1911 à la fin du conflit opposant nationalistes et communistes. Les estimations varient ainsi largement, surtout pour la période avant l'invasion japonaise de 1937. On évalue néanmoins à 800 000 morts environ les victimes des conflits internes entre la fin de la Première Guerre mondiale et la fin de « l'expédition du Nord » en 1928. Les chiffres deviennent ensuite proprement hallucinants : 5 millions de morts de 1928 à 1937, plus de 10 millions entre 1937 et 1945, puis encore 3 millions au moins pour la période 1945-1949, dont une large majorité de civils victimes d'exactions et de massacres. Et encore ne s'agit-il là que d'estimations médianes, auxquelles il faut de toute manière ajouter des coûts humains et démographiques indirects : baisse de la natalité, diminution de l'espérance de vie et surmortalité liée à la famine ou aux maladies, ainsi qu'un nombre impossible à évaluer de « gueules cassées » au destin incertain. Ces chiffres impressionnants ne sont toutefois pas les plus importants dans une guerre chinoise. Au XIX^e siècle, la rébellion Taiping (1850-1864) aurait ainsi provoqué entre 20 et 30 millions de morts...

de la victoire de Mao



Les troupes communistes marchent dans Beijing en juin 1949. L'APL est alors au sommet de sa forme, après deux années de victoires ininterrompues sur l'ennemi nationaliste. À noter, le mu très peu motorisée, l'APL est une armée de piétons. Elle apprendra en Corée à ses dépens les faiblesses logistiques que cela implique.

convaincu qu'il ne fait pas bon miser sur les nationalistes, le PCC annonce en septembre 1947 une réforme agraire : les terres seront retirées aux grands propriétaires et redistribuées aux paysans. Cette annonce fait définitivement basculer les campagnes dans le camp communiste. Et fournit du même coup à leur armée un vivier de recrutement aussi inépuisable que motivé.

Combinée à une politique conciliante pour les déserteurs et prisonniers adverses et à de meilleures conditions de vie, cette réforme encourage en outre les défections dans le camp nationaliste, parfois d'unités entières.








Elle assure enfin au PCC le soutien logistique des populations rurales, partout en Chine. Ne reste plus qu'à remporter des victoires militaires pour démarrer le cercle vertueux qui mène au succès final.

La stratégie inepte du camp nationaliste

Si la stratégie élaborée par les communistes semble brillante, son efficacité tient cependant beaucoup à la nullité des plans adverses. Les nationalistes partent en effet avec un avantage énorme mais le gâchent rapidement. Alors qu'il

ne maîtrisait que 15 % du territoire chinois à la reddition japonaise, Chiang en contrôle plus des trois quarts un an plus tard, représentant les deux tiers de la population, dont la quasi-totalité des citadins. Sa stratégie repose en priorité sur le contrôle des villes et des grands axes (notamment ferroviaires), combiné au « nettoyage » rapide des « zones libérées ». Toutefois, Chiang se concentre presque exclusivement sur la conduite des opérations contre le PCC et, enfermé dans les précaires équilibres politiques internes du GMD, néglige l'action sociale.

Formé au Japon, **Chiang Kai-shek** ou **Jiang Jieshi** (1887-1975) succède à Sun Yat-sen en 1925 à la tête du GMD et des forces nationalistes. Allié aux communistes contre les seigneurs de la guerre en 1926, il se retourne contre eux puis dirige la république chinoise face à l'invasion japonaise (1937-1945). Dictateur d'un régime corrompu, il perd la guerre civile de 1949 et se réfugie à Taiwan, où il fonde et dirige jusqu'à sa mort la République de Chine.

-  Sanctuaire du Parti communiste chinois
-  Mouvement des armées du PCC
-  Retraite des armées du PCC
-  Bastion du PCC
-  Mouvement des armées nationalistes
-  Retraite des armées nationalistes
-  Bastion nationaliste



Un soldat nationaliste en 1949. Son pistolet-mitrailleur Thompson est américain et son casque japonais.

L'appellation **seigneurs de la guerre** désigne les gouverneurs militaires autonomes des anciennes provinces impériales, devenus en 1916 des autocrates locaux soutenus par des armées semi-privées. L'avènement du GMD comme parti réunificateur en 1928 met fin à leur règne mais ils conservent souvent postes et influence en son sein.

Refusant de lutter contre la corruption qui ronge son parti, incapable de chercher un véritable contre-pouvoir à l'activisme communiste, Chiang néglige les besoins élémentaires de la population. Ce désintérêt aboutit en 1947

dans les villes à des manifestations d'étudiants et des grèves ouvrières massives. Guère besoin d'agitation communiste, la lassitude de la guerre et l'impéritie du gouvernement nationaliste, qui laisse se développer disette et maladie, suffisent. C'est ainsi que les villes, foyers de résistance naturels à un PCC essentiellement rural, deviennent hostiles aux nationalistes bien avant la victoire de Mao. L'attachement excessif des forces nationalistes à la conquête territoriale plutôt qu'à la destruction d'unités communistes, pourtant inférieures en nombre, achève de garantir l'échec de Chiang.

2 - La transformation victorieuse de l'Armée populaire de libération

Avoir un bon plan ne suffit pas. Il faut pour vaincre un outil militaire à la hauteur. Or, à l'été 1945, c'est loin d'être le cas. La force, qui n'est pas encore l'Armée populaire de libération — l'APL ne prendra ce nom qu'en novembre 1948 — mais déjà le bras armé du PCC, comporte environ 2 millions de combattants dont 900 000 « réguliers ». Il s'agit cependant d'une milice légèrement équipée, vouée à la guérilla. Ses deux grandes unités régulières, la « nouvelle 4^e armée » et la « 8^e armée de route » manquent d'armes automatiques et d'artillerie et, haut commandement excepté, ses soldats ignorent presque tout des opérations conventionnelles modernes. Face à elle, l'armée nationaliste affiche en apparence une écrasante supériorité. Forte de 4 millions de soldats, dont 2,5 millions de réguliers, son fer de lance est constitué de 39 divisions (regroupées en corps d'armée de 35 000 à 40 000 hommes) sélectionnées par Chiang parmi les plus loyales et entièrement

organisées, équipées et formées par les États-Unis sur le modèle de l'US Army. Même si, faute de spécialistes, les unités chinoises sont plus pauvres en artillerie, blindés, avions et soutiens que leurs homologues américaines, elles demeurent bien mieux équipées que celles de l'APL. Et Chiang est le seul en outre à disposer d'une aviation, forte à son maximum fin 1946 de 200 chasseurs (P-40, P-51 et P-47), d'une trentaine de bombardiers B-24 et B-25 et d'environ 120 avions de transport C-46 et C-47.

La réforme en marchant

Surclassée en nombre et en matériel, l'armée communiste va cependant réussir à se transformer presque entièrement en l'espace de quelques mois et à apprendre, sur le tas, les opérations conventionnelles. Prévue, on l'a vu, par le VII^e congrès mais planifiée sur la base d'une poursuite de la

L'APL devient vite une armée régulière compétente et mieux armée.

guerre contre le Japon jusqu'à la fin 1946, la réorganisation est conduite par le PCC entre l'automne 1945 et la fin du printemps 1946, tout en menant le redéploiement et la concentration au nord. Les unités, abandonnant leur organisation en divisions et brigades territoriales, s'organisent à partir de 1946 en « colonnes » équivalentes à de petits corps d'armée de 25 000

LA 3^e GUERRE CIVILE RÉVOLUTIONNAIRE CHINOISE, 1946-1949

Première phase : gagner la Mandchourie... et du temps

① Automne 1945 : Depuis les provinces de Suiyuan et Shandong, les communistes dépêchent 110 000 à 170 000 hommes en Mandchourie, où ils affrontent en novembre les nationalistes transportés par mer, air et train. Une trêve est signée en janvier 1946... Elle dure quelques mois.

② Mars 1947 : Les nationalistes tentent de détruire par une offensive en tenailles le sanctuaire communiste de Chine centrale, centré autour de Yan'an, capitale de Mao. Mais les communistes refusent le piège et se retirent en combattant, usant les pointes adverses.

Deuxième phase : les deux offensives de l'automne 1948

③ 12 septembre - 2 novembre 1948 : Les nationalistes, épuisés par leur offensive infructueuse, laissent l'initiative aux communistes, qui lancent une première offensive dite « de Liaoshen », du 12 septembre au 2 novembre. 54 divisions communistes (700 000 hommes) sous les ordres de Lin Biao bloquent et détruisent en Chine du Nord-Est 33 divisions nationalistes (470 000 hommes). La Mandchourie est conquise et la route de Beijing ouverte.

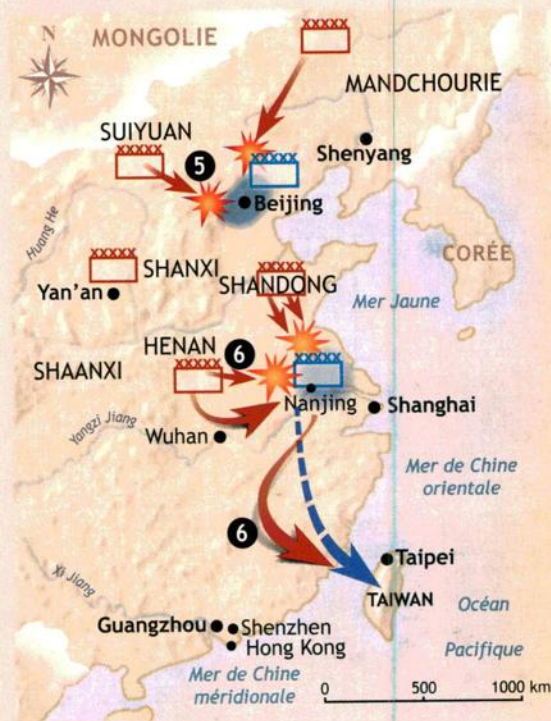
④ 6 novembre 1948 - 10 janvier 1949 : Dans les plaines centrales, deux groupes d'armées

communistes, commandés par Liu Bocheng (1,2 million de combattants dont 600 000 réguliers), défont 800 000 nationalistes, dont 550 000 sont tués, blessés ou faits prisonniers. Cette « campagne de Huaihai » élimine la présence nationaliste en Chine centrale.

Troisième phase : nettoyage et victoire

⑤ 29 novembre 1948 - 31 janvier 1949 : Depuis la Mandchourie, les armées de Lin Biao lancent une offensive vers la région de Beijing, tandis que les forces du Nord font de même depuis le Suiyuan. Un million de communistes éliminent en 64 jours de cette « campagne de Pingjin » 500 000 nationalistes, prenant l'ancienne capitale impériale. Le GMD a perdu pied au nord du Yangzi.

⑥ Avril-octobre 1949 : L'APL franchit en force le Yangzi et balaie les dernières positions nationalistes au sud. Chiang et ce qui reste de son armée franchissent le détroit de Formose et installent à Taipei un gouvernement « en exil ». Mao triomphe : la République populaire de Chine est proclamée le 1^{er} octobre 1949.



hommes au plus. Chaque colonne regroupe deux ou trois petites divisions (généralement de 7 000 à 8 000 hommes) et quelques unités d'appui et de soutien. L'armement lourd peut varier du tout au tout, la principale source d'approvisionnement venant des prises à l'ennemi. Progressivement aguerrie, l'APL devient une armée régulière compétente et de mieux en mieux armée : sa dotation en mitrailleuses passe de 16 300 à 46 000 entre juin 1946 et juin 1948. Il s'agit alors essentiellement de gérer la montée en puissance (y compris en amalgamant les déserteurs nationalistes), l'adhésion des zones rurales compensant aisément les pertes, aussi lourdes soient-elles : 800 000 au total (toutes causes confondues) entre 1946 et 1948. Cette montée en puissance de l'APL n'a en fait d'égal que l'effondrement spectaculaire des forces du GMD, qui perdent lors des trois offensives communistes de l'été 1948, en 142 jours seulement, 1,54 million d'hommes tués, blessés, déserteurs ou prisonniers... Prélude à la dislocation du régime nationaliste lui-même.

3 - Des chefs de talent

Jamais le PCC n'aurait pu élaborer une stratégie efficace et transformer aussi radicalement son armée sans un ultime (et principal) atout : un panthéon de chefs militaires non seulement talentueux, mais

complémentaires, qui loin de se contenter d'assister Mao, jouent un rôle de premier plan dans la victoire. La conduite de la guerre par les communistes est en effet marquée par une grande capacité de dialogue au niveau stratégique. Mao demeure certes le chef politique et militaire incontesté pendant toute la guerre, en tant que secrétaire général du PCC et président de son organe de direction militaire, la Commission militaire centrale (CMC). Mais il n'exerce pas seul la direction des opérations. La nature du conflit laisse en effet une grande autonomie de décision et une large latitude d'action à des commandants régionaux qui n'ont rien de novices. La plupart ont bénéficié en effet d'une formation de qualité, reçue avant la guerre contre les nationalistes, à l'académie militaire de Huangpu, à Guangzhou (Canton) ou en URSS. Même si rares sont ceux qui, comme Liu Bocheng, peuvent s'enorgueillir d'avoir suivi les cours de la prestigieuse académie Frounzé, à Moscou, plusieurs des chefs militaires de la future APL disposent d'une formation militaire solide, en particulier en termes d'opérations conventionnelles.

Les dix maréchaux de la révolution

L'histoire officielle chinoise a reconnu, en leur décernant en 1955 le titre de « maréchal de la République populaire de Chine », dix de ces hommes : Zhu De, ancien seigneur de la guerre,

Peng Dehuai (le grand chef de Corée, voir p. 42), Lin Biao qui dirigera les forces du PCC en Mandchourie, Liu Bocheng, He Long, Chen Yi, Luo Ronghuan, Xu Xiangqian, Nie Rongzhen, Ye Jianying. Presque inconnus hors de Chine, ces hommes ainsi que quelques autres — comme Deng Xiaoping, successeur de Mao à la tête de la Chine en 1976 — auront tous participé, de 1946 à la fin de la guerre civile, à la conduite d'opérations au niveau du groupe d'armées. Face à eux, les nationalistes souffriront jusqu'à la fin d'une pénurie de chefs fiables, en dépit de nombreux officiers de talent au niveau de la division ou du corps d'armée. Faiblesse que Chiang, lui-même général compétent, ne saura jamais compenser tant il craindra les menées politiques de ses subordonnés. Et comment gagner une guerre civile si l'on ne peut pas faire confiance à ses propres partisans ? ■

Le maréchal Zhu De (1886-1976 ; ici, en 1938) est considéré comme le fondateur de l'APL qu'il commande en chef en 1949.





Fin octobre 1950, 250 000 « volontaires » se lancent à l'assaut des forces de l'ONU en Corée du Nord. Si les vagues humaines sont attestées de nuit, ce déploiement en plein jour présenté dans le film *Frères de sang* aurait été suicidaire face à l'aviation américaine.

En Corée, le dragon sort les griffes

Propos recueillis par Pierre Grumberg

En octobre 1950, les « volontaires » dépêchés par Mao au secours du régime défaillant de Corée du Nord infligent à l'US Army le plus grave revers de son histoire. Une armée chinoise qui doit ses succès autant à sa qualité qu'à l'arrogance américaine. Mais qui montre rapidement ses limites, explique l'historien Laurent Quisefit.

Son régime à peine consolidé, Mao se lance en Corée dans une guerre frontale avec les États-Unis. Pourquoi prendre un tel risque ? D'abord, à cause des liens étroits qui unissent les communistes chinois avec les patriotes coréens qui les ont rejoints, chassés de leur pays par les Japonais. C'est ainsi que l'on retrouve des Coréens à Yan'an, la capitale de Mao, dans les années 1930. Ils combattent contre l'invasion nipponne, puis contre les nationalistes pendant la guerre civile. Envers eux, les Chinois éprouvent moins le sentiment d'une dette que d'une double fraternité : celle des armes, bien sûr, mais aussi le désir partagé de réformes sociales, dont la Corée a bien besoin à l'époque.

Kim Il-sung, le leader communiste installé en 1945 à Pyongyang après la libération de la Corée par l'Armée rouge, est une créature de Moscou... Kim fait partie de ces réfugiés dont je parlais. Il est l'homme providentiel dont Moscou a besoin pour prendre le pouvoir dans la partie nord de la Corée occupée en 1945 par les Soviétiques. Il tente de les convaincre dès 1948 de reconquérir le Sud. Mais Staline refuse de bouger. L'URSS est encore trop faible, en pleine reconstruction...

Pourquoi Staline change-t-il d'avis ? Deux éléments changent la donne : l'obtention de la bombe A et la victoire de Mao en Chine en 1949. Staline, rassuré, se dit qu'il a un bon coup à jouer. S'il laisse Kim réunifier le pays et que l'ONU ne réagit pas, ou pas assez vite, il est gagnant. Si en revanche les Américains interviennent, il leur opposera les Chinois. Quel que soit le résultat, Staline s'en sort avec un prestige intact. Là-dessus, Kim rencontre Mao, qui rencontre Staline... Ça ne se passe pas très bien, d'ailleurs. Mao accepte d'intervenir en cas d'urgence, mais sans engagement

ferme. En fait, il pense que ce ne sera pas nécessaire. Ce qui l'intéresse, c'est de débarquer à Taiwan, la dernière parcelle de Chine occupée par les nationalistes, et que Mao croit défendue par les Américains.

N'est-ce pas le cas ?

Non. L'île n'entre pas dans le périmètre que les Américains souhaitent défendre et le secrétaire d'État américain, Dean Acheson, l'affirme dans un discours de janvier 1950, où il insiste en outre sur l'absence d'intentions belliqueuses envers Beijing. L'ennui est que les Chinois ne lisent d'Acheson qu'un article de presse erroné et comprennent du coup l'inverse du message de Washington. Cette perception s'aggrave ensuite avec le déclenchement de l'invasion du Sud par Kim, le 25 juin 1950. L'ONU, surtout représentée par un contingent américain, condamne et intervient. Le 27, Truman annonce l'envoi de la 7^e flotte dans le détroit de Formose. Il s'agit surtout pour lui d'empêcher l'entrée en guerre de Jiang Jieshi, mais Beijing y voit une ingérence et une menace, d'autant que Washington soutient les Français en Indochine. Progressivement apparaît le besoin de garantir la frontière avec la Corée, sur le fleuve Yalu. Une région clé pour l'industrie chinoise en raison des quatre centrales hydro-électriques coréennes géantes qui s'y trouvent et alimentent la Chine.

L'heure n'est pas encore à l'intervention.

Non, mais la situation va changer très vite. Les armées de Kim, victorieuses, se sont avancées très au sud ; épuisées, elles sont prises à revers le 15 septembre par un débarquement américain à Inchon ; leur retraite tourne à la débâcle. Le 38^e parallèle, qui délimite la frontière entre Sud et Nord, est franchi par les forces de l'ONU le 10 octobre. Le régime de Kim

est aux abois. Là, Mao et Zhou Enlai, en charge de la diplomatie, décident d'intervenir. Une force baptisée « Armée des volontaires du peuple » (AVP) est mise sur pied et confiée à Peng Dehuai, un des grands généraux de la guerre civile. Le 19 octobre, le Yalu est franchi.

Comment se passe le premier contact ?

Pyeongyang, la capitale du Nord, tombe aux mains de l'ONU le 19 octobre. Peu après, l'armée sud-coréenne et les Américains poussent deux points jusqu'au Yalu. Le 24, il y a des combats et des Chinois sont capturés. Ils racontent : « *Nous sommes 30 000, mais il y en a 600 000 derrière.* » Mais certains sont des Coréens établis en Mandchourie, descendants de réfugiés, et les Américains pensent qu'il s'agit d'une intox de Kim. Puis les Chinois lancent véritablement leur offensive le 27 et le résultat est alors terrible. Les Sud-Coréens sont bousculés, puis c'est au tour des Américains le 1^{er} novembre. Les forces de l'ONU sont totalement surprises et se replient dans des conditions désastreuses, par un froid polaire, harcelées de tous les côtés. Le 25 novembre, à l'ouest, la 2^e division américaine est quasiment anéantie (voir carte de droite p. 44). Après la chute de Pyongyang, le 4 décembre, l'ONU est rejetée au sud du 38^e parallèle le 15. Et Séoul est évacué le 4 janvier 1951...

C'est un désastre sans précédent pour l'US Army. Pourquoi ?

D'abord, parce que personne, surtout pas **MacArthur** qui a promis que tout serait fini à Noël, ne veut croire à une intervention chinoise, alors que tout semble se dérouler au mieux. Dès l'été, en l'absence de contacts directs, Mao a pourtant fait parvenir par un diplomate indien, Kavalam Panikkar, un message

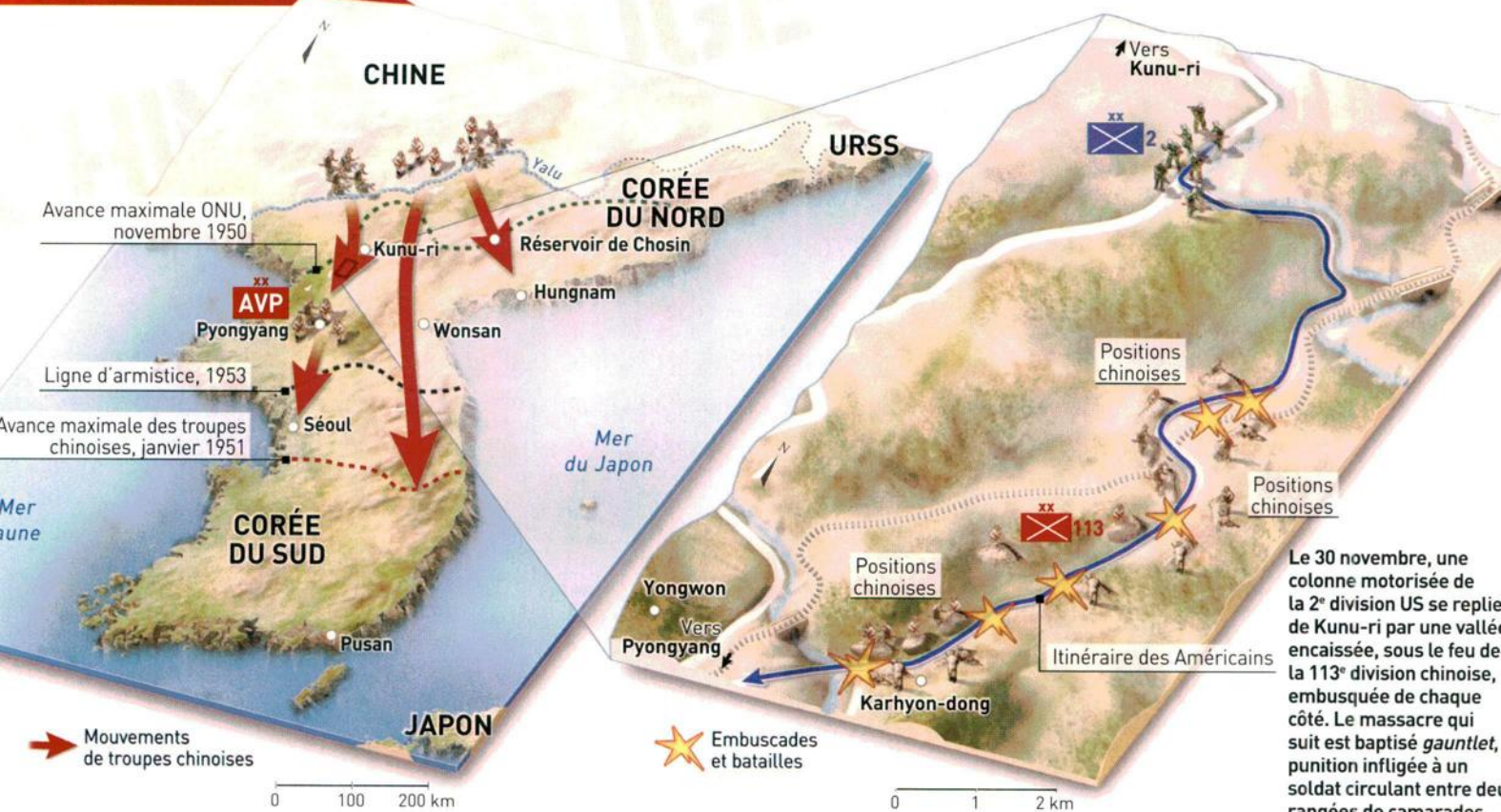


Chercheur associé au Centre de recherches sur la Corée

à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS/CNRS, Paris), **Laurent Quisefit** a consacré sa thèse au rôle de la France dans le conflit coréen. Fin connaisseur des affaires militaires asiatiques, il a déjà signé dans *G&H* n° 7 un article sur les cavaliers mongols.

Né en Corée et réfugié en Mandchourie, **Kim Il-sung** (1912-1994) s'allie aux communistes chinois en 1931 et lutte apparemment contre les Japonais, qui le forcent à s'enfuir en URSS, où il devient officier dans l'Armée rouge. Lorsque les Soviétiques envahissent la Corée en août 1945, Kim est choisi pour sa fidélité et fonde la République démocratique populaire de Corée. Artisan de l'invasion du Sud en 1950, il dirige le régime stalinien de Corée du Nord jusqu'à sa mort.

Douglas MacArthur (1880-1964), brillant officier, devient à 50 ans le chef d'état-major de l'armée américaine. Il défend les Philippines contre l'invasion japonaise fin 1941 puis dirige l'aile occidentale de la reconquête du Pacifique. Il règne ensuite en grand seigneur sur le Japon occupé et commande en chef les forces de l'ONU en Corée en 1950. Surpris par les Chinois, avocat de la guerre totale et partisan d'une attaque nucléaire sur la Chine, il est relevé le 10 avril 1951.



Le 30 novembre, une colonne motorisée de la 2^e division US se replie de Kunu-ri par une vallée encaissée, sous le feu de la 113^e division chinoise, embusquée de chaque côté. Le massacre qui suit est baptisé *gauntlet*, punition infligée à un soldat circulant entre deux rangées de camarades.

QUAND L'AMÉRIQUE TIRE LE TIGRE CHINOIS PAR LA QUEUE

Fin octobre 1950, l'armée de l'ONU veut liquider les restes de l'armée nord-coréenne, acculée au Yalu, frontière avec la Chine. L'Armée des volontaires du peuple (AVP), préparée en grand secret par Beijing, déclenche alors son offensive. À l'ouest, la 8^e armée US est culbutée près de Kunu-ri sur la rivière Ch'ongch'on, abandonnant Pyongyang dans la foulée. À l'est, les marines dévissent du réservoir de Chosin et sont forcés à un embarquement humiliant à Hungnam. Mais après avoir pris Séoul, l'attaque chinoise s'épuise. Une contre-attaque de l'ONU la ramène au 38^e parallèle, où les positions se figent.

La bataille de Chip'yong-ni, à environ 50 km au sud-est de Séoul, voit, du 13 au 15 février 1951, 4 500 Américains et Français du bataillon de Corée encerclés par 25 000 volontaires chinois. Les défenseurs tiennent bon et le coup d'arrêt qu'ils infligent permet à l'armée de l'ONU de reprendre l'ascendant.

à Washington, signalant que la Chine ne « restera pas les bras croisés » si l'ONU franchit le 38^e parallèle. Mais les Indiens passent pour pro-chinois et ne sont pas pris au sérieux. Et puis comment croire que Mao va se mettre à dos l'ONU au moment même où il y réclame un siège ? Là-dessus se greffe une faillite du renseignement militaire de MacArthur. Son chef, le général Charles Willoughby, n'a pas confiance dans la CIA et refuse de croire aux nombreux mouvements rapportés sur le Yalu.

Il y a aussi des causes militaires à la débâcle...

Deux, principalement. D'abord, les Chinois sont très nombreux [au début, l'AVP encadre environ 250 000 hommes puis gonfle pour atteindre 700 000 en avril 1951, NDLR]. Ensuite, ils ne font pas la même guerre que les Américains. Pour ces derniers, 100 % motorisés, la doctrine exige de contrôler les routes et les villes. Or, en Corée, les colonisateurs japonais ont privilégié le rail et les routes sont étroites et mauvaises, à l'exception d'un unique grand axe goudronné entre Incheon et Séoul. Le reste n'est que fondrières innommables qui traversent un pays de montagnes. Le résultat est que le « front » des unités américaines mesure exactement la largeur de la route et du premier char ! Les Chinois, eux, se déplacent

à pied. Ils couvrent tout l'espace, occupent les crêtes et transforment les routes en pièges, où les véhicules immobilisés pare-chocs contre pare-chocs sont anéantis à la mitrailleuse et au mortier. Le résultat est une campagne meurtrière [la bataille de la rivière Ch'ongch'on, du 25 novembre au 2 décembre, coûte 11 000 tués, blessés et prisonniers à l'ONU, dont plus de 6 500 Américains, NDLR].

Comment une armée au sommet de sa forme en 1945 peut-elle être ainsi battue cinq ans après ?

Après 1945, les Américains ont démobilisé. Le soldat type de l'US Army en Corée, ce n'est pas le vieux briscard du Pacifique, mais un jeune sans travail de 18 à 20 ans qui s'est engagé pour échapper au chômage en assurant tranquillement l'occupation du Japon. Son équipement est vieilli, il ne sait pas s'en servir, ou il a oublié. En outre, la puissance de feu de l'aviation ne joue pas à plein : les Chinois se déplacent à pied, de nuit. Ils se fondent dans le paysage le jour et ne laissent guère de cibles. Cela dit, toutes les troupes de l'ONU ne sont pas nulles. Les marines, bousculés au réservoir de Chosin, se replient sans trop de casse. Les contingents britanniques, belges, turcs et aussi français [voir encadré p. 45] se battent bien.

Le climat n'aide pas non plus...

C'est vrai que la température descend

à -35 °C et les Américains sont mal équipés au début. Le gel va pratiquement faire autant de victimes que les combats, d'autant qu'il est difficile de lutter contre le froid en retraitant. Les Chinois ne sont d'ailleurs pas mieux lotis et souffrent terriblement.

En janvier 1951, l'ONU reprend le dessus. Pourquoi ?

Il y a d'abord un sursaut moral quand l'énergique général Ridgway, un ancien para de Normandie, remplace le général Walker, tué dans un accident le 23 décembre. Il y a également un sursaut tactique. On apprend à manœuvrer par les hauts, à neutraliser les infiltrations et les assauts en vagues humaines lancés de nuit et qui submergent tout : on n'installe plus des positions linéaires sur les crêtes, mais derrière, en profondeur, avec des « hérissons » laissés volontairement sur place pour user l'ennemi, des mitrailleuses, des barbelés, des mines. Le tout matraqué par l'artillerie, l'aviation et ses bidons de napalm... C'est au tour des Chinois d'être surpris. Leurs attaques s'essouffent, d'autant plus que leur logistique atteint ses limites à 500 km des bases. L'équipement et l'armement manquent : on monte à l'assaut armé de seules grenades. Et la qualité baisse avec les pertes. Les vétérans aguerris de la guerre civile, l'élite de la 4^e armée de marche, cèdent la place à des régiments



Les Américains ne croyaient pas à un engagement chinois. Ils se sont fait surprendre.

Une mitrailleuse de 7,62 mm couvre la retraite de Kunu-ri. La 2^e division perd 4 037 tués et blessés dans l'affaire, une des pires défaites de l'Oncle Sam. Cette image symbolise également une première : la Corée marque la fin de la ségrégation raciale dans l'US Army.

jeunes, moins motivés. On se rend compte que le « tigre de papier », le soldat capitaliste, même manipulé, tient le coup... Le doute s'installe, que les commissaires politiques ont du mal à dissiper. Après le coup d'arrêt porté à Chipyong-ni à la mi-février 1951 par le 23^e régiment d'infanterie US et le bataillon français, l'AVP cesse son avance jusqu'au printemps.

Pourquoi l'ONU ne reprend-elle pas le dessus ?

Séoul est effectivement récupérée en mars 1951. Mais les Chinois lancent alors une ultime offensive en avril. Terminée en massacre, elle gèle cependant le front, qui ne bouge plus guère jusqu'à l'armistice de 1953. Les Chinois en profitent pour analyser leurs défaillances et s'adapter. Ils ont compris le besoin d'armements lourds (voir p. 32) : canons, DCA, aviation... Mao les demande à Staline qui se méfie mais ne peut guère refuser : l'URSS fait tout pour rester en dehors du conflit et l'engagement chinois l'arrange bien. Il accorde ainsi le MiG-15, son plus beau fleuron, et forme des pilotes (voir n° 9, p. 6)... Sur le front, on apprend à s'enterrer, à se protéger de tout, même du napalm, avec

un talent d'adaptation remarquable. Après le cessez-le-feu, les observateurs relèveront entre les lignes des dizaines de positions parfaitement camouflées, jamais repérées.

Quelles sont les pertes de l'AVP ?

Difficile de le savoir. Les estimations varient entre 250 000 tués, ce qui est sous-évalué, et 900 000 avec les blessés, ce qui est plus vraisemblable, sachant que les blessés graves n'ont pas survécu longtemps. L'un de ces morts est le fils de Mao, volontaire de 29 ans. Il est enterré volontairement en Corée du Nord, comme un symbole d'amitié. Mao commente juste : « La guerre exige des sacrifices. C'était un vrai révolutionnaire. » Mais il accuse le coup.

Finalement, qu'ont gagné les Chinois en Corée ?

Le conflit sert de levier pour obtenir des Soviétiques un embryon d'industrie d'armement, qui va démarrer lentement à partir de 1956. Il fait également de la Chine une puissance militaire prise au sérieux, sans compter le prestige d'avoir battu les Américains. Mais le prix payé est très élevé. Pas seulement celui du sang.

Les Américains, faute d'autres cibles stratégiques, ont détruit les centrales sur le Yalu et privé la Mandchourie d'électricité. Mao a par ailleurs perdu une chance rare de rentrer à l'ONU et de devenir leader des non-alignés. Il a, surtout, sacrifié la réunification de la Chine : les Américains ne laisseront plus traverser le détroit de Formose. Le grand gagnant de la guerre, finalement, c'est Taiwan. ■

■ Quand les Français se battent contre les Chinois

Parmi les 21 pays engagés par l'ONU le 27 juin 1950 pour contrer l'invasion de la Corée du Sud par la Corée du Nord figure le bataillon français de Corée, 1 019 hommes placés sous le commandement d'une légende de la Légion, le général Ralph Monclar, lieutenant-colonel fictif pour l'occasion. L'unité débarque à Pusan le 29 novembre 1950, en pleine débâcle de l'ONU. Elle est intégrée au 23^e régiment d'infanterie US commandé par un excellent chef, le colonel Paul Freeman, un ancien de Chine et de Birmanie. Engagé le 25 décembre, le bataillon, où combattent des vétérans formés aux terrains accidentés d'Italie et des Vosges, séduit les Américains par son allant, son professionnalisme et son sens de l'improvisation. Il ne cesse de s'illustrer dans des conditions épouvantables, résistant à un premier encerclement le 1^{er} février 1951 à Twin Tunnels, puis à Chipyong-ni du 13 au 15 février. L'unité est ensuite l'une des premières à repasser le 38^e parallèle et repousse encore à l'été 1952 une attaque chinoise. Constellé de décorations, le bataillon français a laissé en Corée 287 tués et disparus, sans compter 12 prisonniers et 1 350 blessés sur 3 421 soldats qui ont défilé dans ses rangs.

La bombe, passeport pour

Par Laurent Henninger

Humiliée à la fois par les Soviétiques et les Américains, la Chine s'est jurée d'acquérir l'arme nucléaire pour devenir, enfin, crédible sur la scène internationale. Elle y est parvenue en un temps record, au terme d'un des plus grands exploits technologiques du XX^e siècle.



Depuis le 16 octobre 1964, la Chine a procédé à 45 tests nucléaires : 23 dans l'atmosphère et 22 souterrains.

La **coexistence pacifique** est le terme utilisé par la diplomatie soviétique à partir des années 1950 pour évoquer la recherche de la détente avec les États-Unis, y compris en limitant les arsenaux nucléaires.

Le **Grand Bond en avant** est la réforme économique menée par Mao de 1958 à 1961. Due à un effort d'industrialisation et de collectivisation ubuesque, la famine qui s'ensuit coûte 30 millions de morts.

La **Révolution culturelle** est la campagne politique lancée par Mao entre 1966 et 1976 contre ses adversaires du PCC jugés « révisionnistes », avec l'appui de la jeunesse et des gardes rouges. La violence engendrée fait des millions de morts, notamment parmi les élites.

Pour la Chine aussi, il y a un avant et un après Hiroshima. La perception d'un bouleversement complet des relations internationales est certes légèrement plus tardive à Beijing qu'à Moscou. Mais Mao, qui s'est engagé en Corée (voir p. 42), ne tarde pas à comprendre ce qu'il en coûte de ne pas maîtriser l'arme nucléaire. Ses troupes sous mandat ONU bousculées par l'offensive chinoise de l'automne 1950, le général américain MacArthur envisage sérieusement de larguer 30 à 50 bombes de façon à transformer la frontière sino-coréenne en désert radioactif... Si le président Truman limoge *illico* MacArthur, les dirigeants de Beijing ne manquent pas de saisir l'avertissement : ce nouvel armement, ils devront le posséder eux aussi non seulement pour résister aux futurs chantages nucléaires

américains, mais aussi pour crédibiliser leur statut projeté de grande puissance. Après la Corée, Mao se tourne en 1953 vers les Soviétiques pour obtenir de l'aide. Khrouchtchev, qui a succédé à Staline en juillet 1953, repousse la demande : la Chine n'est-elle pas abritée de fait sous le parapluie nucléaire soviétique ? En septembre 1954, alors que Beijing provoque un grave incident international en tentant de conquérir des îlots nationalistes dans le détroit de Taiwan (voir p. 48), « Monsieur K » précise que le parapluie si gentiment offert ne s'ouvre pas en pareil cas... Les communistes chinois ressentent durement l'humiliation. Il est vrai que Khrouchtchev est alors engagé dans une politique de « **coexistence pacifique** » avec l'Occident et qu'il ne souhaite pas qu'un trublion vienne démolir, par son irresponsabilité ou sa ferveur révolutionnaire, le bel édifice en cours de patiente construction. Le PCC va alors prendre la décision ferme de lancer un programme nucléaire secret. En 1955, la guerre froide s'étant encore rafraîchie, les Soviétiques montrent cependant plus de bonne volonté et accordent une aide : des spécialistes sont alors envoyés en Chine pour aider à la production de matière fissile. Un prototype de bombe est également promis. Mais,

en septembre 1959, lors d'une visite officielle à Washington, Khrouchtchev se prononce pour le contrôle général des armements nucléaires. Mao, furieux de cette nouvelle trahison, se répand alors en rodomontades : la Chine ne craint pas d'être la cible d'attaques nucléaires, l'énormité de sa population lui permettra d'encaisser des dizaines de millions de morts, le peuple chinois poursuivra le combat par la « guerre populaire » (la guérilla)... L'année suivante, la rupture entre Moscou et Beijing est consommée. Jamais très cordiales, les relations entre les géants communistes ont atteint un point de non-retour. À l'inverse des techniciens soviétiques qui, eux, reprennent le chemin de leur pays, laissant seuls leurs collègues chinois, du jour au lendemain.

Le programme nucléaire récupère 50 % du budget de recherche accordé à la Défense.

Un as formé aux États-Unis

Le coup est rude, très rude, d'autant plus que la Chine encaisse alors l'échec catastrophique du **Grand Bond en avant**. Mais le régime de Beijing conserve deux atouts. En 1958, il a entrepris de construire deux usines d'enrichissement d'uranium et une de plutonium. Surtout, le programme nucléaire peut s'appuyer sur un savant atomiste brillantissime, Deng Jiaxian, qui a étudié aux États-Unis

Un vent d'est qui souffle plus fort

À l'automne 1966, aidée par les transferts de technologie soviétiques de la fin des années 1950, la Chine expérimente son premier missile balistique, le Dongfeng 2 (« vent d'est », abrégé DF) à propulsion liquide, emportant à 1450 km une tête de 20 kt. En décembre, le DF-3 atteint 2 800 km. Dès 1969, la Chine dispose de 20 DF-2 pouvant théoriquement frapper des bases US en Corée et au Japon. Mais cette force n'est ni crédible, ni opérationnelle : le remplissage des fusées en carburant liquide exige un chargement long et les rampes de lancement, déployées en plein air, sont vulnérables à une frappe préventive américaine ou soviétique. En outre, elle ne bénéficie pas encore d'un véritable système de commandement et de contrôle, ni d'un système d'alerte avancée. Seul l'énorme DF-5 (28 m de long), mis en service en 1980, a la capacité de frapper à plus de 5 000 km, mettant Moscou à portée. Mais la Chine a progressé et dispose désormais d'une quarantaine de missiles à portée réellement intercontinentale, plus 24 lancés par sous-marins.

la grande puissance



人員局部和全部消除沾染

人員进行局部消除沾染时，主要应消除身体暴露部分的放射性沾染。



用未沾染的水洗刷身体的暴露部分(脸、手)及漱口。



在冬季缺水的情况下，也可用干净的雪擦洗脸、手等部份。



人員全部消除沾染，夏天可在室外进行，用水进行冲洗，最好用热水和肥皂。



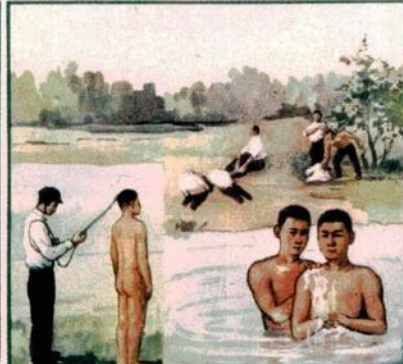
冬天可在室内进行全部的消除沾染。



在万不得已的情况下，在离开沾染地域后可用草、树叶等来擦拭。



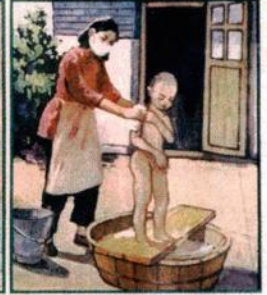
可用毛巾来擦拭身体的暴露部份，擦净后毛巾应用水洗净。



夏天可在干净的河流、湖泊内組織洗滌，地点应在居民地下游，洗滌前应在洗滌地点的下風方向場地上，对服装、器具的除沾染，然后将衣物放到洗滌地点的干净场地上。洗滌完畢，若有沾染程度检查时，应进行沾染检查。



利用浴室，深堂进行全部的消除沾染(淋浴)。



应当及时的特殊要进行全部的消除沾染。

全部消除沾染，必需在沾染地域外进行

中国人民解放军总参谋部出版部出版

一九六〇年六月

avant de revenir dans la mère patrie en 1950! Deng réunit une équipe nombreuse, il obtient toute l'aide voulue de l'armée et du parti, tout en étant mis au secret dans son laboratoire, protection bienvenue qui le protège des campagnes délirantes de la Révolution culturelle. Difficile de savoir combien exactement les Chinois ont investi dans leur programme nucléaire. Mais il a bénéficié de la plus haute priorité et récupéré à son profit, selon la CIA, la moitié du budget de recherche accordé à la Défense entre 1965 et 1979. Le 16 octobre 1964, la Chine réussit son premier essai atomique sur le site de Lop Nor, lac salé asséché de la province du Xinjiang, suivi le 17 juin 1967 de sa première explosion d'une bombe H. Deux chiffres donnent la mesure de l'exploit : deux ans et huit mois s'écoulent entre l'explosion de la bombe A et celle

de la bombe H, alors qu'il avait fallu sept ans et quatre mois aux savants américains. Ajoutons que, si la Chine a eu quatre ans de retard sur la France pour sa première bombe A, elle a un an d'avance sur elle pour la bombe H, puisque le premier essai français n'intervient qu'en 1968. Deng Jiaxian, couvert de distinctions, est aujourd'hui un héros national. Il est mort en 1986 à l'âge de 62 ans d'un cancer contracté dans les années 1960 lors des premiers essais nucléaires.

Le fruit des efforts

Conjointement à des interventions militaires limitées mais musclées (voir p. 48), l'acquisition de la bombe nucléaire, arme politique et diplomatique plus que militaire, donne à la Chine son passeport pour la reconnaissance internationale. Comment

refuser en effet une place à une puissance qui, au début des années 1970, dépasse 800 millions de citoyens? Pourvue de son propre « parapluie » — qui ne devient crédible qu'en 1980, et encore, avec la mise en service des missiles Dongfeng 4 (voir encadré p. 46) —, la Chine peut revendiquer un siège à l'ONU. Elle le reçoit le 25 octobre 1971, avec vote positif de l'URSS et de la France, négatif des États-Unis. Non seulement la Chine accède de facto au Conseil de sécurité mais elle en chasse l'ennemi nationaliste : si Mao a réussi un gigantesque bond en avant, c'est bien celui-là. ■



Le peuple chinois se forme activement aux mesures à prendre en cas d'attaque nucléaire. Ce n'est pas l'Amérique cependant que Mao craint, mais l'URSS.

La bombe A (pour « atomique ») est une bombe qui exploite la fission, c'est-à-dire la scission d'un noyau d'atome en noyaux plus petits, une partie de la masse du noyau fissionné étant convertie en énergie. La bombe H (pour « hydrogène ») exploite l'énergie d'une bombe A pour faire fusionner des noyaux de deutérium et de tritium (variantes de l'hydrogène) pour un dégagement d'énergie encore supérieur.

Taiwan, Inde, Vietnam : le

Par Pierre Journoud

Éprouvée par la terrible guerre de Corée, l'armée chinoise va démontrer quelques capacités – et aussi de sérieuses limites – dans une série de conflits limités au double but stratégique : briser le sentiment d'encerclement et exister sur la scène internationale.

La **ligne McMahon**, du nom du négociateur britannique, désigne la frontière entre Inde et Tibet, délimitée et imposée par le colonisateur en 1914. Considérée comme intangible par New Delhi, elle n'a jamais été reconnue par Beijing comme frontière internationale.

La **crise des missiles** intervient du 16 au 28 octobre 1962 quand l'URSS tente d'installer des armes nucléaires à Cuba. Le blocus de l'île par l'US Navy et les menaces de guerre américaines conduisent au démontage des armes.

Le 24 septembre 1958, les F-86 Sabre nationalistes (ci-contre) tirent pour la première fois au monde des missiles air-air, les AIM-9B Sidewinder. Au moins neuf MiG communistes sont abattus... Grâce à l'appui américain, les nationalistes gardent la supériorité aérienne sur le détroit de Taiwan, clé de leur résistance.

« **N**otre pays et tous les autres pays socialistes veulent la paix, comme tous les peuples de tous les pays de la terre. Les seuls qui cherchent la guerre et ne veulent pas la paix sont certains groupes capitalistes monopolistiques dans une poignée de pays impérialistes qui dépendent de l'agression pour leurs profits. » On déduirait de ce discours prononcé par Mao en 1956 que la République populaire de Chine (RPC) a vocation au voisinage paisible. Et pourtant... Taiwan en 1958, l'Inde en 1962, l'ex-allié vietnamien en 1979 ont reçu de sérieux coups de dents du dragon.

Les raisons de cette agressivité, ni gratuite ni forcément imméritée, sont multiples. Tout d'abord, la politique d'endiguement conduite par Washington nourrit à Beijing un véritable syndrome d'encerclement et d'insécurité. Les Américains ont certes été muselés en Corée, mais au prix fort (voir p. 42). Surtout, ils soutiennent les Français en Indochine contre la jeune république qu'appuie Beijing et, plus encore, l'irritant régime nationaliste réfugié à Taiwan, cette « *partie inaliénable du territoire sacré de la Chine* » selon Mao. Le contrôle, en outre, n'est pas rétabli dans les marches du Xinjiang, de la Mongolie intérieure et du Tibet. Rompre l'encerclement physique, retrouver de la profondeur stratégique tout en restaurant l'ancien « *domaine impérial* » qui imposait sa loi aux pays voisins, tel est le désir de Beijing. Mais cette volonté est

également diplomatique : ces guerres considérées comme défensives traduisent l'intention de la Chine de se voir reconnue comme une puissance à part entière sur la scène mondiale, libre donc de remettre en cause un *statu quo* imposé par les deux super-grands. Enfin, les aventures militaires s'avèrent aussi, dans les coulisses du pouvoir, un moyen pour Mao de s'imposer à ses adversaires. Dans tous les cas, l'Armée populaire de libération (APL), pléthorique (2,3 millions de soldats au milieu des années 1960, sans compter 200 000 aviateurs et 150 000 marins) et très politisée, apparaît bien comme l'ultime rempart d'un régime traversé par de profondes convulsions internes ; et la guerre, comme la continuation de la politique... par d'autres moyens.



1958 : semi-échec à Taiwan

Le premier conflit extérieur sérieux après la Corée intervient en 1958, par l'effet d'une double menace extérieure. Jiang Jieshi, l'ennemi juré de Mao soutenu par les États-Unis, n'a pas renoncé à l'idée de reconquérir la Chine continentale qu'il a fuie en décembre 1949. Et la 7^e flotte américaine croise dans le détroit de Taiwan pour en garantir la « neutralisation », que le Président Truman a décrétée aussitôt après le déclenchement de la guerre de Corée. Fort de cette présence et du soutien militaires croissants des États-Unis, Jiang a massé une centaine de milliers de soldats dans les îles avancées des archipels de Quemoy et Matsu (voir carte p. 49), dont Beijing et Taipei

se disputent la souveraineté. Et a procédé à plusieurs opérations commandos sur le continent. Après une première alerte durant l'hiver 1954-1955, la crise la plus grave survient en 1958, à l'initiative de Beijing. Le 23 août, l'APL canonne l'île principale de Quemoy, distante de quelques kilomètres du continent, causant plusieurs centaines de victimes. Mais l'offensive, suivie immédiatement sur mer par une marine populaire misérablement équipée, est repoussée par la marine taïwanaise. Les tirs d'artillerie reprennent par intermittence, parallèlement à quelques combats aériens. Cependant, le risque d'un isolement des troupes nationalistes n'est définitivement écarté que par

une impressionnante démonstration de force de la 7^e flotte. Beijing, en fait, s'en tire à moindres frais : les militaires américains, poussés par le lobby pronationaliste imposé à la faveur du maccarthysme et le souvenir cuisant de la Corée, ont proposé des frappes atomiques massives. Mais le Président Eisenhower, inquiet de risquer une guerre nucléaire généralisée avec l'Union soviétique, les a repoussées. Finalement, escalade des menaces, mobilisation des forces et promesses de négociations conditionnées au renoncement à l'usage de la force armée, suffisent à dissuader Beijing, lâché par Moscou, de se lancer dans une aventureuse fuite en avant.

Le dragon fait son nid

Le 15 septembre, Chinois et Américains renouent donc avec les négociations secrètes à Varsovie.

Les hostilités entre frères ennemis chinois cessent progressivement pendant l'automne, mais les accrochages navals, terrestres ou aériens, vont se prolonger sporadiquement jusqu'à

la normalisation sino-américaine de 1979. Si le conflit est resté limité, ses conséquences stratégiques sont immenses. D'abord, la détermination américaine, mais aussi l'excessive modération de l'URSS, confortent les ambitions nucléaires de Mao (voir p. 46). Incapable d'atteindre ses objectifs militaires, la Chine réussit toutefois à imposer une négociation à la superpuissance américaine : toujours considérée comme une

Pour Washington, Beijing devient un réel interlocuteur diplomatique.

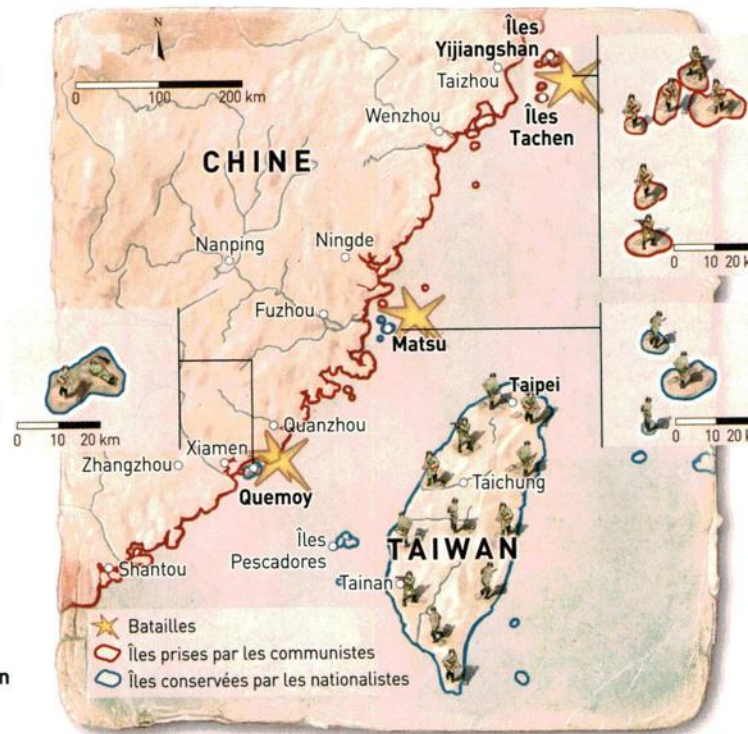
menace, elle n'en devient pas moins un réel interlocuteur diplomatique.

Enfin, dans le contexte du Grand Bond en avant (voir ce terme p. 46), censé propulser le pays au rang de grande nation agricole et industrielle, Mao démontre qu'il peut prendre une initiative militaire sans l'approbation de l'URSS.

Et que les grandes puissances doivent désormais compter avec la Chine sur la scène mondiale. ■

UNE TENTATION À PORTÉE DE CANON

Encouragée par la prise des îles Tachen le 20 janvier 1955, l'APL tente le 23 août 1958 de conquérir les îles de Quemoy et Matsu, à quelques kilomètres de ses côtes. Résistance nationaliste, intimidation américaine et manque de navires transforment la tentative en échec.



1962 : la victoire contre l'Inde

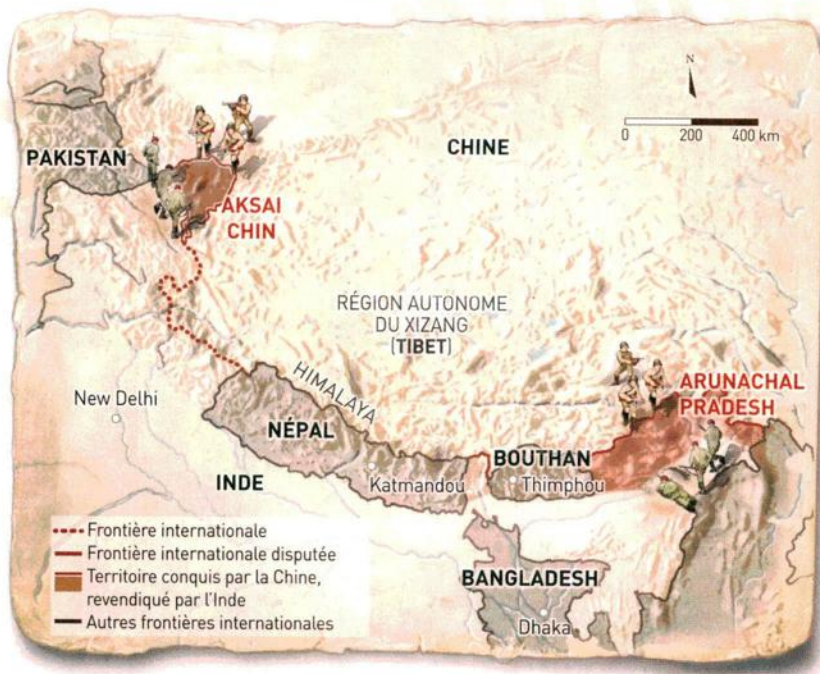
Mao va rencontrer plus de succès dans sa guerre avec l'Inde, le 20 octobre 1962, pour remettre en cause le vieux tracé colonial de la ligne McMahon. Les dirigeants chinois semblent avoir considéré à tort que leurs homologues indiens voulaient revenir au *statu quo* précédant la prise de contrôle du Tibet par l'APL, en octobre 1950, et l'accord signé en 1951 avec le 14^e dalai-lama pour consacrer la souveraineté chinoise sur le territoire. Mais la diplomatie indienne est aussi en partie responsable du conflit. Son incapacité à faire aboutir les négociations sur les frontières, sa décision d'accorder l'asile politique au dalai-lama en 1959, la *Forward Policy* de 1961 annonçant l'établissement de nouveaux postes militaires dans les régions disputées, ont été perçues à Beijing comme autant de provocations et ont nourri la crainte d'une reconquête du Tibet par l'armée indienne. En pleine **crise des missiles** à Cuba, 80 000 soldats chinois passent donc à l'offensive le 20 octobre 1962, dans deux régions d'accès extrêmement difficile et à plus de 5 000 m d'altitude, à l'ouest et

à l'est du Tibet (voir carte p. 50). Les 10 000 soldats indiens qui défendent la zone sont submergés... Comme à Taiwan, les conséquences du conflit dépassent largement l'ampleur des combats. En Inde, d'abord, où la défaite coûte son poste au ministre de la Défense Krishna Menon. L'agression armée contraint le Premier ministre Nehru, qui n'y avait jamais cru en dépit de préparatifs visibles et d'avertissements de ses grands subordonnés militaires, à solliciter l'aide militaire des États-Unis. Le non-alignement, pourtant fondement de la politique

étrangère indienne, révèle ainsi ses limites. À Beijing, en revanche, c'est la satisfaction. Ravie d'avoir sécurisé sa frontière sans courir de risques inconsidérés face aux États-Unis et à l'URSS, la Chine appelle au cessez-le-feu. Signé le 22 novembre 1962, celui-ci met un terme à un mois de combats de faible intensité (le bilan s'élève à 2 000 morts environ dans les deux camps,

Avec son équipement obsolète hérité des Britanniques (ici un obusier de 93 mm, modèle 1915), l'armée indienne n'est pas en mesure de s'opposer sérieusement à une offensive chinoise déterminée.





GUERRE POUR DES CIMES DÉSERTES

La mobilité et la supériorité numérique des fantassins chinois emportent la décision en 1962. Surprise, incapable de compenser ses faibles effectifs par un équipement performant, l'armée indienne est vite débordée... Les affrontements ne dépassent pas cependant le cadre de grosses escarmouches. Le terrain, un désert montagneux, l'impose. Avec une altitude moyenne de 5000 m, l'Aksai Chin, à l'ouest, est un désert de glace, constellé de lacs salés. Dans l'Arunachal Pradesh, la ville disputée de Tawang se situe à 3000 m, sous des sommets à plus de 7000...

plus 2000 disparus principalement indiens), mais pas aux escarmouches récurrentes entre les deux armées, ni à la rivalité stratégique entre la Chine et l'Inde, qui se disputent la tête du mouvement des non-alignés en Asie. L'APL quitte ses conquêtes début décembre, sauf la région de l'Aksai Chin que Beijing annexe unilatéralement, non sans avoir libéré plusieurs milliers de prisonniers de guerre indiens et rendu le matériel capturé. Cette « magnanimité » ne réchauffe cependant guère les relations avec Nehru d'autant que se consolide l'alliance sino-pakistanaise après 1963. Surtout, le conflit aggrave encore le divorce sino-soviétique (voir encadré ci-dessous) entamé en 1960. Moscou, en effet, a soutenu Delhi contre Beijing, renforçant chez Mao la crainte d'une triple alliance réunissant l'Inde, les États-Unis et l'URSS. ■

1979 : l'humiliation au Vietnam

L'archipel des **Spratly** recouvre une poignée de minuscules îlots coralliens situés à mi-chemin entre Bornéo et le Vietnam, en mer de Chine méridionale. Potentiellement riche en hydrocarbures et poissonneuse, la zone est disputée entre Chine, Taiwan, Vietnam, Philippines, Malaisie et Brunei.

En fait, les deux champions du communisme, URSS et Chine, n'en sont plus à se disputer : les couteaux sont sortis des poches. Tout au long des années 1960, les incidents frontaliers se multiplient, culminant en 1969 avec l'éclatement d'une véritable bataille rangée. La crise est désamorcée, mais la rupture est consommée, tandis que Mao, soucieux d'éviter la formation d'un front uni contre lui, saisit en 1972 la main tendue par Nixon (voir dossier du n° 8, p. 50). Ce revirement spectaculaire a des implications immédiates et profondes en Asie du Sud-Est où se heurtent bientôt le Vietnam, soutenu par l'URSS, et le régime des Khmers rouges de Pol Pot au Cambodge, appuyé par la Chine depuis 1975.

■ Quand Moscou et Beijing voient rouge

Démarrées sous le signe de la méfiance réciproque avec Staline, les relations sino-soviétiques s'améliorent entre 1956 et 1959, sous Khrouchtchev. Mais le ver est déjà dans le fruit. Vexé du manque de soutien de son « allié » pendant l'affaire de Taiwan en 1958 (voir p. 48), Mao se fâche carrément quand Khrouchtchev joue la détente en 1959, à la suite d'un voyage en Amérique. La dispute vire ensuite au pugilat. Les Soviétiques retirent leur soutien nucléaire, puis se heurtent physiquement aux Chinois sur les frontières. La guerre est à deux doigts d'éclater quand, le 2 mars 1969, les Chinois tentent d'envahir le minuscule îlot Damanski, sur l'Ooussouri, fleuve frontière d'Extrême-Orient (voir G&H n° 4, p. 6). La bataille rangée qui s'ensuit déclenche un orage diplomatique, et, le 28 août, la *Pravda* menace Beijing d'une attaque nucléaire. Le conflit est désamorcé *in extremis*. Mais la rupture est irrémédiable. Le 9 juillet 1971, Henry Kissinger, alors conseiller spécial auprès du Président Nixon, débarque à Beijing en secret...

La solidarité idéologique n'a en effet pas favorisé la reconstruction collective un moment espérée dans une péninsule indochinoise ravagée par trente ans de guerre. En 1978, les dirigeants vietnamiens craignent que l'agressivité grandissante des Khmers rouges au sud, où les raids meurtriers se multiplient depuis 1975, et la présence de l'APL au nord ne les contraignent à mener une guerre sur deux fronts. Sans compter, à l'intérieur, avec l'importante minorité chinoise dont on s'efforce de réduire l'influence mais que Beijing pourrait instrumentaliser à son profit.

Aussi les dirigeants d'Hanoi prennent les devants. En novembre 1978, ils signent avec l'URSS un traité d'amitié et de coopération. Puis, le 25 décembre, ils déclenchent contre le Cambodge une puissante offensive : 130 000 hommes, précédés par les blindés et couverts par l'aviation, culbutent en moins de trois semaines le régime de Pol Pot (évacué de justesse par hélicoptère sur le territoire thaï), débarrassant la population cambodgienne de l'une des dictatures les plus sanglantes de l'histoire. Mais après avoir installé à Phnom Penh un nouveau gouvernement dirigé par Heng Samrin, l'armée vietnamienne se transforme en force d'occupation... et s'enlise à son tour, face aux guérillas organisées dans l'Ouest cambodgien par les Khmers rouges. Pour Beijing, l'affaire est un double affront. Non seulement un régime

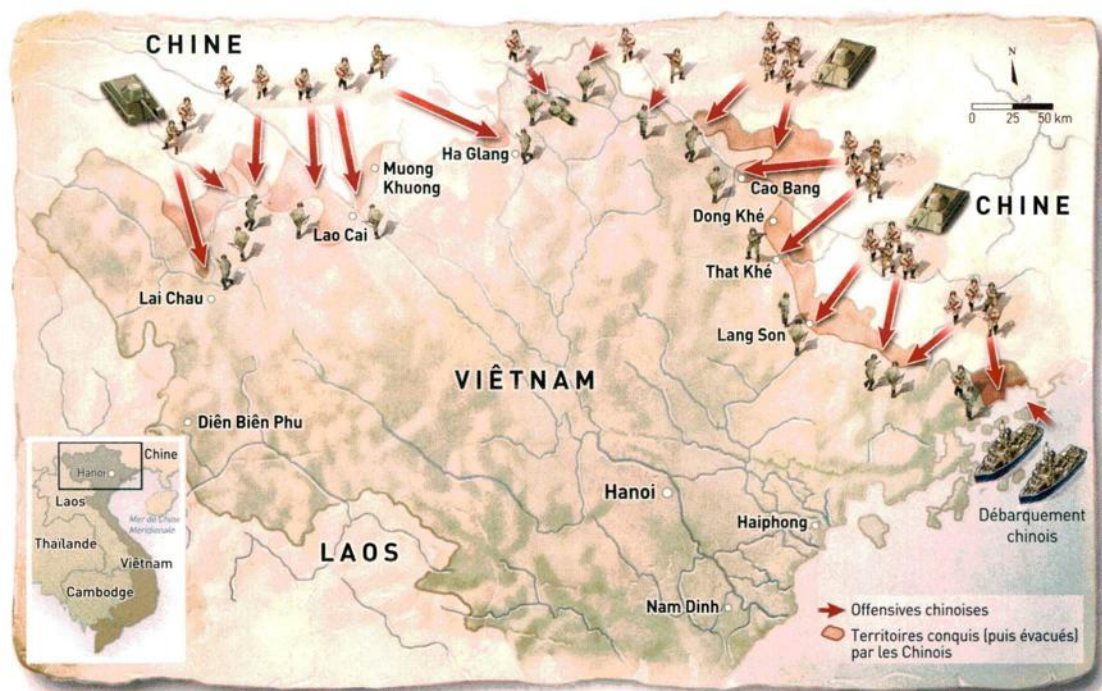
ami a été renversé mais 10 000 « conseillers » chinois sont prisonniers... En outre, la consolidation de l'axe Moscou-Hanoi a réveillé à Beijing le syndrome de l'encerclement. Les dirigeants chinois décident alors de « punir » militairement leur ancien allié au moyen d'une guerre limitée, comme en 1962 contre l'Inde. Officiellement, il ne s'agit que de réagir aux mesures discriminatoires prises par Hanoi contre la minorité chinoise du Sud-Vietnam, à l'intrusion de la flotte vietnamienne sur des îlots situés dans l'archipel des **Spratly** revendiqué également par la RPC, ainsi qu'à des tirs d'artillerie vietnamiens contre des villages frontaliers chinois.

Après une intense campagne de dénigrement du Vietnam (traité de marionnette de « l'hégémonisme soviétique »), doublée d'une offensive diplomatique en direction des États-Unis et du Japon, Beijing dévoile ses intentions publiquement le 15 février, jour symbole où expire le traité d'amitié et d'alliance signé avec Moscou trente ans plus tôt. Puis, le 17 février, entre 80 000 et 400 000 combattants chinois (le chiffre réel reste inconnu) soutenus par 200 chars pénètrent au Vietnam. Face à une farouche résistance, l'APL s'enfonce d'une quarantaine de kilomètres jusqu'aux capitales provinciales de Lao Cai, Cao Bang et Lang Son, atteinte le 6 mars au prix de très lourdes pertes. Le 16 mars, l'APL se retire après avoir multiplié les destructions et déclaré que ses objectifs étaient atteints.



La guerre est finie pour ce prisonnier chinois... Mal préparée, mal encadrée, l'armée chinoise subit en 1979 de lourdes pertes face à un adversaire aguerri par la guerre du Viêt Nam, achevée quatre ans plus tôt.

Le bilan, en réalité, est plus que mitigé. Sans doute, l'URSS a-t-elle modéré sa réaction en se rendant compte que toute velléité d'étendre son influence en Asie du Sud-Est susciterait une réaction militaire de la Chine. Mais Beijing n'a pas convaincu le Viêt Nam de quitter le Cambodge, ce qui était l'objectif initial de la punition. Il en faudra dix années de plus... Brève mais très meurtrière (20 000 ou 25 000 morts et blessés dans chacun des deux camps), cette troisième guerre indochinoise est aussi la dernière de la Chine de Mao. En rompant avec les aspects les plus dramatiques de la doctrine du Grand Timonier, mais non avec la volonté de modernisation et de puissance qui animait le dictateur, Deng Xiaoping (voir encadré p. 37), nouvel homme fort de Beijing, renoue avec « l'harmonie du ciel » : la paix. La vraie leçon de 1979, en définitive, est administrée à l'APL : sclérosée par l'idéologie, elle a révélé au Viêt Nam de graves défaillances, du commandement à l'armement, en passant par les communications, le transport ou la logistique. Son prochain combat, pacifique, est celui de la réforme. ■



LE DRAGON PRIS À SON PROPRE PIÈGE

L'offensive contre le Viêt Nam débute le 17 février 1979 par un assaut en règle avec artillerie et chars. Mais la région montagneuse favorise la défense. Employant des tactiques de guérilla qui ont fait merveille contre les Français en 1950 (voir n° 7, p. 6), les Vietnamiens enrayent l'assaut sans faire appel à leurs unités régulières. Les difficultés logistiques font le reste. Sévèrement mouchée, l'APL évacue ses conquêtes dès le 16 mars.



Le navire d'assaut Huadingshan (classe Yuting-II) peut débarquer 10 chars ou 250 soldats. La Chine aligne plus de 80 gros navires de ce type (noter l'hélicoptère Harbin Z-8, copie du Super Frelon français).

Quand le dragon sort les nageoires

Par Benoist Bihan

Conceptualisé dès la fin des années 1970, l'essor militaire de la République populaire de Chine est une réalité qui structure l'Asie d'aujourd'hui. Cette ascension vise désormais essentiellement les océans, ce qui suscite évidemment quelques craintes. Réelles ou fantasmées.

Liu Huaqing (1916-2011) est un vétéran de la Longue Marche et de la guerre civile chinoise avant de devenir marin. Chef de la marine de l'Armée populaire de libération de 1982 à 1988, vice-président de la Commission militaire centrale, la plus haute instance militaire du pays, de 1989 à 1997, il est la figure tutélaire de l'expansion navale chinoise actuelle.

Du statut de nain militaire à celui de superpuissance en quelques décennies... La montée en puissance et la modernisation de l'armée chinoise n'ont qu'un précédent, celui des États-Unis entre la guerre hispano-américaine de 1898 et la fin de la Seconde Guerre mondiale. À la grande différence que cette mutation spectaculaire s'est effectuée encore plus rapidement et exclusivement en temps de paix. Depuis une vingtaine d'années, dans

le sillage d'une économie hissée à la deuxième place mondiale, l'Armée populaire de libération est devenue la première force militaire asiatique, faisant désormais jeu égal avec les meilleures armées de la région et ne le cédant qu'aux États-Unis. C'est surtout dans les domaines aériens et navals, dans lesquels Beijing il est vrai partait de loin, que les progrès sont les plus visibles. La Chine dispose aujourd'hui de deux programmes d'avions de combat furtif et plusieurs de drones. Elle a présenté en janvier 2013 un nouvel appareil de transport stratégique

— vital pour ce pays immense et aux ambitions régionales croissantes — et vient de mettre en service son premier porte-avions. Certes, il s'agit d'un navire soviétique âgé de 25 ans. Patiemment remis en état, il est cependant tellement modernisé que seule la coque (et encore) est d'origine. Et sa vocation n'est pas qu'opérationnelle : il est destiné à former aux opérations aéronavales les ingénieurs, marins et pilotes qui armeront les quatre porte-aéronefs envisagés d'ici 2020. Ce n'est pas tout. Capable de lancer plusieurs satellites par an, la Chine

met en place son propre système de géolocalisation type GPS, baptisé *Beidou* (le nom chinois de la constellation du Grand Chariot), opérationnel au niveau mondial en 2020 pour la navigation, bien sûr, mais aussi pour le guidage de munitions. Important, car Beijing a développé un arsenal de missiles complet dont un engin balistique destiné à frapper de grands navires à plusieurs milliers de kilomètres des rivages asiatiques. Comme les porte-avions américains.

Cette liste déjà impressionnante ne couvre que les avancées les plus spectaculaires. Des avions de combat aux treillis, en passant par les sous-marins, les navires amphibies ou les hélicoptères de combat, la Chine produit désormais seule ses matériels majeurs. Avec, certes, quelques retards à combler : les réacteurs d'avions manquent de puissance et de fiabilité, les sous-marins sont réputés bruyants... Reste qu'en dix ans, la Chine a fait un bond technologique équivalent à plus de trois décennies.

Améliorer la compétence, renouveler la doctrine

Ces progrès matériels ne constituent pourtant que la partie émergée de l'iceberg militaire chinois. Ils s'insèrent en effet dans une transformation plus globale reposant sur deux piliers. Le premier est l'accroissement de la compétence technique des personnels. Grâce à l'élévation du niveau d'éducation, certes, mais aussi et surtout grâce à un entraînement de plus en plus poussé et proche des meilleurs standards occidentaux. Le second pilier est l'élaboration d'une doctrine adaptée pour remporter des « guerres localisées de haute technologie ».

Sont ainsi développées des tactiques qui impliquent, par exemple, de multiples réflexions sur la meilleure manière de percer les défenses d'un groupe aéronaval américain, en multipliant les attaques saturantes par des missiles de tous types tirés depuis des directions différentes. Le but : mener des opérations nécessairement limitées dans l'espace et le temps — afin d'éviter toute escalade nucléaire — mais extrêmement

brutales et destinées à faire basculer aussi rapidement que possible les rapports de force militaires locaux.

De la mer de Chine aux océans

Difficile de ne pas remarquer dans ce qui précède la prééminence des problématiques maritimes. La stratégie chinoise en effet regarde aujourd'hui résolument vers l'océan, tournant fondé sur une double perception. D'abord, celle d'une prééminence naturelle de la Chine, « empire du Milieu » dont la suzeraineté asiatique serait reconnue par ses voisins : voilà qui justifierait naturellement la domination chinoise sur les eaux locales et en particulier sur la mer de Chine, *Mare Nostrum* aux yeux de Beijing. Ensuite, celle d'une nécessité de se défendre contre les ingérences étrangères, thème récurrent depuis les guerres de l'opium (1849-1846). Sont particulièrement visés les États-Unis, intervenants réguliers en

Asie au *xx*^e siècle et fidèles soutiens des nationalistes et de la « province rebelle » de Taiwan. À ces deux perceptions coextensives de son environnement, la Chine ajoute aujourd'hui la nécessité de préserver et favoriser sa prospérité nouvelle. Dans le contexte d'un pouvoir central hanté par un long passé de désordres et de divisions intérieures, la puissance militaire doit servir à défendre l'unité nationale. Or, obtenue autrefois par un contrôle à l'intérieur des frontières terrestres du pays, cette unité dépend aujourd'hui de plus en plus de la prospérité venue de l'extérieur. Elle doit donc être défendue en dehors

du territoire chinois, et d'abord sur les océans.

L'ambition fixée en 1982 par **Liu Huaqing**, proche du successeur de Mao, Deng Xiaoping, reste donc inchangée : dominer en 2010 la « première chaîne d'îles » protégeant les abords immédiats des côtes chinoises, puis d'ici à 2020 la « seconde chaîne d'îles » constituant ainsi un espace maritime contrôlé par la Chine. Enfin, après 2020, étendre par la mer — mais aussi par

les airs et dans l'espace — la puissance chinoise vers l'ensemble du bassin formé par les océans Indien et Pacifique. Paisiblement, de préférence. Mais en montrant les muscles au besoin.

Résultat, la Chine aujourd'hui inquiète, les États-Unis bien sûr qui voient d'un mauvais œil l'ascension d'un rival désireux de les évincer d'Asie, mais surtout les autres puissances asiatiques. Si les faibles Philippines et, plus surprenant, le Vietnam se précipitent en conséquence dans les bras américains, et que Taiwan voit son indépendance vaciller, d'autres puissances commencent à envisager la possibilité d'avoir, demain, à s'opposer par la force si nécessaire aux ambitions chinoises. Le Japon, avec qui la Chine entretient des contentieux territoriaux autour de certaines des îles de la « première chaîne » — en particulier les minuscules Senkaku

[7 km²] où les incidents sont quasi quotidiens —, pourrait en conséquence réviser sa constitution qui interdit à sa force militaire tout emploi offensif ; la Corée du Sud, plus ambitieuse encore, entend désormais posséder une flotte capable de vaincre en succession celles du Japon puis de la Chine. Aucune des puissances asiatiques ne veut la guerre, et surtout pas la Chine ! Mais l'essor du dragon risque bien de produire des remous. ■

Pour en savoir + sur ce dossier

- *Stratégie, puissance et influence chinoises depuis la guerre froide*, Pierre Journoud (dir.), L'Harmattan, parution 2^e semestre 2013.
- *La Chine et la mer*, Hugues Tertrais (dir.), L'Harmattan, 2011.
- *A History of the Modern Chinese Army*, Xiaobing Li, Univ. Press of Kentucky, 2007.
- *The Third Chinese Revolutionary Civil War, 1945-49*, Christopher Lew, Routledge, 2009.
- *Chinese Aerospace Power: Evolving Maritime Roles*, Andrew Erickson, Lyle Goldstein, Naval Institute Press, 2011.
- *La Guerre de Corée et ses enjeux stratégiques, de 1950 à nos jours*, P. Journoud (dir.), L'Harmattan, parution 2^e semestre 2013.

Les deux chaînes d'îles sont deux lignes géographiques artificiellement définies par Liu Huaqing pour déterminer les phases de l'expansion navale chinoise. La première chaîne s'étend de la pointe sud du Kamchatka au nord de Bornéo en passant par les Kouriles, la côte asiatique du Japon, les îles Ryukyu (Okinawa), la côte occidentale des Philippines (elle inclut donc Taiwan). La deuxième chaîne étend ce périmètre à une ligne incluant l'ensemble de l'archipel japonais, les îles Bonin (Iwo Jima), Mariannes et Carolines, jusqu'à la Nouvelle-Guinée.

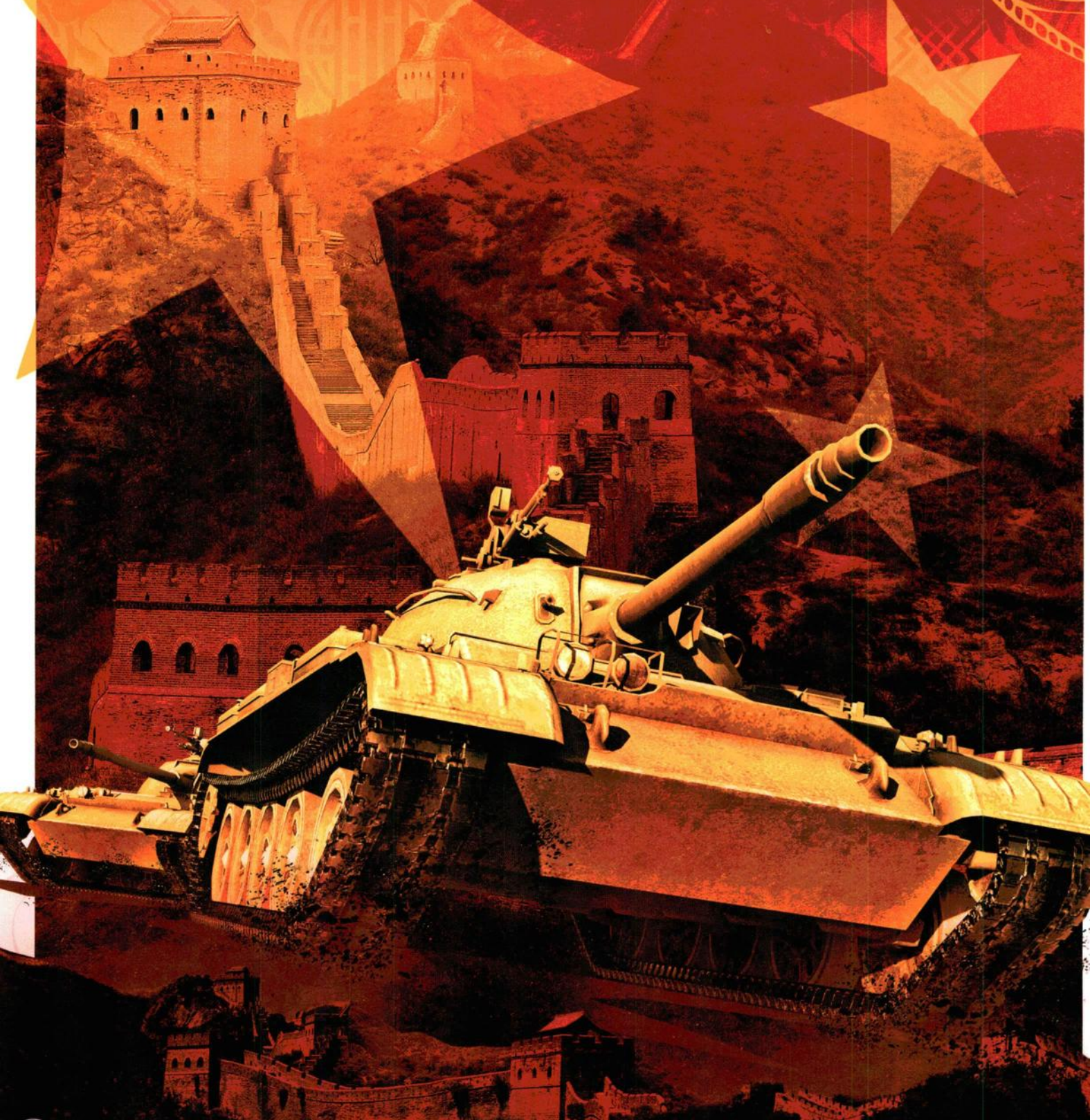


Le Chengdu J-20, copie du F-22 américain, a volé pour la première fois le 11 janvier 2011. Attention, l'habit furtif ne fait pas le moine ! Si ce chasseur révèle les étonnants progrès réalisés par l'industrie aéronautique locale, il lui reste du chemin à faire. 80 % des 1 600 avions de combat alignés par Beijing sont d'un type obsolète.



WORLD OF TANKS

ROLL OUT



La dernière nouveauté de **World of Tanks** vous plonge au cœur de l'histoire de la Chine !



**L'armée chinoise :
une élaboration hétéroclite**

Pendant et après la Seconde Guerre mondiale, les Chinois construisaient leurs chars d'après des modèles étrangers. Ces chars, capturés ou légués, étaient alors améliorés ou complètement redessinés afin de créer des machines de guerre uniques.

Les chars chinois ont donc adopté les meilleures caractéristiques de leurs prédécesseurs : la maniabilité des américains, la précision des britanniques, la cadence de tir des français et la puissance de feu des soviétiques.

Revenons-nous ici sur le premier char entièrement conçu et produit en Chine, le WZ-131, également appelé Type 62. Ce char fut exporté avec succès vers différents pays en Asie de l'est et en Afrique. De nombreux chars Type 62 sont encore utilisés aujourd'hui, bien qu'ils soient actuellement retirés du service en Chine.



**Un char « Made in China »,
un gage de qualité**

Les Chinois, à l'inverse des Occidentaux, préféraient construire des chars rapides et maniables plutôt que de gaspiller les ressources dans la construction de blindés résistants.

Le Type 62 s'inscrit tout à fait dans cette optique, avec son blindage léger, sa silhouette petite et son canon de 85 mm. Vous aimez la vitesse et les preuves d'adresse ? Alors le char léger Type 62, également connu sous sa désignation industrielle, WZ-131, vous enchantera !

En effet, l'objectif de sa création était d'obtenir une machine flexible et moderne, capable de faire face à des pièces d'artillerie et autres véhicules légers dans les régions marécageuses du sud de la Chine. La production de cette petite machine rapide débutera en 1958 et se poursuivra jusqu'en 1989. Près de 1 400 véhicules seront produits au cours de cette période.

Mais dans les garages virtuels de World of Tanks, on en compte déjà bien plus !



**Du dessin technique au
garage virtuel : le WZ-131**

Que vous connaissiez déjà World of Tanks ou que vous découvriez tout juste le monde des blindés virtuels, une chose vous sautera aux yeux : la précision historique des véhicules.

Tous les modèles sont créés à partir des fiches techniques d'époque. Les développeurs étudient les dessins techniques et schémas historiques, fouillent dans les archives afin de trouver les caractéristiques techniques réelles... un vrai travail d'historien ! Dans votre garage virtuel, rien n'est inventé !

Dans World of Tanks, vous pourrez développer votre char en améliorant progressivement ses modules. Pas moins de cinq canons, de caractéristiques de plus en plus intéressantes, sont à débloquent et installer. En effet, les différentes étapes du développement du véhicule, telles qu'elles figurent dans les archives historiques, sont recréées dans le jeu, avec les diverses pièces disponibles à différentes époques de sa création. Revivez l'Histoire !



À vous d'entrer en scène !

Sur les champs de bataille de World of Tanks, aux commandes de votre WZ-131, vous jouerez principalement un éclaireur. Atteignez les 60 km/h et détectez rapidement les adversaires !

Restez hors de portée des véhicules ennemis grâce à votre agilité, et essayez de passer derrière les lignes ennemies pour détruire l'artillerie. Le taux élevé de dégâts par minute de ce char en fait un ennemi petit mais redoutable. Votre silhouette basse sera un atout pour se cacher même derrière les petits obstacles sur les champs de bataille virtuels. Le dynamisme des chars légers chinois vous permettra d'effectuer des manœuvres acrobatiques afin d'éviter les tirs ennemis. Car le point faible de ce char réside dans son blindage, très fin, et aisément pénétrable.

Et si le rôle de petit char rapide, ne vous convient pas, ne vous inquiétez pas ! Une grande diversité de véhicules est disponible dans World of Tanks. Que vous préfériez jouer les éclaireurs ou percer le front ennemi, vous trouverez un char à votre mesure.

La Rochelle, 1372: les Anglais ont coulé les premiers

Par Nicolas Chevassus-au-Louis

Une flotte entière capturée ou coulée, livrant à l'ennemi la domination de la mer... Non, ce n'est pas Nelson qui a signé cette victoire, mais Ambrosio Boccanegra, amiral génois au service du roi de France Charles V. Ce succès naval méconnu est passionnant, tant par ses conséquences que par son côté exemplaire de l'art militaire de l'époque.

Le chevalier breton **Bertrand Du Guesclin** (1320-1380) combat dans le camp profrançais pendant la guerre civile de Bretagne, puis s'engage auprès de Charles V dont il devient le maître stratège. Refusant la bataille rangée au profit d'une guerre de siège et de coups de main, Du Guesclin récupère la quasi-totalité du royaume, élimine les rivaux des Valois et installe en Castille la dynastie favorable des Trastamare.

Tous les écoliers savent que la chevalerie française a été anéantie par les archers anglais à Crécy en 1346, mais rarement que les désastres du début de la guerre de Cent Ans auraient été impossibles sans la destruction des deux cents nefes du roi de France Philippe VI à la bataille de l'Écluse en 1340. De même, le connétable Bertrand **Du Guesclin**, qui reconquiert dans les années 1370 les provinces de l'Ouest, est passé à la postérité. Mais qui connaît l'amiral Jean de Vienne (voir encadré p. 60), qui, après avoir reconstruit la flotte perdue à l'Écluse, anéantit celle d'Édouard III à La Rochelle, les 22 et 23 juin 1372 ? Outre qu'il souligne à quel point la dimension maritime est incontournable dans la guerre de Cent Ans (voir chronologie p. 58), ce succès, injustement occulté par les catastrophes du





**La bataille navale
ressemble encore
par sa tactique au
combat terrestre.**

À la fin du XIV^e siècle, la décision sur mer reste affaire de corps à corps. Protégés par le bastingage des navires, les fantassins français subissent moins les nuées de flèches des archers anglais. Qui se trouvent, eux, exposés au tir précis des arbalétriers génois.

■ La guerre de Cent Ans sur mer

23 septembre 1338, Arnhemuiden Une escadre de galères françaises s'empare, près de Walcheren, de cinq des plus beaux navires anglais venus décharger une cargaison de laine et massacrer les équipages. C'est le premier combat naval où les deux camps emploient l'artillerie embarquée.

24 juin 1340, l'Écluse La flotte française entière, regroupée en Flandres, s'est enchaînée pour barrer l'estuaire du Zwin. Celle d'Édouard III, roi d'Angleterre, l'enfonce et coule 200 navires. La plus grave défaite française de la guerre donne aux Anglais la maîtrise des mers.

29 août 1350, Winchelsea Cinquante vaisseaux commandés par Édouard III et son fils le Prince Noir capturent, au large du Sussex, la moitié d'un convoi de 40 navires espagnols, au prix du navire amiral. L'affrontement est sans conséquences stratégiques.

22 juin 1372, La Rochelle La flotte franco-castillane d'Ambrosio Boccanegra coule l'escadre anglaise qui tente de pénétrer dans le port.

12 au 14 mai 1385, seconde bataille de l'Écluse La flotte française de Jean de Vienne, transportant un corps expéditionnaire destiné à débarquer en Écosse, force un barrage de navires anglais et réussit à gagner la haute mer.

24 mars 1387, Dunkerque Une flotte anglaise intercepte un convoi chargé de 19000 tonneaux de vin qui est escorté par des navires flamands : elle en capture une centaine, presque sans pertes.

12 juillet 1403, pointe Saint-Mathieu À l'extrême pointe du Finistère, une trentaine de navires bretons anéantissent à l'abordage une flotte anglaise convoyant vers l'Angleterre des navires saisis dans les ports locaux.

15 août 1416, Chef de Caux Une trentaine de carques génoises louées par les Français tentent le blocus d'Harfleur, port tenu par les Anglais depuis un an. Une escadre anglaise supérieure en nombre les envoie par le fond. La basse Seine désormais indéfendable, la Normandie est ouverte aux Anglais.

30 décembre 1419, seconde bataille de La Rochelle Une flotte franco-castillane, escortant un convoi hollandais capturé, repousse les abordages anglais et poursuit sa route au nord.

16 juin 1425, mont Saint-Michel Soumis au blocus anglais, le Mont est l'ultime position tenue par les Français en Normandie. Une flottille venue de Saint-Malo met en déroute la flotte anglaise et permet le ravitaillement des assiégés.

Suite de la page 56

Ambrosio Boccanegra

(? - 1374) est le neveu du premier doge de Gênes, Simon Boccanegra, et le fils d'Egidio, amiral passé au service du roi Alphonse XI de Castille. Lorsque son père est exécuté en 1367 par Pierre le Cruel, nouveau roi de Castille, Ambrosio s'enfuit et revient dans les bagages du parti français d'Henri de Trastamare, prétendant au trône rival de Pierre. Amiral lui aussi, Ambrosio défait les Portugais en 1371. Après La Rochelle, il combat à nouveau les Portugais, puis meurt prématurément.

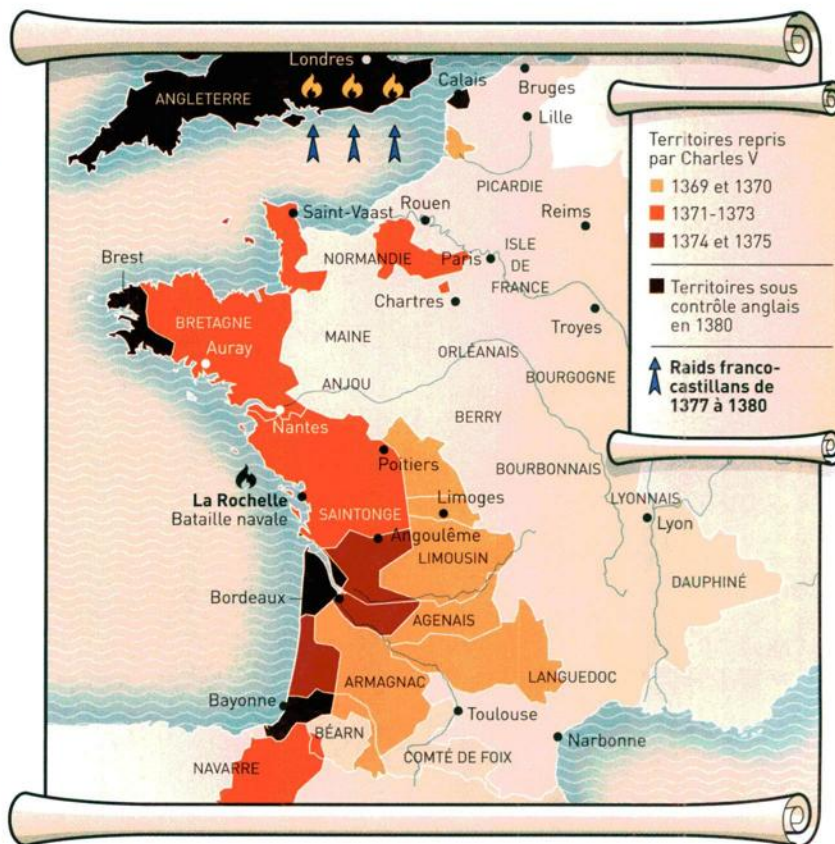
règne de Charles VI, constitue le plus beau joyau militaire ajouté à la couronne de France pendant le conflit. Et même bien au-delà ! L'affaire de La Rochelle commence... par une débâcle. À la paix de Brétigny (1360), qui entérine les victoires anglaises de la première phase de la guerre, La Rochelle est cédée, comme toute la Guyenne, à la couronne anglaise par le roi de France Jean II. Son fils Charles V, qui lui succède en 1364, n'a pas l'intention de laisser ce puissant port à l'ennemi. Mais la reconquête implique un siège, sans espoir si la place est approvisionnée par mer. Or, s'il peut compter sur terre avec les Grandes Compagnies de Du Guesclin, Charles est totalement démuni sur mer : la flotte anéantie à l'Écluse n'a jamais été reconstituée et il ne dispose que de huit galères stationnées en Méditerranée. Dépourvu de navires, Charles V a cependant de puissants alliés sur mer. Henri de Trastamare, nouveau roi de Castille depuis 1366 qui doit son trône à l'appui français, possède ainsi plusieurs dizaines

de galères, commandées — autre atout — par un excellent marin : **Ambrosio Boccanegra**, neveu du célèbre doge de Gênes.

Une renaissance navale venue d'Italie

Méthodique, Charles V commence par faire quitter la Méditerranée à ses galères. Elles se joignent en Galice, à la mi-juin 1372, à l'escadre commandée par Boccanegra. Puis remontent le littoral pour se poster au large de La Rochelle et entamer le blocus du port. Le moment est opportun : le 22 juin au matin paraît en effet au large un convoi anglais de nefs à hauts bords, emplies de soldats, accompagnant des navires de transport chargés de chevaux et d'équipements. Si les chroniqueurs ne s'accordent pas sur le nombre de navires engagés (sûrement 20 de part et d'autre, plus des transports de petite taille côté anglais), leur récit des événements est quasiment identique. L'affrontement commence à distance. Aux volées de flèches des archers anglais répondent les carreaux des

arbalétriers des galères franco-castillanes, et sans doute les boulets de leurs bombardes, certes plus intimidantes que meurtrières. Rien ne sort cependant de cet échange classique, c'est à la nature que Boccanegra, marin accompli, confie le rôle décisif. Le courant de la marée descendante joue en effet contre les Anglais : leurs lourds vaisseaux s'échouent sur des hauts-fonds et les galères, rapides et maniables, parviennent à en capturer quatre. Au soir du 22 juin, l'avantage est clairement aux Franco-Castillans. Pourtant, Boccanegra choisit de ne pas porter l'estocade. Ce n'est que le lendemain à l'aube, alors que la flotte anglaise est toujours envasée, qu'il lance ses galères, poussant devant elles un brûlot de suif et d'huile. Une, deux, puis trois nefs anglaises s'enflamment. La brise venue de la terre propage l'incendie. Les coups de sabot des chevaux rendus fous par le feu font exploser les membrures des coques. Nombre de navires sombrent, dont celui qui transportait un an de solde de la garnison de La Rochelle. Les vaisseaux



UNE BRILLANTE RECONQUÊTE POLITICO-MILITAIRE

Parallèlement à la reprise de places fortes qui contrôlent le Sud-Ouest, Charles V force en 1371 Charles de Navarre à abdiquer son autorité sur la Normandie. Puis il s'appuie sur Du Guesclin et la noblesse locale pour occuper sans coup férir la Bretagne, alliée théorique de l'Angleterre, en 1373. Dans la Manche, la flotte de Jean de Vienne ravage les côtes anglaises... En 1380, Londres ne contrôle plus qu'une poignée de poches centrées autour des ports de Bayonne, Bordeaux, Brest et Calais.



En 1377, les Anglais subissent à leur tour la terreur des razzias menées sur les côtes par les 150 navires de Jean de Vienne. Mais ces « chevauchées navales » françaises, qui pénètrent loin dans l'embouchure de la Tamise, cessent à la mort de Charles V.

Owen Lawgoch, dit « le Gallois » (v.1330-1378) ou Yvain de Galles pour ses contemporains, est un prétendant au trône de Galles qui combat du côté français. Il est assassiné par un envoyé anglais en 1378, alors qu'il prépare une expédition.

restants sont pris à l'abordage et Jean de Hastings, comte de Pembroke et commandant de la flotte anglaise, est fait prisonnier.

Le succès bloque une contre-offensive anglaise

Le désastre n'est encore que naval, mais il a des conséquences terrestres immédiates. « La perte de la solde de la garnison de La Rochelle a empêché le lancement d'une offensive depuis cette place et, surtout, la perte de prestige consécutive à cette première défaite navale anglaise a été incalculable », commente l'historien britannique Graham Cushway, qui a consacré sa thèse à la flotte militaire d'Édouard III. Le succès de son rival Charles V n'est pas complet cependant, puisque La Rochelle n'est pas tombée. Ou pas encore... Après être redescendue en Galice pour convoier les navires ennemis capturés, la flotte franco-castillane se présente en effet à nouveau en août. Elle est renforcée d'une douzaine de barges chargées

d'hommes en armes et commandées par le Gallois francophile **Owen Lawgoch**. Le spectacle fait forte impression aux Rochelais. « Il s'agit d'affirmer la présence et la puissance de l'alliance devant la population, donc d'une action de guerre psychologique, pour faire fléchir les tièdes partisans de l'Angleterre dans la ville et conforter ceux de la France », explique l'historien Marc Russon (voir bibliographie p. 60). Par une série de débarquements suivis de coups de main, Owen se rend maître des châteaux bordant la Charente, ainsi que des places fortes du littoral et des îles. La Rochelle est isolée... Tandis que l'armée terrestre de Du Guesclin s'en rapproche, la population désarme la garnison anglaise le 15 août et se rend au-devant du connétable, qui entre dans la ville le 23. En deux mois d'opérations terrestres et navales combinées, La Rochelle, clé de l'Atlantique entre Bretagne et Guyenne, redevient française et le restera, malgré les aléas postérieurs du conflit.

Intéressante par sa portée stratégique, la bataille de La Rochelle l'est tout autant du point de vue tactique : elle constitue en effet le parangon du combat naval de la fin du Moyen Âge. Tout d'abord par le type de navires engagés. Côté anglais, des nefs (ou « caraques »), bâtiments à bords hauts et voiles rectangulaires, parfois renforcés de deux châteaux à la proue et à la poupe. Elles servent indifféremment aux missions civiles et militaires et l'Angleterre, déjà, dispose en la matière d'une large supériorité. « Le nombre de navires marchands qu'Édouard III pouvait réquisitionner aurait certainement rendu envieus les chefs de la marine française », observe Graham Cushway. Lorsque la guerre débute en 1337, Édouard III réquisitionne 85 navires, sur une flotte marchande anglaise estimée entre 1 000 et 2 000 navires. Dix ans plus tard, il en réquisitionne 738 ! Côté franco-castillan, les navires sont très différents : des galères à voile triangulaire et rames, équipées d'un éperon pour les abordages. Plus



rapides, plus manœuvrables, à condition de refuser la haute mer et la mauvaise saison, elles sont aussi bien plus onéreuses car construites uniquement à but militaire. Depuis 1292, les rois de France disposent ainsi d'un arsenal, au Clos des Galées près de Rouen, le premier en Europe occidentale à ne construire que des navires de guerre. Acte pionnier indiquant une ambition : « En dépit du faible tonnage et du petit nombre de navires qui y furent construits, il y avait là une première tentative

d'organisation d'une armée de mer permanente », écrivait Anne Merlin-Chazelas dans son introduction aux *Documents relatifs au Clos des Galées de Rouen* (Bibliothèque nationale, 1977).

La bataille de La Rochelle est typique, ensuite, par la localisation de l'affrontement. Les combats en haute mer sont exceptionnels au Moyen Âge. Et le restera d'ailleurs longtemps. La quasi-totalité à lieu en vue des côtes pour des raisons à la fois techniques — on maîtrise mal la navigation au large sur des navires lourdement chargés — et stratégiques. « Les batailles navales ne survenaient jamais au hasard. Les flottes se rencontraient avec précision là où le prince les envoyait avec des objectifs bien définis : le contrôle

d'une route, d'un estuaire ou d'un port, la saisie d'une flotte ou d'un convoi commercial, et, plus rarement, la destruction de la flotte adverse », explique Marc Russon. « C'est lorsque "celui qui bloque", plutôt dans une stratégie offensive, rencontre le "forceur de blocus", qu'a lieu la bataille », comme devant La Rochelle. Ainsi, les 63 batailles navales recensées aux XIV^e et XV^e siècles se déroulent quasiment toutes devant des estuaires (Gironde, Seine, Charente, Zwin) ou dans les passages obligés que sont la pointe de la Bretagne, celle du Cotentin et la partie la plus étroite de la Manche. Plus de la moitié d'entre elles ont pour objectif la capture d'un convoi marchand, à une époque où la frontière entre guerre et piraterie est souvent floue.

Enfin, la bataille de La Rochelle est typique par la tactique... qui n'est autre que celle du combat terrestre, avec deux différences importantes : l'absence de cavalerie et la moindre efficacité de l'arc anglais, le bois des navires constituant des remparts. On en échange pas moins flèches, carreaux d'arbalète et (quelques) boulets de bombarde, avant l'abordage et le combat au corps à corps. Ces méthodes sommaires s'expliquent aussi par le fait que la guerre maritime n'est pas encore une affaire de spécialistes. Seules les puissances méditerranéennes, en particulier Gènes et Venise, profitent d'authentiques amiraux menant toute leur carrière sur mer, tel Ambrosio Boccanegra. C'est ainsi qu'une ruse somme toute grossière — anticiper l'effet des courants de la marée descendante — lui a permis de duper devant La Rochelle son adversaire Jean de Hastings, plus familier des charges de cavalerie que des subtilités nautiques.

Un éveil français coupé net

S'il ressemble au combat terrestre, le combat naval est, en revanche, bien plus meurtrier. « Son caractère impitoyable est en totale contradiction avec l'esprit chevaleresque du XIV^e siècle », observe Graham Cushway. Pas question de sauver l'adversaire de marque pour le rançonner : les rescapés sont peu nombreux. Conscients de ces risques, les rois de France comme d'Angleterre s'efforcent donc de limiter

les rencontres. « La grande bataille navale est rare et les escarmouches sont, elles, fréquentes, et l'on ne peut s'empêcher d'établir un nouveau parallèle avec les opérations terrestres, confirme Marc Russon (voir à ce sujet notre dossier sur la guerre de Cent Ans du n° 10). La bataille, sorte de jugement de Dieu, tout au moins de quitte ou double, inquiète les belligérants sur mer comme sur terre, la tenue des combats sur l'élément liquide augmentant encore l'imprévisibilité de l'issue et les effets de la défaite. »

Sans doute accidentelle, mais atypique certainement, la bataille de La Rochelle coûte fort cher, de fait, à l'Angleterre : sa flotte de 36 navires (chiffre le plus vraisemblable) est intégralement coulée ou capturée. Et si les chroniqueurs des deux camps restent muets sur le bilan humain, la perte probable de plusieurs centaines de marins est un rude coup dans un pays en manque chronique de com-

Sans doute accidentelle, la bataille coûte cher à l'Angleterre.

pétences. Les belligérants se tournent d'ailleurs par la suite davantage vers les raids côtiers, homologues maritimes des chevauchées. C'est ainsi, en lançant la flotte française reconstituée par Jean de Vienne dans une série d'attaques contre le littoral sud (1377) et ouest (1380) de l'Angleterre, que Charles V parvient à reprendre l'avantage... Bien temporairement : cette belle période de la marine royale s'arrête brutalement en 1380 avec la mort du sage souverain. Son successeur, Charles VI, n'entend rien aux choses de la mer, puis devient fou. L'Angleterre va prendre l'ascendant. Elle ne le lâchera plus. ■

Pour en savoir +

- *La Politique navale des ducs de Bourgogne, 1384-1482*, Jacques Paviot, Septentrion, 1995.
- *Edward III and the War at Sea. The English Navy 1327-1377*, Graham Cushway Boydell, 2011.
- *Les Côtes guerrières. Mer, guerre et pouvoirs au Moyen Âge – France, façade océanique XIII^e-XV^e siècle*, Marc Russon, Presses universitaires de Rennes, 2004.
- « Les enjeux maritimes de la guerre de Cent Ans et "être roi sur la mer" : naissance d'une ambition », Michel Mollat, in *Histoire militaire de la France, tome 1 : Des origines à 1715*, A. Blanchard et al. (dir.), PUF/Quadrige, 1997.
- « The Battle of La Rochelle and the War at Sea 1372-1375 », James Sherborne, in *Bulletin of the Institute of Historical Research* (1969), 62 : 18.

En 1372, la croix rouge de saint Georges qui orne le pavois de cet arbalétrier n'est pas encore un emblème officiel anglais mais celui de la république de Gènes.

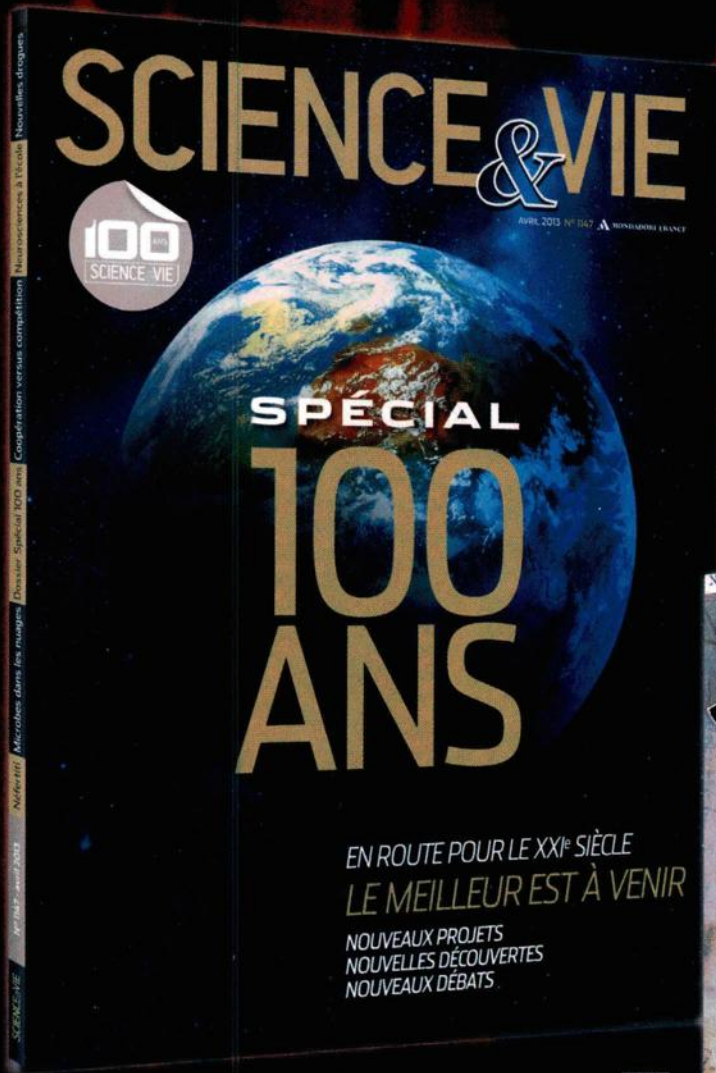
La **chevauchée** est un raid destiné à ravager et piller les terres ennemies, de façon à remplir ses propres coffres et ruiner la capacité adverse à financer la guerre.

■ Jean de Vienne, le Du Guesclin marin de Charles V

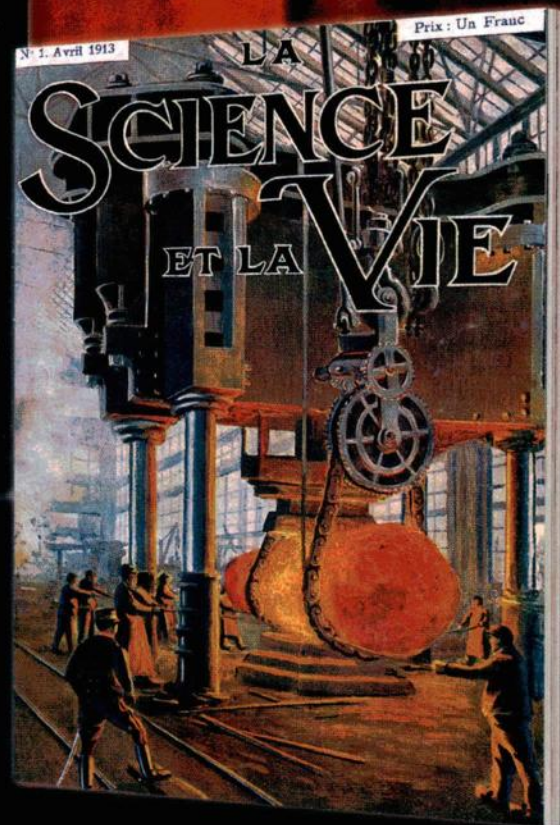
Le Bourguignon Jean de Vienne (1341-1396) participe avec Du Guesclin à la victoire de Cocherel dans l'Eure, en 1364. L'année suivante, il s'embarque contre les Turcs dans une galère génoise et découvre sa vocation de marin. Nommé gouverneur d'Honfleur, il supervise l'efficace relance de l'arsenal royal du Clos des Galées, près de Rouen. En 1373, il est nommé par le roi Charles V amiral de France, poste qui combine les rôles de chef de l'état-major de la marine, directeur des constructions navales et ministre de la Mer. À la tête d'une flotte de plus en plus étoffée, il multiplie les raids sur les côtes anglaises puis tente de prendre pied en Écosse par trois fois, sans succès. Il n'ira pas plus loin : Charles VI, devenu roi en 1380, se désintéresse de la mer, et Jean de Vienne, écœuré par la trêve signée en 1389, repart se battre contre les Turcs. Il trouve la mort en 1396 à la bataille de Nicopolis, dans l'actuelle Bulgarie... La France a encore manqué un grand amiral.

ILLUSTRATION : GIUSEPPE RAVA POUR « G&H »

L'ÉVÉNEMENT DU SIÈCLE!



Un numéro **COLLECTOR**
à ne pas manquer...



...également disponible
en **ÉDITION LIMITÉE** :
le pack avec le n°1 d'avril 1913

Science & Vie fête son premier siècle d'existence!

Depuis avril 1913, *Science & Vie* a vu le monde changer!
Et tout indique que les cent prochaines années ne seront pas moins riches...

Voici ce qui ressort de notre dossier Spécial Centenaire qui,
à la lecture du siècle passé, prend résolument le pari de l'avenir.

Et notre nouveau rendez-vous mensuel :
Le XXI^e siècle ne se comprendra pas avec les idées du XX^e siècle.
Pour penser le futur, il faudra enterrer les vérités dépassées
et s'ouvrir à de nouvelles évidences.
Dans ce numéro « *penser coopération plutôt que compétition* ».

100 ANS
SCIENCE & VIE

En kiosque le 27 mars

Moteur Merlin, un enchan

Conçu sur une initiative civile au début des années 1930, le moteur Rolls-Royce Merlin a d'abord redonné aux chasseurs de la RAF la maîtrise du ciel anglais. Monté ensuite sur le chasseur américain Mustang, il a également vidé le ciel allemand de la Luftwaffe. Deux succès remarquables qui ne doivent rien à la magie mais tout à l'ingénierie britannique.

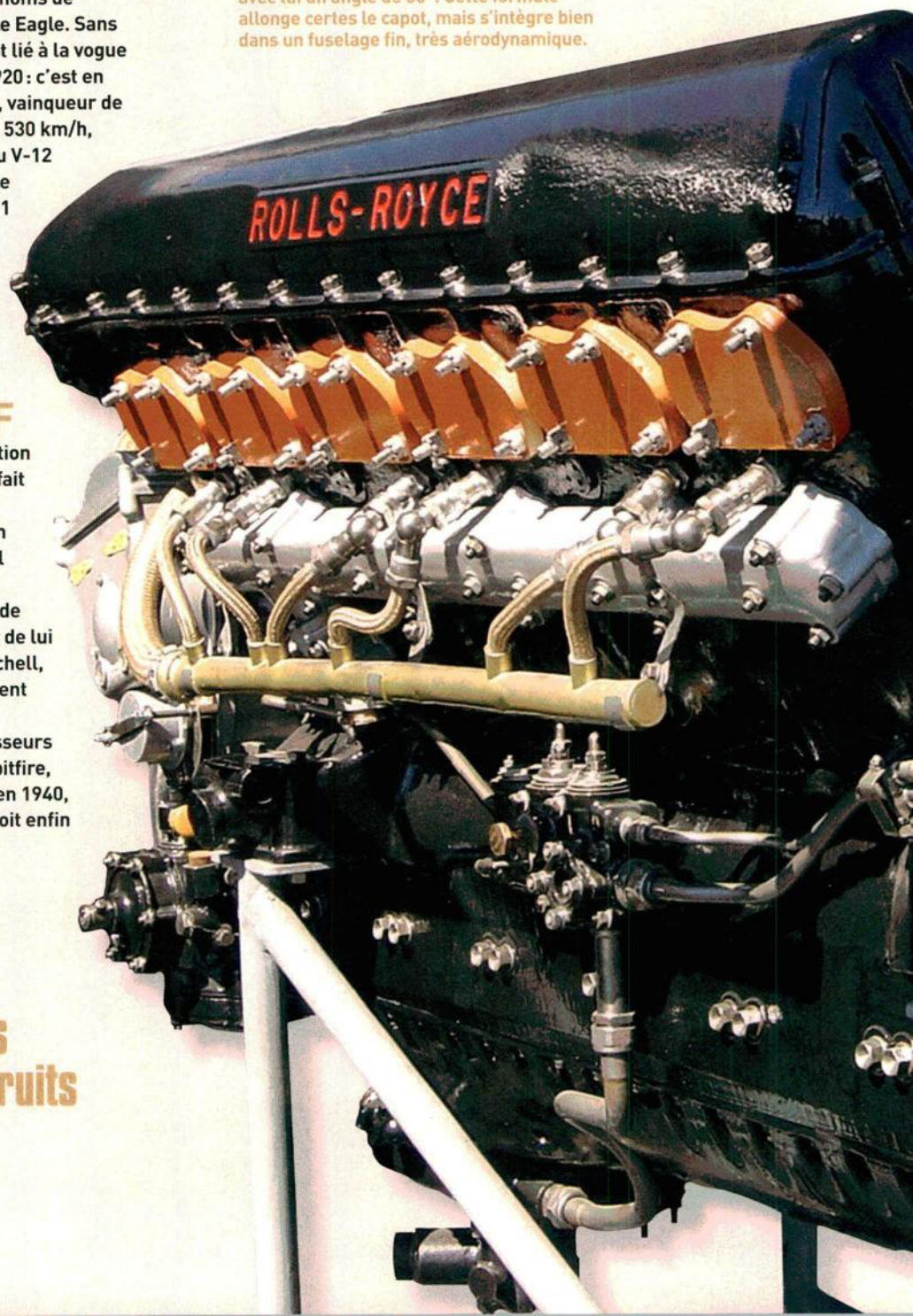
■ Un rapace né dans le civil

Le Merlin (« faucon émerillon » en anglais, rien à voir avec l'enchanteur...) sort d'une lignée de moteurs aux noms de rapace démarrée en 1915 chez Rolls-Royce avec le Eagle. Sans répondre à un besoin militaire, le Merlin est plutôt lié à la vogue des compétitions sportives pendant les années 1920 : c'est en effet pour l'hydravion de course Supermarine S.6, vainqueur de la Coupe Schneider en 1929 à la vitesse record de 530 km/h, que Henry Royce conçoit le moteur R. Ce dérivé du V-12 Buzzard frise les 2800 ch, puissance phénoménale à l'époque. Mais ce modèle digne de nos Formule 1 ne dure qu'une course... Henry Royce en tire cependant une foule d'enseignements qu'il applique à un nouveau moteur militaire, développé en 1932 en fonds propres (*Private venture* ou PV), le PV-12.

■ Le sauveur de la RAF

Après avoir travaillé d'arrache-pied sous la direction de Henry Royce, l'équipe de conception du PV-12 fait tourner le 15 octobre 1933 une première version du moteur au banc. Testé le 21 février 1935 sur un biplan Hawker Hart, le moteur révèle un potentiel remarquable en dépit de défauts de jeunesse (encrassement des engrenages, fuites de liquide de refroidissement...). Et c'est naturellement autour de lui que Sydney Camm, chez Hawker, et Reginald Mitchell, déjà concepteur du S.6 chez Supermarine, élaborent leur réponse à l'appel d'offres lancé à la même époque par l'*Air Ministry* pour remplacer les chasseurs biplans obsolètes de la RAF. Le Hurricane et le Spitfire, qui protégeront les cieux anglais de la Luftwaffe en 1940, sont commandés en 1936. Et le moteur PV-12 reçoit enfin des fonds publics, ainsi que son nom de rapace.

Le Merlin est un V-12 : ses douze cylindres sont répartis en deux lignes de six de chaque côté de l'axe de l'hélice, formant avec lui un angle de 60°. Cette formule allonge certes le capot, mais s'intègre bien dans un fuselage fin, très aérodynamique.



Au total, près de 150 000 exemplaires du Merlin sont construits en 45 versions.

ement sous le capot

Par Pascal Guy

■ Une puissance doublée en quatre ans

Le Merlin est un V-12 de 27 litres de cylindrée, refroidi par liquide (éthylène glycol, additionné d'eau par la suite). Aérodynamique avec ses cylindres en ligne, il est léger (autour de 600 kg au début), compact et révèle une puissance supérieure à 1 000 ch dès la version Merlin II qui équipe les premiers Spitfire et Hurricane de 1937. Débarrassé de ses défauts de jeunesse, le Merlin est une merveille de fiabilité, atout apprécié des pilotes.

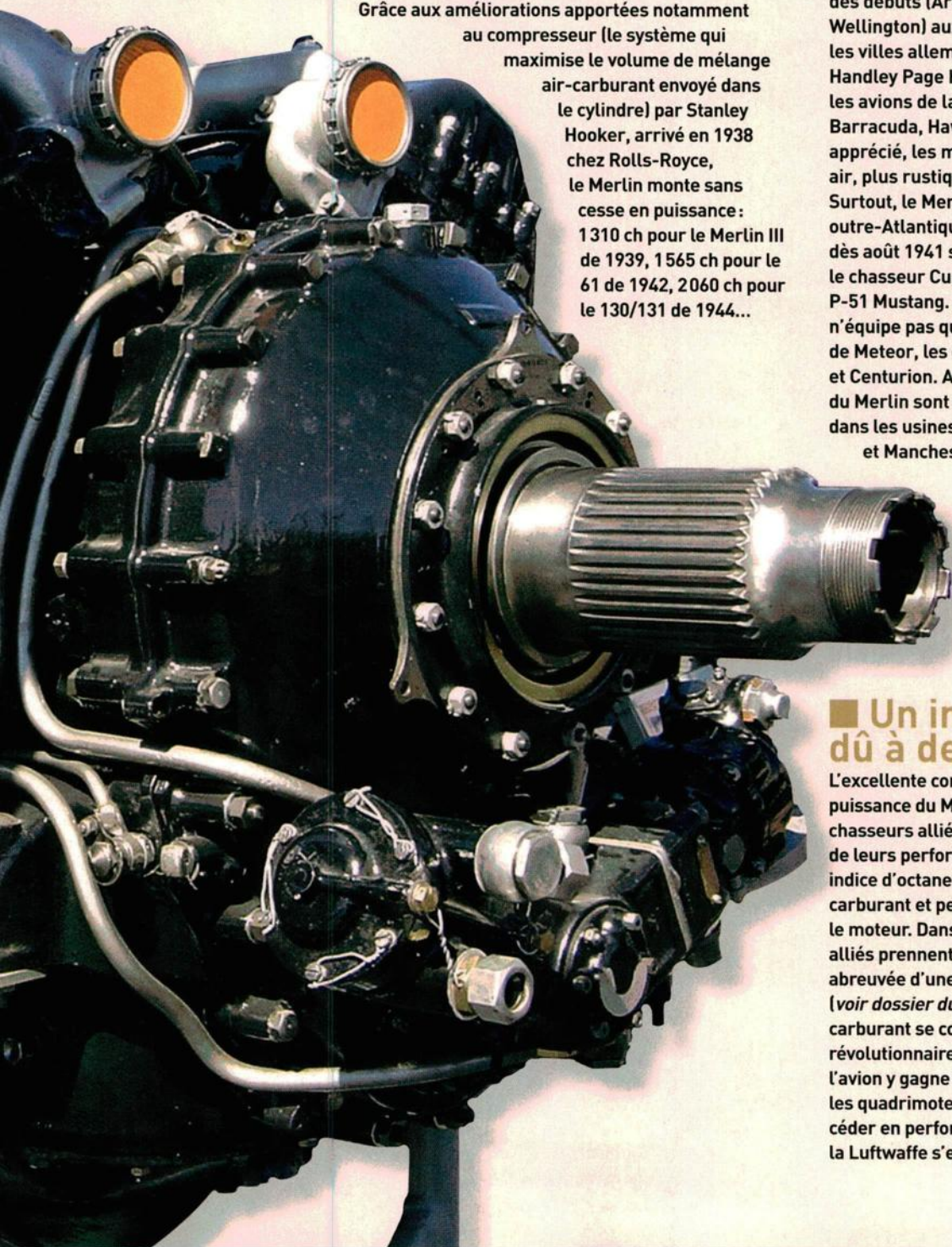
Grâce aux améliorations apportées notamment au compresseur (le système qui maximise le volume de mélange air-carburant envoyé dans le cylindre) par Stanley Hooker, arrivé en 1938 chez Rolls-Royce, le Merlin monte sans cesse en puissance : 1 310 ch pour le Merlin III de 1939, 1 565 ch pour le 61 de 1942, 2 060 ch pour le 130/131 de 1944...

■ Le moteur du Mustang

Le Merlin se taille une telle réputation qu'il équipe, outre les Hurricane et Spitfire des débuts, pratiquement tous les types d'avions britanniques, les plus mauvais (chasseurs Boulton Paul Defiant et Fairey Fulmar, bombardier Fairey Battle) comme les meilleurs (chasseur-bombardier de Havilland Mosquito et Bristol Beaufighter II). Le Merlin est également le moteur choisi pour doter les gros bombardiers, des bimoteurs des débuts (Armstrong Whitworth Whitley et Vickers Wellington) aux énormes quadrimoteurs qui réduisent les villes allemandes en cendres (Avro Lancaster, Handley Page Halifax). Le Merlin équipe en outre les avions de la Navy (Supermarine Seafire, Fairey Barracuda, Hawker Sea Hurricane) où il n'est guère apprécié, les moteurs en étoile à refroidissement par air, plus rustiques, étant mieux adaptés. Surtout, le Merlin a l'honneur insigne d'être adopté outre-Atlantique. Construit sous licence par Packard dès août 1941 sous l'appellation V-1650, il équipe le chasseur Curtiss P-40F/L et le North American P-51 Mustang. En outre, le best-seller de Rolls-Royce n'équipe pas que des avions : il propulse, sous le nom de Meteor, les chars britanniques Cromwell, Comet et Centurion. Au total, près de 150 000 exemplaires du Merlin sont construits en 45 versions : les deux tiers dans les usines britanniques de Crewe, Glasgow, Derby et Manchester, le reste aux États-Unis.

■ Un impact opérationnel dû à des combinaisons

L'excellente combinaison fiabilité-poids-compacité-puissance du Merlin n'explique pas seule le succès des chasseurs alliés. Ces derniers doivent une bonne partie de leurs performances à une essence d'aviation à haut indice d'octane. Ce composant retarde l'inflammation du carburant et permet une compression plus élevée dans le moteur. Dans la course à la puissance, les chasseurs alliés prennent ainsi l'ascendant sur une Luftwaffe abreuvée d'une essence synthétique de moindre qualité (voir dossier du n° 9). Avec le Mustang de 1943, l'atout carburant se combine à une aile au profil aérodynamique révolutionnaire et à des réservoirs supplémentaires : l'avion y gagne l'autonomie nécessaire pour escorter les quadrimoteurs au cœur du Reich, sans pour autant céder en performance. Forcée de défendre son territoire, la Luftwaffe s'en retrouve chassée à l'été 1944.





Comment le PCF a exagéré

Par Nicolas Aubin

Si on savait déjà que le PCF, sur ordre de Staline, n'avait basculé dans la Résistance armée qu'à la suite de l'invasion de l'URSS par l'Allemagne en juin 1941, les archives révèlent depuis dix ans un engagement réel mais dont les résultats militaires – et le prix payé – ont été largement surévalués. Le point en cinq questions clés.

En février 1942, les trois branches armées initiales du PCF (OS, Bataillons de la jeunesse, MOI) fusionnent au sein des **Francs-tireurs et partisans français** (FTPF ou FTP).

Formés en juillet 1941, les **Bataillons de la jeunesse**, dirigés par le commissaire politique national Albert Ouzoulias (futur colonel André, 26 ans) et Pierre Georges (futur colonel Fabien, 22 ans) regroupent 36 adolescents, lycéens et jeunes ouvriers. Les rares survivants de la répression de fin 1941 rejoignent les FTP en 1942.

1 – Quels étaient les effectifs réels des combattants communistes ?

Les **Francs-tireurs et partisans** (FTP) étaient-ils ces « dizaines de milliers de combattants de la nuit » ? C'est ce qu'affirme le résistant Albert Ouzoulias (*Les Fils de la nuit*, 1975), chef des **Bataillons de la jeunesse**. En réalité, estime l'historien Stéphane Courtois, spécialiste du mouvement communiste et chercheur au laboratoire du CNRS Cultures et sociétés européennes (CNRS/université de Strasbourg), « pas plus de 100 combattants n'ont été actifs en même temps entre juillet 1941 et mi-1943 ». Ce chiffre émane des états d'effectifs dressés par les responsables FTP, saisis par la police de Vichy et

publiés en 2004 et 2010 par l'historien Franck Liaigre.

Abandonné en effet par 95 % de ses militants après le **Pacte germano-soviétique**, traqué par la police républicaine puis par Vichy, le Parti communiste français (PCF) n'est plus en juillet 1941 qu'un groupuscule de 5000 clandestins réticents à basculer dans l'action armée. L'inexpérience, le manque d'armes et d'explosifs, le prix à payer — chaque attentat condamnant à mort des dizaines de camarades déjà emprisonnés — sont autant d'arguments. Finalement, le parti se contente pour la lutte armée d'une vingtaine d'irréductibles issus de l'**Organisation spéciale** (OS), d'une poignée de jeunes et de quelques militants de la **MOI**. Pendant deux ans, les nouvelles recrues ne feront que combler les pertes.

La majorité des communistes, elle, reste fidèle aux stratégies familières de propagande et d'actions syndicales, également périlleuses et finalement plus efficaces que l'action directe. Certes, à partir de 1943, des milliers de réfractaires au Service du travail obligatoire, instauré le 16 février, affluent dans les maquis. Mais ils ne sont ni opérationnels, ni toujours motivés. Ce n'est qu'après le Débarquement que les effectifs des FTP se gonflent pour atteindre, au dire des acteurs, 250 000 sympathisants.

2 – La lutte armée a-t-elle soulagé l'Armée rouge ?

« Désorganisez par tous les moyens possibles production d'armes. Formez des petits détachements pour



son rôle militaire

La Résistance communiste s'engage seulement après le 22 juin 1941 dans la lutte armée (à gauche, le sabotage de rails en 1942). Elle y gagne la légitimité qui lui permet de piloter les insurrections de 1944 (au centre, des FTP à Chartres le 19 août ; à droite, Paris le 25).

destruction des usines de guerre, des dépôts de naphte, des ponts, des chemins de fer, routes, communications télégraphiques et téléphoniques. Empêchez par tous les moyens transport des troupes et des armes. » Telle est la directive transmise le 1^{er} juillet 1941 par Georgi Dimitrov, secrétaire général de l'Internationale communiste (Komintern), et Dimitri Manouïlski, responsable en charge du PCF à Moscou, à Jacques Duclos, responsable clandestin du PCF en France. Sans attendre, le parti s'exécute : 107 sabotages, 40 attaques à l'explosif, 8 déraillements pour l'année 1941 ; 200 Allemands abattus en 1942. Et Duclos, le 3 octobre 1941, se vante : « Mesures prises par les Allemands témoignent de la fureur en voyant les attaques contre leurs hommes prendre le caractère mouvement de masse. Nombreuses sont chaque jour les victimes. Sous coups ennemis, Parti se tient très bien et se montre digne de la grande cause de Staline. » La réalité, en fait, est tout autre. Si un rapport de Vichy avoue que « depuis

quelque temps [nous sommes en juillet 1941], des actes de sabotage sont signalés sur les voies ferrées la nuit », il ajoute de suite « qu'il s'agit généralement de fils de signaux coupés, de rails cassés ou enlevés dans tous les cas, [...] sans qu'il en résulte d'incident ». Albert Ouzoulias le reconnaît : « Nous ne faisons sauter les rails que sur 1 m à 1,50 m et, avec la vitesse acquise, la locomotive sautait les traverses et reprenait le rail de l'autre côté. » Les chiffres des actions des Bataillons de la jeunesse donnés par Jean-Marc Berlière et Franck Liaigre (voir bibliographie p. 68) sont parlants : trois déraillements réussis sur 23, six sabotages de véhicule sur 35, trois destructions de bâtiment sur 33... Bombes artisanales, armement de pacotille, inexpérience militaire expliquent les ratés. Et les attaques décroissent en août 1941. Car la répression, elle, marque des points. Roger Linet, membre de l'OS, cité par Stéphane Courtois dans sa thèse (voir bibliographie), se souvient que « les effectifs

étaient clairsemés. [...] Au niveau de la région parisienne, on ne devait pas être plus d'une cinquantaine de FTP. Il y a eu des régions où nous n'avions plus qu'un seul "triangle" [unité de base, NDLR]. » Presque tous les membres des Bataillons de la jeunesse ont été arrêtés par les Français et fusillés par l'occupant. La police a profité de l'absence de planques (les armes sont stockées dans les chambres), des dossiers individuels établis avant guerre et du cloisonnement rendu poreux par les liens personnels qui unissent les membres. Sans compter l'imprudence et la fanfanterie de certains. En février 1942, le parti est asphyxié. « Il ne doit son salut qu'à deux hommes, précise Stéphane Courtois. L'héroïque Arthur Dallidet, agent de liaison de Duclos, qui ne révèle pas la planque de son chef malgré les sévices [il sera fusillé en mai 1942, NDLR]. Et Auguste Lecœur, qui renforce les mesures de cloisonnement. » À ce sujet, l'historien raconte cette anecdote révélatrice : sans posséder aucun document, Lecœur,

Le 23 août 1939, la signature du **Pacte germano-soviétique** de non-agression et de partage de l'Europe de l'Est contraint le PCF, sur ordre de Moscou, à renoncer à sa ligne antifasciste au profit d'une ligne pacifiste. Interdit le 26 septembre 1939, le PCF tiendra cette ligne jusque juin 1941.

L'**Organisation spéciale** (OS) est une section créée en octobre 1940, avec des éléments aguerris chargés de la police interne au parti et de la sécurité lors des actions antichyistes (propagande, grève, manifestation).

La **Main-d'œuvre immigrée** (MOI) est une section créée en 1925 pour assister et fidéliser les familles des nombreux ouvriers étrangers, arrivés pour pallier le manque de bras après la saignée de la Grande Guerre.

Membres du PCF, vrais héros de la Résistance (de gauche à droite) : Auguste Lecoœur, le réorganisateur qui sauve le parti en 1942 ; Pierre Georges dit « colonel Fabien », l'animateur de la lutte armée ; Henri Rol-Tanguy, l'organisateur de l'insurrection parisienne ; Louis Aragon, le poète résistant ; Georges Guingouin, le « préfet » du sanctuaire maquisard de Haute-Vienne. Ces hommes jouent un important rôle fédérateur, mobilisant d'autres mouvements dans des organisations parallèles, comme le Front national, actif à Nice et surtout en Corse, qu'il contribue à libérer.



La **colonne Jesser** regroupe 2500 hommes d'unités disparates (1000^e régiment de sécurité motorisé, deux bataillons d'anciens prisonniers de guerre soviétiques, forces paramilitaires). Chargée de nettoyer l'Auvergne et le Limousin, elle combat les FTP de Georges Guingouin au mont Gargan.

en adoptant les techniques de la police, avait en quelques jours réussi à localiser l'essentiel des résistants communistes de Paris, démontrant ainsi la faiblesse des mesures de cloisonnement.

Ces actions armées, aussi modestes soient-elles, fixent-elles des forces allemandes ? Guère. Des Français assurent l'essentiel de la répression et surveillent les voies ferrées. Selon l'historien britannique John Keegan, « *jamais plus de 6500 Allemands n'ont été engagés simultanément contre la Résistance* ». Aucune division n'est immobilisée. Celles présentes en France sont en garnison sur le littoral ou au repos après avoir souffert sur le front russe. Durant deux années, l'inefficacité de la lutte armée n'a d'égal que l'héroïsme des militants.

Après septembre 1943 et mis à part la libération de la Corse (voir encadré p. 68), l'impact militaire reste limité. Seul l'instituteur trentenaire Georges Guingouin parvient à constituer un maquis assez actif pour que le Limousin soit surnommé la « petite Russie » et qu'en 1944, les Allemands y engagent des troupes régulières. Le nombre de sabotages s'élève certes mais le prix payé, qui émerge des statistiques fiables publiées en 2010, est disproportionné :

en janvier 1944, 447 FTP meurent et près de 5000 sont emprisonnés pour 24 ennemis tués. Un rapport de Gerd von Rundstedt, chef du haut commandement de l'Ouest (*Oberbefehlshaber West*), estime que « *la lutte antiguérilla est une occasion d'aguerrir les bleus et de rompre la monotonie des tâches de fortification* ».

De 1941 à 1943, l'inefficacité de la lutte armée n'a d'égal que l'héroïsme des militants.

l'insurrection et le PCF est en pointe des combats. Mais les journaux de marche allemands n'en portent guère trace. La 1^{re} division blindée SS reconnaît seulement le déraillement de deux wagons de chars, la 9^e, la destruction de quelques camions victimes de mines.

C'est que l'insurrection se concentre dans la moitié sud du pays, loin des axes traversés par les renforts, à l'exception de ceux des 2^e division blindée SS et 17^e division mécanisée

SS qui ne subissent pas davantage d'embuscade d'ampleur. Les maquisards se battent en fait contre des unités de second rang chargées de les éliminer, comme la **colonne Jesser**. En revanche, la Résistance ralentit bien les divisions hippomobiles.

En complément des bombardements alliés, son travail de destruction du matériel et de sabotage paralyse le transport ferroviaire entre Seine et Loire. En Bretagne, 60 000 soldats sont contraints de monter au front à pied. Ils arriveront éreintés.

■ Les FTP ont-ils freiné la division Das Reich ?

Neuf juin, 99 pendus à Tulle ; 10 juin, 642 victimes à Oradour-sur-Glane. Nul n'ignore les atrocités commises par la 2^e division blindée SS « Das Reich », prétendument harcelée par les FTP lors de sa montée vers la Normandie. L'étude des *Bundesarchiv* par Jean-Luc Leleu (*La Waffen SS*, Perrin, 2007) révèle qu'en fait elle ne remontait pas vers le front au moment des faits. Depuis le 7 juin, elle mène une opération anti-insurrectionnelle. Qu'une unité d'élite soit affectée à une telle mission peut surprendre mais la 2^e SS, alors privée des deux tiers de ses chars et des trois quarts de ses camions, n'est plus que l'ombre d'elle-même. Hormis un groupement tactique mobile, elle n'est pas apte à combattre les Alliés. En revanche, son commandant, le *SS-Brigadeführer* Heinz Lammerding, a été responsable de la lutte contre les partisans à l'Est. Il est compétent pour employer « *les moyens les plus extrêmes et les plus sanglants* » comme l'exigent les ordres. En libérant Tulle, le 7 juin, les FTP offrent un prétexte à l'application de la terreur planifiée. Mais dès le 9 juin, alors que la mission commence tout juste, le transfert des éléments mobiles vers la Normandie est ordonné pour le 11. Lammerding improvise alors une action massive destinée à terroriser la population : ce sera Oradour, bourg paisible nullement impliqué dans la Résistance. L'urgence du front a donc primé sur la contre-insurrection. Aucune embuscade ne venant ralentir les convois, les éléments arrivent entre le 13 au soir – en deux rapides étapes de 300 km – et le 16. Le déficit en véhicules retardera trois semaines le reliquat de la division. Ce n'est donc pas par le harcèlement mais indirectement, en créant un climat d'insécurité, que les FTP ont distrahit pendant 48 heures, non une division entière, mais un groupement mobile de la division Das Reich.

3 – Les partisans ont-ils retardé la montée des renforts allemands vers la Normandie ?

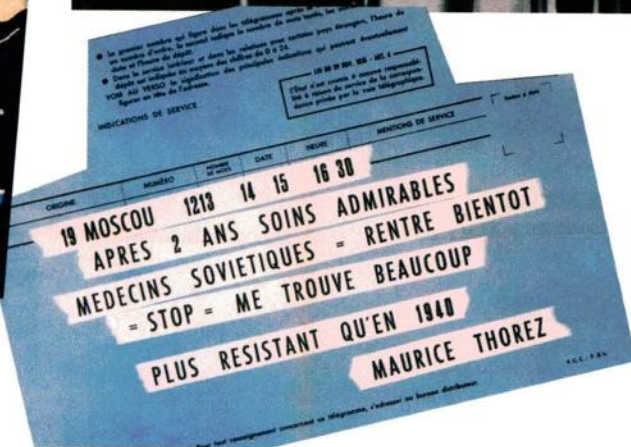
« *Sans les retards considérables imposés par les partisans, les Alliés auraient peut-être été rejetés à la mer* », soutient Charles Tillon, membre du secrétariat clandestin du PCF, dans *Les FTP* (1962). Affirmation que nuancent les archives militaires allemandes publiées depuis 2000 par l'historien suédois Niklas Zetterling. On y découvre que si des divisions mobiles ont été retardées, c'est à cause du manque chronique de véhicules et d'essence, de la crainte d'un deuxième débarquement et de la menace aérienne. Bien sûr, le 6 juin, l'ensemble des mouvements de résistance a basculé dans

4 – L'insurrection populaire accélère-t-elle la Libération ?

Ce mythe, celui d'une « France libérée par elle-même », est tout autant d'origine communiste que gaulliste. Ensemble, les deux partis ont forgé des légendes crédibilisées par les déclarations diplomatiques d'Eisenhower estimant l'apport de la Résistance à « *quinze divisions* ». Chiffre repris encore en 2002 par Dominique Lormier qui affirmait que les maquisards avaient « *fixé 10 à 15 divisions et libéré la moitié de la France* » dans son ouvrage



C'est dans les années 1950 que le PCF construit son mythe résistant, malgré les moqueries (ci-contre, affiche de 1952) adressées à son patron, Maurice Thorez (au centre, entre Marcel Cachin et André Marty), qui a passé la guerre à Moscou.



Maurice Thorez (1900-1964) est secrétaire général du PCF de 1930 à sa mort. Animateur du Front populaire en 1936 sans participer au gouvernement, il défend d'abord l'idée d'un front antifasciste mais vire de bord après la signature du Pacte germano-soviétique. Menacé d'arrestation car le PCF a réclaté le 1^{er} octobre 1939 des négociations avec Hitler, il s'enfuit en novembre à Moscou, où il passe la guerre dans l'inaction. Il revient cependant à Paris le 27 novembre 1944 pour appliquer les ordres de Staline : ne pas prendre le pouvoir par la force mais organiser l'alliance la plus large possible pour éliminer de Gaulle.

Les Combats victorieux de la Résistance française à la Libération. En réalité, si elle a ponctuellement facilité l'avance des Alliés et préservé des installations utiles comme le port de Marseille, la Résistance n'a pas hâté de manière sensible la Libération. Les territoires du Sud-Ouest ont été évacués par les Allemands pris en tenailles après la percée d'Avranches et le débarquement en Provence. Dans les villes, l'insurrection a été un échec. Sur 212 communes étudiées

dans la thèse de Philippe Buton publiée en 1993 (voir bibliographie), 85 % ont attendu passivement le départ des Allemands et plusieurs municipalités libérées ont été rapidement reperdues. Pour Olivier Wieviorka, la « rapidité de l'avance alliée, le manque d'armes, le refus de devenir une masse de manœuvre manipulée par les communistes sont autant d'éléments qui expliquent une passivité que la volonté farouche de survivre a sans doute renforcée » (« La fin des héros », in *L'Histoire*

n° 233, juin 1999). L'insurrection parisienne est l'exception qui, par sa valeur symbolique, est devenue la norme. Ailleurs, seules des régions sans importance stratégique échappent aux Allemands. « Le haut commandement n'était pas très inquiet », souligne l'historien allemand Eberhard Jäckel dès 1966 dans *La France dans l'Europe de Hitler*. « Le 13 juin, Rundstedt signalait que les sabotages avaient augmenté, certes, mais tout de même pas dans



LES BARBARES VOULAIENT LES TUER ILS LES ONT RENDUS IMMORTELS
(George POULTZER (coll. à M.M. DRE))

MICHEL
 JEAN POUHARCH
 PIERRE TIMBAUT
 JULES VESCOUZE
 DENISE GRANET
 MARIE GARDETTE
 JEAN GRANDDEL
 JEAN-PIERRE AUFFRET
 PIERRE GREGOIRE
 ANDRÉ LAFORGE
 DAVID
 BENOÎT
 NIKOÛET
 ROBERT
 RENEL

22 OCTOBRE 1941 CHATEAUBRIANT

les proportions auxquelles on s'attendait. Le 20, il relevait même que l'agitation avait décliné; aucun désordre sérieux ne s'était produit dans l'ancienne zone occupée. De fait, nulle part ni la Résistance, ni les maquis n'ont eu d'action décisive. »

Pas plus de 2 % des pertes allemandes en France sont dues à l'action de la Résistance unifiée entre le 6 juin et le 15 septembre. Reste que l'enjeu de ce combat n'est plus militaire — il ne l'a été qu'en 1941-1942 — et le génie du PCF va résider dans sa capacité immédiate à s'approprier l'Histoire pour gagner une légitimité politique et parvenir aux portes du pouvoir en 1944 et en 1947.

Que leur lutte ait été efficace ou pas, ils ont payé leur engagement au même tarif, celui du sang. Simples victimes de leur appartenance au PCF, comme les otages de Chateaubriant. Ou combattants, tels les 22 membres du groupe Manouchian des FTP-MOI, fusillés au mont Valérien le 21 février 1944 (photo).

5 - Le PCF est-il bien le « pari des fusillés » ?

Personne ne nie la participation active et courageuse du PCF dans la Résistance. Ce qui fait polémique, en revanche, c'est le statut de « premier martyr » cultivé, avant même la fin de la guerre, par le parti pour en retirer prestige et légitimité. Ainsi, dès avant le Débarquement, *L'Humanité* clandestine titre : « Déjà 100 000 fusillés pour la France ». En 1947, Maurice Thorez affirme à Staline sans sourciller que 350 000 militants sont morts... Le total macabre se stabilise ensuite à 75 000 et, malgré une exagération qui n'échappe à personne, le chiffre s'enracine.

L'ouverture des archives de la police en 2006 permet aux historiens Jean-Pierre Besse et Thomas Pouty de dresser un premier inventaire (voir bibliographie). Or, ils ne trouvent trace que de 4 500 exécutions de résistants toutes appartenances confondues. « Au mont Valérien, lieu emblématique de la répression, il faut changer la plaque commémorative, ce n'est pas à 10 000 fusillés qu'il faut rendre hommage mais à 1 007 résistants dont 500 communistes, précise Stéphane Courtois. En étant large, on peut estimer à 2 500 le nombre de communistes fusillés. En y ajoutant les résistants

abattus en opération, ceux tués et massacrés durant les combats de la Libération et les déportés qui ne sont pas rentrés, une estimation de 10 000 morts pendant la guerre est crédible. » Le chiffre, s'il reste loin de celui avancé après guerre, reste considérable, surtout rapporté au faible nombre des militants car, on l'a vu, le PCF était davantage l'ombre d'une armée que l'armée des ombres. ■

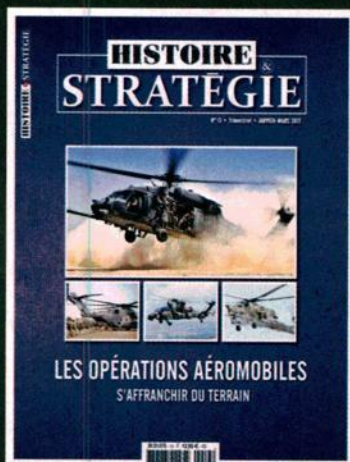
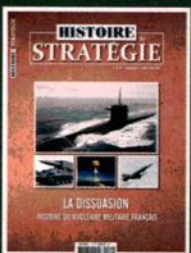
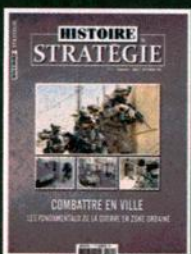
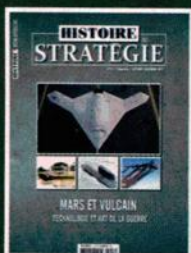
Pour en savoir +

- *Le Sang des communistes. Les Bataillons de la jeunesse dans la lutte armée. Automne 1941*, Jean-Marc Berlière, Franck Liaigre, Fayard, 2004.
- *Les Fusillés. Répression et exécutions pendant l'Occupation*, Jean-Pierre Besse, Thomas Pouty, Éditions de l'Atelier, 2006.
- *Les Lendemain qui déchantent. Le Parti communiste français à la Libération*, Philippe Buton, Presses de la FNSP, 1993.
- *La France pendant la Seconde Guerre mondiale. Atlas historique*, Jean-Luc Leleu, Françoise Passera, Jean Quellien, Michel Daeffler, Fayard, 2010.
- *Le PCF dans la guerre*, Stéphane Courtois, Ramsay, 1980.
- *Dictionnaire historique de la Résistance*, François Marcot (dir.), Robert Laffont, 2006.
- *Normandy 1944. Germany Military Organization, Combat Power and Organizational Effectiveness*, Niklas Zetterling, J.J. Federowicz Pub., 2000.
- *L'Occupation allemande en France*, Ahlrich Meyer, Privat, 2002.

■ Corse, le grand fait d'arme du PC

La libération de la Corse, achevée le 4 octobre 1943, est le résultat parfait de la stratégie « noyautage/insurrection/prise du pouvoir » du PCF. Le noyautage, c'est celui du mouvement « Front national », invention du PCF qui rassemble les résistants par-delà les clivages politiques et obtient une influence considérable dans l'île. Grâce à l'appui du général Giraud qui leur envoie des armes, les communistes emmenés par Arthur Giovoni profitent de l'attentisme des 80 000 occupants italiens qui suit l'armistice du 8 septembre 1943 pour lancer l'insurrection à Ajaccio. Malgré une résistance acharnée, les Allemands sont contraints d'évacuer par l'action combinée des résistants, des Italiens ralliés et de renforts expédiés par Giraud. Les communistes sont alors maîtres de la préfecture et des municipalités et il faut que de Gaulle se déplace pour les obliger à faire une place au préfet! Le parti en tire un formidable prestige politique et valide sa stratégie. Deux atouts qu'il espère bien faire fructifier en métropole dans les mois suivants...

En vente en kiosque



H&S

Histoire & Stratégie
Trimestriel - 100 pages - 12,95 €
Codification Presstalis 01475

DSI

Défense & Sécurité internationale
Mensuel - 116 pages - 6,80 €
Codification Presstalis 08434



Abonnement

Abonnez-vous à H&S et DSI
et économisez jusqu'à **40 %** !

~~77,70€~~ **H&S**
55€

seulement pour une
année de lecture au
lieu de 77,70€.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

~~152,50€~~ **DSI et H&S**
95€

seulement pour une
année de lecture au
lieu de 152,50€.

Tarif pour la France
métropolitaine,
voir conditions d'abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à :
AREION Group - DSI magazine - 91, rue Saint-Honoré - 75001 Paris
Tél. : +33 (0) 1 45 55 04 81 - Fax : +33(0) 8 11 62 29 31
www.geostrategique.com - commande@areion.fr

Abonnement à H&S pour 1 an/6 numéros - 4 + 2 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 55 € Europe/DOM-TOM : 95 € Reste du monde : 115 €

Abonnement à H&S pour 2 ans/12 numéros - 8 + 4 hors-série (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 175 € Reste du monde : 215 €

Abonnement à DSI pour 1 an/11 numéros (port compris)

France métropolitaine : 50 € Europe/DOM-TOM : 70 € Reste du monde : 90 €

Abonnement à DSI pour 2 ans/22 numéros (port compris)

France métropolitaine : 90 € Europe/DOM-TOM : 130 € Reste du monde : 170 €

Abonnement à H&S + DSI pour 1 an (port compris)

France métropolitaine : 95 € Europe/DOM-TOM : 155 € Reste du monde : 195 €

Abonnement à H&S + DSI pour 2 ans (port compris)

France métropolitaine : 180 € Europe/DOM-TOM : 300 € Reste du monde : 380 €

Nom _____
Prénom _____
Profession/Organisation _____
Adresse _____

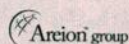
Code postal _____ Ville _____
Pays _____
Téléphone _____
E-mail _____

Paiement :

- par chèque uniquement pour la France (à l'ordre d'Areion)
 par mandat postal en euros (à l'ordre d'Areion)
 par carte bancaire (VISA/ Mastercard)

N° de carte _____ / _____ / _____ / _____
Date d'expiration _ / _ / _
Cryptogramme (3 derniers chiffres au dos de la CB) _ _ _
Signature (obligatoire)

[TARIFS VALABLES JUSQU'AU 30 JUIN 2013]



Délai de livraison : sous quinzaine dès réception de votre règlement.
Pour des commandes en express, contactez le service commandes.

Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6.01.1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Les renseignements demandés sont réservés au traitement de votre commande. Par notre intermédiaire, vous n'êtes pas amené à recevoir de propositions émanant d'autres sociétés.

Pont Milvius : la bataille qui impose le christianisme

Par Laureen Bouyssou

Simple escarmouche ou grande bataille ? On l'ignore... Mais en remportant sur son rival Maxence le combat du pont Milvius en 312, l'empereur Constantin, champion du christianisme, va imposer sa vision religieuse. Avec d'immenses conséquences !



Né vers 273/274 à Naissus (actuelle Serbie), **Constantin** est le fils de Constance Chlore et de la future sainte Hélène. Tribun de légion, il apprend tôt les rapports de force entre tétrarques en combattant à leurs côtés en Orient. En 312, il défait Maxence et choisit le Dieu des chrétiens. En 313, il légalise le christianisme en accord avec Licinius, allié puis rival oriental : les deux hommes s'affrontent dès 316. Constantin finit par défaire Licinius à Chrysopolis (Turquie) en 324, année où il fonde Constantinople. Selon l'usage d'alors, il se fait baptiser sur son lit de mort, en 337.

Sur les chemins qui mènent à Rome, ce pont revêt une importance monumentale. Pas que le Ponte Milvio, ou pont Milvius, soit imposant : situé sur le Tibre à 3 km au nord du Vatican, au bout de l'antique Via Flaminia, il est réduit aujourd'hui au trafic piétonnier et son état, longtemps pitoyable, lui a valu le surnom de « Ponte Mollo », pont mou... C'est pourtant là, en 312, que l'empereur **Constantin**, futur champion de la cause chrétienne, s'est débarrassé de son rival, le païen Maxence. Avec, on le devine, d'immenses répercussions.

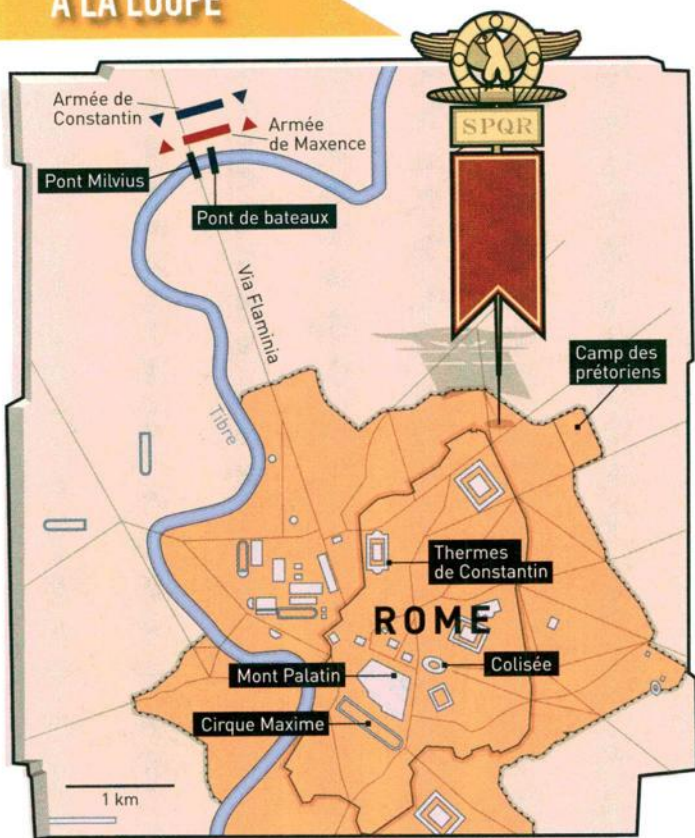
L'imbroglia politico-militaro-religieux dénoué au pont Milvius commence en 293. L'Empire se remet alors à peine de la grave crise qui a failli le détruire au III^e siècle. Cette année-là, le premier **Auguste** d'Orient Dioclétien et l'auguste d'Occident Maximien s'adjoignent deux **Césars**, Galère et Constance Chlore. Cette « tétrarchie » originale doit assurer l'unité de l'Empire en démultipliant le pouvoir, alors que les menaces se renforcent aux frontières. « *La nouveauté ne réside pas tant dans le partage géographique des fonctions impériales que dans le choix des associés en dehors de liens de sang*, remarque l'historien Jean-Michel Carrié, de l'École des hautes

études en sciences sociales. *Mais le système est faussé par la réintroduction du principe d'hérédité.* »

Quand Constance Chlore — devenu Auguste en 305 à la suite de l'abdication de Maximien — meurt en juillet 306, son fils Constantin est proclamé César à York par l'armée de Bretagne (actuelle Angleterre), province qu'il gouverne avec la Gaule et l'Espagne. Histoire d'assurer sa légitimité, le petit nouveau se fait reconnaître dans la foulée par le premier Auguste d'Orient, Galère, qui a succédé à Dioclétien, retiré en 305. Mais Maxence, fils de Maximien, a aussi des ambitions : fin 306, il se fait proclamer **princeps** par sa garde



En 312, devant le pont Milvius, les deux camps font appel à la cavalerie lourde cuirassée des *clibanarii*, dont l'armement (épée longue ou lance, bouclier rond) trahit l'influence des Sarmates, peuples des steppes recrutés par Rome.



UN CHAMP DE BATAILLE AUX CONTOURS FLOUS

Les historiens restent imprécis quant au déploiement des deux armées. Il doit correspondre aujourd'hui au quartier du Tor di Quinto, au nord de l'antique Via Flaminia.

Dans le collège impérial de la tétrarchie, les deux empereurs les plus âgés sont dits « Augustes », leurs adjoints « Césars ».

Le **princeps** (« premier ») désigne le titulaire de la charge impériale.

La **garde prétorienne** forme depuis les débuts de l'Empire la garde de l'empereur. Puissants, les prétoriens jouent un rôle politique majeur, faisant et dé faisant les empereurs. En 306, Galère tente de supprimer la garde, divisée entre les tétrarques depuis la fin du III^e siècle. Les prétoriens restés à Rome rallient Maxence. Après le pont Milvius, les rescapés sont expédiés comme simples soldats sur le Danube et le Rhin. Et Constantin instaure les *scholes palatines*, unités de cavalerie de 500 hommes attachées à sa personne.

de **prétoriens** et prend le contrôle de Rome et de l'Italie. Jusqu'à la mort de Galère en 311, pas moins de sept Augustes se disputent des parties de l'Empire.

Constantin, un général irrésistible...

En 312, Constantin entreprend la reconquête des territoires « usurpés » par Maxence. Pourquoi cette hostilité ? L'historien Eutrope, qui écrit vers 370, évoque dans son *Abrégé* une « guerre civile » fomentée par Constantin contre Maxence. Selon l'historien grec et païen de la fin du VI^e siècle Zosime, au contraire, Maxence « ne cherchait qu'un prétexte de faire la guerre à Constantin, et il lui fut aisé de le trouver en l'accusant d'être cause de la mort de son père Maximien », fin 309, dont Constantin n'est autre que le gendre — il a épousé en 307 sa fille Fausta. Ce qui n'a rien d'in vraisemblable, estime Jean-Michel Carrié : « Les historiographes chrétiens expliquent que Maximien s'est suicidé. Mais ils voulaient peut-être laver la réputation de Constantin, qui aurait très bien pu ordonner sa mise à mort. » Le rhéteur Nazarius, auteur d'un **panégyrique** de Constantin en 321, s'indigne, lui, de l'attitude de Maxence qui aurait refusé une alliance avec Constantin et « renversé ses images vénérables » à Rome. Constantin n'aurait fait que répondre à ces provocations, y voyant une bonne raison d'agrandir son domaine.

Constantin prend en tout cas les devants : il bloque les ports d'Italie, occupe la Sicile et la Sardaigne. Laissant sur le Rhin une partie de ses forces, il quitte Trèves, où il réside, et franchit les Alpes au printemps 312. Le croisement des sources laisse supposer que ses effectifs comprennent de 25 000 à 40 000 hommes, originaires de Germanie, Gaule et Bretagne. Le cœur de son armée est constitué de légions et de régiments de cavalerie d'élite, les *vexillationes*. S'y ajoutent des régiments auxiliaires et des supplétifs barbares, francs et alamans, dont le recrutement a commencé sous Dioclétien en accord avec des chefs vaincus ou par enrôlement de prisonniers. Constantin lui-même a fait ses preuves en tant que commandant de cavalerie lors de la campagne menée contre les Perses par Galère, en 298. L'armée qu'il « hérite » de son père est en outre aguerrie par ses campagnes contre les Pictes (305) et les Francs (310). La stratégie de Constantin est simple : soumettre les villes de la plaine du Pô puis marcher sur Rome. Après avoir pris Suse, il se heurte une première fois vers Turin aux redoutables *clibanarii*, la cavalerie lourde héritée des cataphractaires orientaux (du grec *kataphractus* « vêtu de mailles ») que lui oppose Maxence. L'affaire n'est pas aisée et Constantin y confirme ses qualités de soldat. « *Il joue le tout pour le tout et fait preuve d'un courage physique indéniable* », note Vincent Puech, maître de conférences à l'université de Versailles Saint-Quentin. Investissant bientôt Milan, repoussant à Brescia une « cavalerie nombreuse et ardente » selon Nazarius, puis soumettant Vérone, Aquilée et Modène, il entame enfin à l'automne sa descente vers Rome. Mais son armée est épuisée et a subi des pertes sans doute importantes à Turin et Vérone. Plutôt que d'attaquer, les troupes se préparent à un siège éprouvant et campent au nord-ouest de la ville, dans une plaine du Tibre, au-delà du pont Milvius.

... face à Maxence, géant aux pieds d'argile

Maxence, de l'autre côté du fleuve, ne semble pas en péril. Derrière les murailles de Rome, il a rassemblé des vivres. Et peut compter, en

principe, sur une large supériorité numérique. Selon Zosime, les levées effectuées en Italie, en Sicile et en Afrique lui permettent d'aligner « cent soixante-dix mille hommes d'infanterie et dix-huit mille de cavalerie ». Ces chiffres sont sûrement excessifs. Selon un panégyrique anonyme de 313, Maxence a mobilisé 100 000 hommes. Outre une cavalerie de Numides et de Maures, se battent à ses côtés des déserteurs de l'armée de l'ancien Auguste d'Occident Sévère (306-307), vaincu par Maxence, et de Galère. Sans oublier les *mattio-barbuli*, un corps d'élite armé de javelines plombées et de boucliers, d'abord aux ordres de Maximien puis rallié à Maxence après 305.

Mais il se peut qu'une bonne partie de ces troupes ne soit pas présente à Rome, ce qui relativise la supériorité prétendue de Maxence. C'est que le maître de Rome n'a pas que Constantin pour ennemi : s'il a envoyé des forces en Italie du Nord, c'est parce qu'il attend en fait l'attaque de Licinius, l'Auguste nommé par Galère en 308 pour le diocèse des Pannonies (territoire qui s'étend des actuels Balkans jusqu'au sud de la Bavière). Surtout, Maxence souffre d'impopularité, du fait des lourdes taxes qu'il a imposées et des pillages de sa garde prétorienne. Difficile de soutenir un siège quand le peuple est contre soi.

Les chrétiens font d'une banale querelle de princes une victoire sur le paganisme.

Inquiet, il se rassure en faisant consulter les Livres sibyllins, qui prédisent l'avenir de façon... sibylline. Selon le chrétien Lactance, lettré influent à la

cour de Constantin, « on y trouve que cette journée verra périr l'ennemi des Romains. Cet oracle éveille en lui l'espoir de la victoire ; il se met en route et gagne le champ de bataille. »

Une bétise fatale

Faute de témoins directs, la suite est peu claire : l'ampleur du combat et des effectifs a pu être amplifiée par les hagiographes de Constantin. Toujours est-il que le 28 octobre, Maxence sort des murailles et franchit le Tibre avec ses troupes. Pas par l'évident et obligatoire pont Milvius, cependant, mais sur un pont de bateaux, installé en amont. Pourquoi ? Lactance rapporte que le pont de pierre est coupé. Oui, mais par qui ? Certains historiens avancent que c'est Maxence lui-même qui l'a fait abattre,

afin que son armée, acculée au fleuve, se batte désespérément. Mais Maxence a bien pu faire couper le pont pour empêcher Constantin d'avancer... Ou l'inverse ! Il se peut enfin que le pont soit intact et que les nécessités du nombre aient appelé à le doubler. Faute de sources assez précises, la question restera à jamais posée. Maxence, en tout cas, franchit bien le Tibre et s'avance jusqu'aux *Saxa Rubra* (« Rochers rouges »), dans une plaine « fort vaste et fort propre à ranger la cavalerie », souligne Zosime. L'endroit est, en fait, fort mal choisi : les troupes — infanterie au centre, cavalerie sur les flancs, selon l'usage — sont placées dos au fleuve, si près que « l'onde fatale baignait les pas des dernières files », souligne Nazarius. Impossible de reculer, donc... Toutefois, Maxence est « soutenu par de si puissants renforts et de telles rangées de combattants, que sa ligne de bataille avait autant de solidité que d'ampleur ». Constantin, bon général, a sûrement perçu la bévue de Maxence et n'attend pas. Il lance sa cavalerie contre celle de l'adversaire qui perd sa cohésion et, faute de place, ne peut se reformer. Il profite alors de la confusion et fait charger son infanterie. Peu à peu, les troupes de Maxence sont repoussées vers le fleuve... Et la panique s'ensuit. Défendu par ses prétoriens qui se battent avec acharnement, Maxence échappe encore au péril. Mais bientôt ses lignes cèdent...

Maxence, le piègeur piégé

Le scénario, alors, varie encore selon les versions. Selon les uns, Maxence tente de repasser le pont Milvius (qui donc serait intact) mais le trouve occupé par l'ennemi. Il est alors culbuté dans le Tibre et se noie. Selon d'autres, Maxence et sa garde à cheval essaient de traverser sur le pont de bateaux, mais, surchargé de fuyards, il s'écroule : le *princeps* est alors englouti, avec des milliers de ses soldats... A-t-il été pris à son propre piège ? Zosime raconte que le pont de bateaux, « au lieu de toucher d'un bord à l'autre, était comme divisé en deux parties par le milieu ; et ces deux parties étaient jointes ensemble par des chevilles de fer [...]. Maxence commanda aux ouvriers d'ôter les chevilles, lorsque l'armée de Constantin voudrait marcher sur le pont. » Quoi qu'il en soit, le corps de Maxence est retrouvé le lendemain dans le limon du fleuve. Rome ne pleure pas la mort de son « défenseur ». « Lorsque la nouvelle



Lourdement cuirassé, combattant à la lance, le *clibanarius* n'a pas encore l'étrier qui donnera sa puissance au chevalier médiéval. Le bouclier du fantassin de Constantin est orné du chrisme, symbole formé par les lettres grecques superposées X (chi) et P (rhô), les deux premières du nom « Christos ». Ce signe aurait été imposé à l'armée du futur grand empereur chrétien par une vision collective.

de cette victoire fut apportée, personne n'osa en témoigner sa joie, de peur qu'elle ne se trouvât fautive ; mais quand on vit la tête de Maxence au haut d'une lance, chacun la fit éclater ouvertement », rapporte Zosime. Couvert de gloire, Constantin fait son entrée à Rome le 29 octobre dans une véritable liesse : la foule enthousiaste se déverse dans les rues de la Ville Éternelle pour apercevoir son libérateur. Solennellement remercié par le sénat, Constantin reçoit au nom de toute l'Italie un bouclier et une couronne d'or et, sur le forum, une statue est dressée en son honneur. Rome dans la poche, Constantin peut sourire : il engrange une victoire politique qui lui livre tout l'Occident, même si ce n'est qu'après

l'élimination de son concurrent oriental Licinius, en 324, qu'il devient véritablement le seul maître de tout l'Empire. Mais l'empereur remporte une autre victoire, d'ordre religieux. « Après dix ans de guerre civile, la paix allait revenir. Et dans une société profondément religieuse, tout le monde a vu dans cette victoire une "divine surprise" », souligne Jean Guyon, spécialiste de l'archéologie chrétienne de l'Antiquité tardive. Le panégyriste païen de 313 salue ainsi dans une prière au « Tibre vénérable » l'engloutissement de « l'ennemi de la république ». Mais ce sont surtout les chrétiens qui exploitent le plus l'événement, transformant une banale querelle de princes en victoire sur le paganisme.

En 312, la fameuse cuirasse à lames segmentée a cédé la place à une cotte de mailles. Le bouclier rectangulaire s'est arrondi sous l'influence barbare. L'épée s'est allongée et le pilum, arme de jet des légions de l'époque d'Auguste, cède la place à une lance maniée d'estoc. Le casque rudimentaire d'époque légionnaire et la tunique sont désormais richement ornés.



Un **panégyrique** (du grec *panêguris* « assemblée de tout [le peuple] ») est un discours prononcé en public pour célébrer une personne illustre, une cité, une nation. On dispose de onze panégyriques latins, écrits par des rhéteurs ou des anonymes, dont neuf rédigés sous Dioclétien et Constantin, entre 289 et 321.

Le **pontifex maximus** (souverain pontife) est le titre traditionnel porté depuis Auguste par les empereurs romains qui président les quatre principaux collèges sacerdotaux de Rome, dont le collège des pontifes. À partir du VI^e siècle, ce titre s'appliquera exclusivement au pape, évêque de Rome.

Eusèbe, théologien proche de Constantin et évêque de Césarée en Palestine en 313, compare ainsi Maxence à Pharaon, faisant de Constantin un nouveau Moïse. La bataille elle-même est totalement réinterprétée dans un sens surnaturel. Lactance raconte ainsi que, la veille, Constantin, « averti en songe de faire peindre sur les boucliers de ses soldats le signe

adorable de la croix, et d'engager ensuite le combat, obéit et fit peindre sur ses boucliers un X, avec un accent circonflexe qui signifie Jésus-Christ ».

Chez Eusèbe, qui affirme tenir l'histoire de l'empereur lui-même, il ne s'agit pas d'un songe personnel mais d'une vision collective au cours de la campagne et le signe est différent : une « croix lumineuse » serait apparue « en plein midi » à Constantin et à ses soldats, accompagnée de l'inscription « *Vainquez à la faveur de ce signe* ». La nuit suivante, le Sauveur serait apparu en songe à l'empereur qui aurait demandé qu'on lui confec-tionnât un étendard en forme de croix. Constantin est-il déjà le champion de la cause chrétienne ? On sait qu'avant 312, il a été adepte, comme son père et une large partie de son armée, du dieu semi-officiel Sol Invictus (« Soleil vaincu »), synthèse de l'Apollon romain avec le dieu indo-perse Mithra. Mais il vire de bord pendant sa campagne d'Italie et se fait chrétien dans la foulée.

Constantin est le nouveau Moïse, victorieux d'un Maxence pharaon.

Un converti très politique

Si Constantin ne parle pas dans ses écrits des « visions » rapportées à Eusèbe, les évoquer lui permet de justifier son ralliement. Reste que son choix religieux a pu également être guidé par la volonté de se démarquer de Maxence, prompt, selon ses détracteurs, à recourir aux dieux pour combler son déficit de légitimité auprès de la population romaine. Il faut noter cependant que les premiers auteurs à évoquer une divinité aux côtés de Constantin sont païens, à l'instar du panégyriste de 313 qui souligne l'« *intelligence secrète* » de l'empereur avec « *l'esprit divin* ». Constantin a d'ailleurs probablement appris des païens comment exploiter militairement et politiquement un songe, à une époque où les victoires sont souvent perçues comme le résultat d'une intervention divine.

Alors, acte pragmatique ou foi réelle ? Difficile à dire. Constantin, s'il est personnellement converti, emploie un vocabulaire assez ambigu dans ses lettres aux évêques même après 312. Pareillement, avant 320, le monnayage impérial comporte peu de symboles chrétiens. Et Constantin conserve le titre de **pontifex maximus** pas de rupture brutale, donc, avec le paganisme, dans un empire où les chrétiens sont minoritaires — guère plus de 5 à 10 % des citoyens, avec de fortes disparités selon les régions. La conversion de l'empereur d'Occident, suivie d'une reconnaissance officielle de la religion chrétienne en 313, n'en représente pas moins une spectaculaire victoire pour l'Église, alors que dix ans plus tôt le premier Auguste Dioclétien, sous la pression de Galère, avait lancé une terrible vague de persécutions (voir encadré ci-contre). En outre, Constantin va convoquer les premiers grands conciles d'Empire — Arles en 314, puis Nicée en 325 —, qui réunissent l'ensemble des évêques et qui

vont accoucher des textes fondateurs de l'Église. Le pont Milvius fait donc franchir un pas considérable au christianisme. « *La victoire a fait gagner du temps à la christianisation de l'Empire*, confirme Jean Guyon. *Mais à la mort de Constantin [en 337], la cause des chrétiens est loin d'être gagnée. Le tournant a lieu cinquante ans après le pont Milvius.* » C'est à la bataille de Ctésiphon, remportée contre les Perses en 363, que meurt le dernier empereur païen, Julien dit « l'Apostat ». « *Vicisti, Galilæe* » (« tu as vaincu, Galiléen »), aurait-il dit, le côté transpercé par une lance. Maxence n'aurait pas dit mieux avant de boire l'eau amère du Tibre. ■

Pour en savoir +

- **Panégyriques latins, tome II, VI-X les panégyriques constantiniens**, traduction Édouard Galletier, Les Belles Lettres, 2003.
- **Constantin le Grand**, Pierre Maraval, Tallandier, 2011.
- **L'Empire romain tardif 235-395 ap. J.-C.**, Yves Modéran, Ellipses, 2006.
- **Constantin au pont Milvius ou la naissance d'un mythe**, Gérard Nauroy, Académie nationale de Metz, 2009.
- **Constantin, le premier empereur chrétien**, Vincent Puech, Ellipses, 2011.

■ Persécutés, tolérés, victorieux

Relativement tolérés dans le vaste bazar religieux de la romanité, les chrétiens ne subissent de persécution générale qu'au III^e siècle. En 249, l'édit de Dèce ordonne ainsi aux citoyens de l'Empire de sacrifier aux dieux protecteurs de l'État, ce qui vise bien sûr les adorateurs du Dieu unique. Puis deux édits de Valérien de 257 et 258 pointent exclusivement les chrétiens. Suivent quarante ans de « petite paix de l'Église » notamment sous Gallien (253-268). Mais, entre 303 et 304, Dioclétien revient à la persécution avec quatre édits, inégalement appliqués. En fait, dès 305, les persécutions sont suspendues dans presque tout l'Occident et Galère, en Orient, promulgue en 311 un édit de tolérance. « *La persécution tournait à la guerre civile. Les tétrarques ont compris qu'ils n'éradiqueraient pas le phénomène* », souligne Jean Guyon. Les rivalités entre empereurs ont pu aussi jouer. « *Galère pouvait chercher à imposer une ligne plus modérée face à un persécuteur à outrance comme Maximin Daïa [Auguste entre 310 et 313]* », ajoute Vincent Puech. Enfin, en 313, Constantin et Licinius décident à Milan de restituer leurs biens aux églises. Le christianisme devient légal mais ne sera religion unique et obligatoire qu'en 380, par l'édit de Thessalonique coproclamé par Théodose (379-395) en Orient et Gratien (367-383) en Occident.

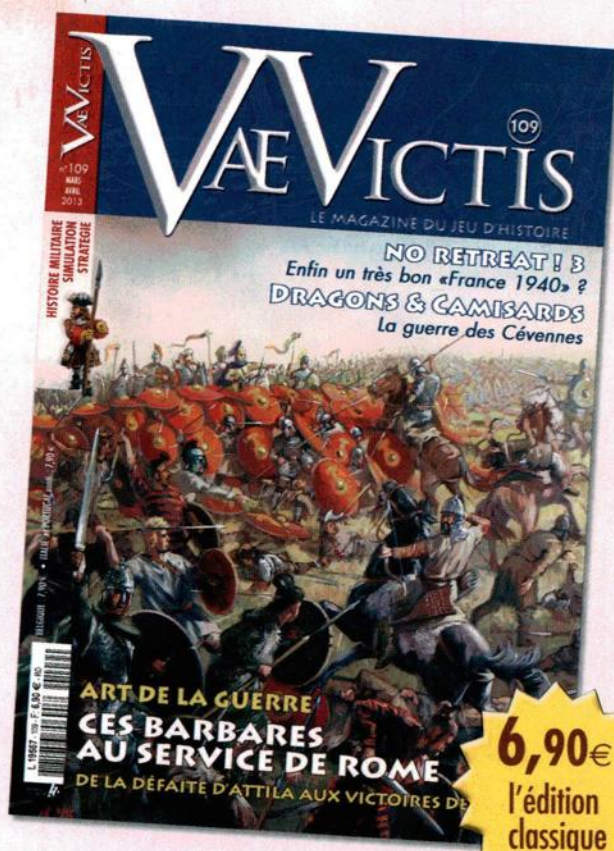
REDECOUVREZ L'HISTOIRE GRÂCE AU JEU

VaeVictis, LE magazine du jeu d'histoire, vous propose tous les deux mois de redécouvrir les grandes batailles et campagnes militaires au travers de nombreux jeux avec pions ou figurines.

VaeVictis est à la fois une revue d'histoire militaire, de part ses articles « art de la guerre » qui recadrent l'action dans son contexte d'époque, détaillent les doctrines stratégiques et tactiques du moment, et un magazine d'actualité ludique avec ses ouvertures de boîtes, analyses de jeux, techniques de peinture, nouveautés figurines, etc.

Parallèlement à l'édition standard de 84 pages, l'édition «**Spécial Jeu**» contient un jeu complet avec 108 pions prédécoupés, sa carte et son livret de règles en couleurs, sous film ☐

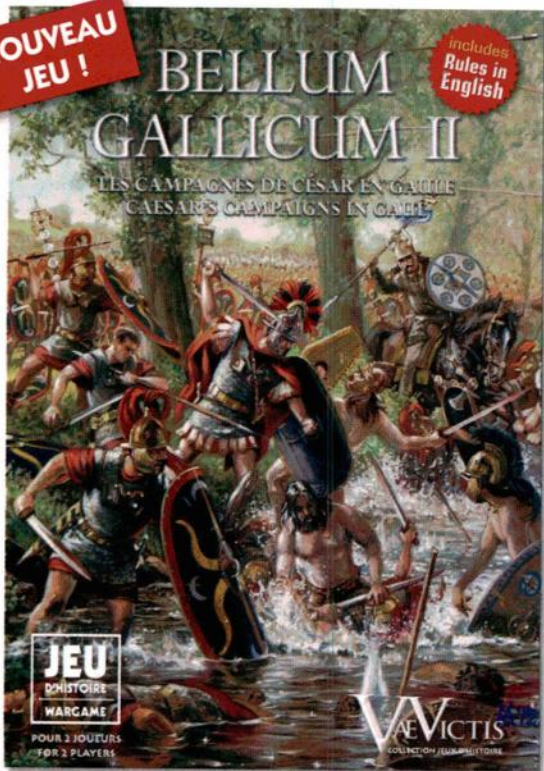
www.vaevictismag.com



A lire particulièrement dans le n°109

- **Les derniers gallo-romains** : la disparition de l'Empire d'Occident à l'Ouest
- **Tornavento 1636** : les Français portent la guerre de Trente ans en Italie

NOUVEAU
JEU !



BELLUM GALLICUM II LES CAMPAGNES DE CÉSAR EN GAULE

Après sa victoire sur les Helvètes à Bibracte, puis celle sur les Germains d'Arioviste, Jules César est devenu un acteur incontournable de l'équilibre politique de la Gaule.

Toutefois son armée ne lui permet pas encore de vaincre une rébellion générale de la Gaule. Il doit donc jouer en permanence sur les divisions politiques des Celtes pour défaire leurs tribus les unes après les autres.

Le bilan des deux premières années de guerre est excellent : César a remporté trois grandes batailles rangées, son armée a opéré groupée et s'est montrée invincible en rase campagne. Après quatre années d'opérations « régionales », la guerre reprend avec une révolte qui va devenir générale, menée par un jeune chef arverne, qui réussit à fédérer les tribus de toute la Gaule contre les Romains...

Saurez-vous comme Vercingétorix mobiliser suffisamment de tribus gauloises pour décourager les Romains ?

Réussirez-vous comme César mener les légions romaines à la victoire et conquérir la Gaule ?

Le jeu comporte :

- Une carte de format 59 x 41 cm
- 216 pions recto-verso prédécoupés
- Un livret de règles et de dix scénarios
- Deux aides de jeu en couleur.



Retrouvez nous
sur Facebook
en flashant
le code
ci-contre



24,60 €



Pendant la Grande Guerre, des alpini hissent un canon de 75 mm modèle 1911 – une pièce d'une tonne – dans les Alpes juliennes. Bien que montagnards aguerris, le conflit est pour eux une terrible épreuve. Les seuls aléas de la montagne – froid, avalanches... – leur causent 14 000 morts.

Alpini, le sommet de l'armée italienne

Par Roberto Barazzutti

Derrière le pittoresque du chapeau de feutre à la plume se cache une histoire tragique : troupes de montagne d'élite, les alpini ont été sacrifiés inutilement aux ambitions mussoliniennes. Et ils en ont payé le prix fort.



Le casque comme le chapeau de feutre de l'alpini sont ornés d'une plume de corbeau et de la *nappina*, un pompon dont la couleur indique le bataillon – rouge sur ce casque de la Seconde Guerre mondiale, ce qui désigne le 2^e bataillon du régiment.

Les **bersaglieri** (« tirailleurs ») sont nés en 1836 dans l'armée sarde, désireuse de se doter d'un corps de chasseurs à pied. Infanterie d'élite, souvent engagés en montagne, ils sont les grands rivaux des alpini.

La **guerre de 1866**, ou troisième guerre d'indépendance italienne, consacre l'unification italienne proclamée en 1861 au détriment de l'Autriche, qui doit céder la Vénétie et une partie du Frioul (Udine et Pordenone).

À **Adoua** (Éthiopie), le 1^{er} mars 1896, l'armée du négus Ménélik II met en déroute une tentative de colonisation italienne menée par le général Oreste Baratieri.

Deux plumes ont contribué à écrire les plus belles pages de l'histoire militaire italienne. Celle du coq de bruyère, emblème des **bersaglieri**. Et celle du corbeau planté sur le feutre des **alpini**. Moins connus, ces derniers sont pourtant les héritiers d'une des traditions militaires les plus anciennes. Et jamais ils n'ont trahi leur réputation de corps d'élite dans les aventures militaires hasardeuses de l'Italie contemporaine.

La nécessité de former un corps de troupe de montagne spécialisé remonterait à la fin du III^e siècle, quand apparaissent trois légions *Iulia Alpina* et autres cohortes *Montanorum*, destinées à garnir le *Clastra Alpium Iuliarum*, la ligne de fortifications des Alpes orientales, dans la Croatie et la Slovénie actuelles. Sur ces fondations se perpétue une tradition de milices locales chargées de défendre les vallées alpines (frioulanes au XV^e siècle aux côtés de Venise, piémontaises lors des invasions françaises, sans oublier les chasseurs tyroliens). Des unités de volontaires sont formées comme les chasseurs de montagne de la République cispadane pendant la Révolution, les *Volontari Cadorini* de Pier Fortunato Calvi en 1848 ou les *Cacciatori delle Alpi* de Garibaldi en 1859. Mais c'est à la fin du XIX^e siècle, alors que naît l'Italie unifiée, qu'apparaissent des troupes permanentes dédiées au milieu montagnard.

Une exigence géographique

Elles ne sont pas une fantaisie : après la **guerre de 1866**, la frontière nord de l'Italie se conjugue avec l'arc alpin, à l'exception notamment du Trentin-Haut-Adige et des limites nord et est du Frioul, régions demeurées

autrichiennes et portes d'entrée de l'ennemi en Italie. Cette menace conduit dans les années 1868-1872 à une réflexion tactico-stratégique qui aboutit en mai 1872 à la publication dans la *Rivista Militare* d'un projet signé Giuseppe Domenico Perruchetti, officier enseignant la géographie militaire. Son idée : diviser les Alpes en districts chargés de l'organisation et de la levée d'une légion (ou bataillon) de plusieurs compagnies.

Pour Perruchetti, la mission de ces « proto-alpini » est défensive : il s'agit de retarder l'ennemi afin de mobiliser et d'acheminer le reste de l'armée laissée en plaine. Une vision contestée par le lieutenant-colonel Agostino Ricci, lui aussi enseignant à l'École de guerre. À la lumière d'exercices réalisés sur le thème dès 1868, Ricci soutient que les Alpes doivent bloquer et pas seulement freiner l'avance ennemie. Les troupes alpines devront plutôt attaquer l'envahisseur pour l'arrêter, lui interdisant de déboucher en plaine pour y concentrer ses colonnes. Favorable à l'idée et passionné de montagne, le ministre de la Guerre, le général Cesare Ricotti Magnani, intègre ces troupes expérimentales dans sa réforme de l'armée. La loi du 30 septembre 1873 entérine ainsi la création des alpini, premier corps de troupe au monde voué à la lutte en montagne.

Le bébé grandit vite. Fort de quinze compagnies en 1873, le corps est porté à six régiments en 1882, avant de se voir adjoindre des compagnies de milice mobile et territoriale, de l'artillerie... À la veille de la Grande Guerre, les alpini représentent huit régiments (26 bataillons) plus trois

d'artillerie, 38 compagnies *Monte* de la milice mobile, 62 compagnies *Valle* de milice territoriale... Ce n'est pas cependant dans les Alpes qu'ils reçoivent le baptême du feu, mais dans les monts d'Érythrée, que l'Italie, en mal d'empire, tente de conquérir. Les *Alpini d'Africa* se battent ainsi en 1887. Drame annonciateur de déboires futurs, le 1^{er} bataillon de cette force

expéditionnaire est détruit le 1^{er} mars 1896 en défendant ses positions à **Adoua** face aux Éthiopiens du négus Ménélik II. Suivent l'expédition de Pékin en 1900 puis les campagnes de Libye de 1911-1913 : dix bataillons et des batteries de montagne s'y distinguent à Derna

en Cyrénaïque aux côtés d'ascaris locaux.

Les Alpes, un cauchemar à glacer le sang

Le 24 mai 1915, aux côtés des Alliés, l'Italie se jette dans la guerre même pour laquelle les alpini sont nés. Dès le début, fidèles à la vision offensive de Ricci, ils progressent à travers la montagne, par-delà la frontière. Mais la pusillanimité et l'indécision du haut commandement congèlent cet élan au pied de positions essentielles, ce qui les expose toute la guerre à la vue des Autrichiens... Et l'artillerie adverse n'est pas tout : les conditions hivernales sont épouvantables, avec un passage 1916-1917 parmi les plus rudes. Les combats se déroulant entre 1 000 et 3 500 m, les températures atteignent par endroits -42 °C ! Le Tofane, l'Adamello, il Carso,

Loin des Alpes, ils vont s'aguerrir lors des expéditions coloniales.

Le courage de ces hommes venus des régions alpines suscite l'admiration de tous en 1918.

■ Au sommet de l'esprit de corps

Les alpini se distinguent par un esprit de corps extrêmement poussé, enraciné sur des particularités jalousement gardées. Le chapeau de feutre avec sa plume de corbeau (ou d'aigle pour les officiers) adopté en 1883, l'uniforme gris-vert de 1910, le bâton ferré, les mots : *naja* (le service armé), *vecio* (l'ancien), *boja* (novice)... Les alpini ont leur hymne (*Trentatré - Valore Alpino*), leurs chansons comme la *Montanarà*, leurs animaux : l'irremplaçable mulet (réformé en 1993 seulement) et les chiens. Par-dessus tout, ils estiment la solidarité. Le sentiment d'appartenance à une communauté alpine, lié au recrutement local, a renforcé le comportement humain et la fraternisation avec des unités ennemies similaires comme les *Kaiserjäger* (germanophones, comme beaucoup d'alpini). Ces qualités perdurent dans l'*Associazione Nazionale Alpini* (ANA), institution unique forte d'environ 340 000 membres partout dans le monde. Créée le 8 juillet 1919 à Milan, elle permettait à l'origine aux anciens combattants d'entretenir les liens tissés au combat et de se soutenir dans une période économique difficile. Devenue ONG à vocation humanitaire, l'ANA se voue à la protection civile et l'éducation, en Italie et dans le reste du monde. En 1995, elle a ainsi ouvert une école à Rossosch, ex-siège du commandement des alpini en Russie.

Formés dès 1872 à la marche et aux travaux de fortification, les alpini (à gauche en 1914, à droite en 1937) se mettent au ski au début du XX^e siècle, suivant les exemples suisse et norvégien. L'alpinisme s'y ajoute dans les années 1920. Une école, toujours active, est ouverte à Aoste en 1934.



Lazare Ponticelli (1897-2008) était le dernier vétéran français de 1914-1918. Engagé volontaire dans la Légion étrangère en 1914, il doit rejoindre (contre son gré) les alpini en 1915. Il y combat jusqu'en 1918.



l'Ortigara... Ces tranchées d'enfer sont les synonymes italiens du Chemin des Dames en France.

Le prix payé par les alpini est effarant : plus de 50 % de pertes. Sur plus de 240 000 recrues (dont les corps de volontaires alpins regroupés en compagnie — ou centurie — nés en 1908 sur le modèle autrichien), on recense 24 876 morts, 76 670 blessés, 18 305 disparus au combat, sans compter près de 14 000 morts du fait des avalanches, de la maladie, de l'adversité de la montagne. Le courage de ces hommes venus des vallées et montagnes alpines (Trieste, Trente...), mais aussi de toute l'Italie et même de l'étranger (du Tessin suisse ou de France comme **Lazare Ponticelli**), a suscité une admiration unanime. « *Les alpini ont été, parmi les troupes spécialisées déployées sur tous les fronts, les plus courageux, les plus tenaces...* », écrit ainsi Rudyard Kipling. Ces qualités ne s'illustrent pas seulement par les coups d'éclats, comme la prise du Monte Nero en 1915, de nuit et à 2 245 m d'altitude, mais par les tours de force logistiques, comme la mise en batterie à la force des bras et à plus de 3 000 m d'un canon de 149 mm (8,2 t sans compter les munitions).

Dans les années 1920-1930, les alpini sont soumis à une série chaotique de réformes et de dissolutions. Les bataillons, unités tactiques de base, ressortent en octobre 1935 groupés en quatre divisions (*Julia*, *Taurinense*, *Tridentina*, *Cuneense*), chacune à deux régiments d'alpini et un d'artillerie. Mais la période est également faste car une 5^e division, *Pusteria*, créée en décembre 1935, venge les déboires de 1896 : à la bataille de Mai Ceu, du 31 mars au 3 avril 1936, elle défait (avec le soutien d'une division de troupes auxiliaires) l'armée du négus forte de 40 000

à 50 000 hommes, garde personnelle comprise.

La suite est moins brillante. Le chemin de croix que sera la Seconde Guerre mondiale débute le 10 juin 1940, sous la forme d'accrochages avec les Français dans les Alpes. Les opérations (limitées) se terminent le 24, avec des pertes bien sûr faibles. Persuadé que sa guerre est gagnée et désireux de tenir des promesses lancées à la légère, Mussolini démobilise des centaines de milliers de soldats, dont des unités aguerries d'alpini. Cette décision a de graves conséquences quand le Duce se lance, le 28 octobre 1940, à l'assaut de la Grèce (voir n° 2, p. 56).

Julia, une tragédie grecque

Les alpini sont aux premières loges de cette campagne planifiée comme une promenade. L'objectif de la *Julia*, en Albanie depuis 1939, est de séparer les troupes grecques de la Macédoine de celles du massif du Pinde. Sa valeur en fait l'une des pointes de l'offensive, qui pénètre de 45 km dans les lignes grecques, au prix de 1 674 tués sur un effectif de 9 300. Il faudrait des renforts, mais l'absence de préparation, la logistique défaillante et les divergences dans le haut commandement italien les retardent. Quand arrivent la *Tridentina* et la *Pusteria*, l'adversaire lance sa contre-offensive. Le 15 novembre, les Grecs entrent en Albanie et les renforts italiens expédiés en décembre, comme la *Cuneense*, peinent à combler les pertes. Fin 1940, les divisions alpines ont 50 % de leur effectif pour affronter un long hiver de combat. Si l'attaque allemande d'avril 1941 secourt l'armée italienne (l'armistice est signé le 24 avril 1941, voir n° 1, p. 64), une nouvelle tragédie frappe la *Julia* : un sous-marin anglais coule le transport qui ramène au pays

Un **Kessel** (chaudron, en allemand) désigne la poche où sont concentrées des unités encerclées sur le front de l'Est.

L'armistice du 8 septembre 1943 consacre officiellement l'armistice secret du 3 septembre par lequel l'Italie dépose les armes et s'engage auprès des Alliés.

Pour en savoir +

- **Alpini sempre. Le penna nere in guerra e in pace**, S. Gervasutti, Canova, 2006.
- **Sacrifice on the Steppe: The Italian Alpine Corps in the Stalingrad Campaign, 1942-1943**, H. Hamilton, Casemate Book, 2011.
- **La Guerre italo-grecque 1940-1941**, D. Lormier, Calmann-Lévy, 2008.
- **The Italian Army 1940-45 (1)**, Europe 1940-43, P. Jowett, S. Andrew (ill.), Osprey, 2000.
- **Histoire des chasseurs alpins italiens sur le front oriental. Récits et témoignages**, D. Zambon, sous la dir. de Ralph Schor, université de Nice Sophia-Antipolis, 1993.

Le corps des alpini réunit désormais deux brigades (*Taurinense* et *Julia*), plus des régiments indépendants. Dont le 4^e régiment parachutiste (à un seul bataillon, le *Monte Cervino*), qui fait partie des forces spéciales italiennes. Il a été déployé récemment en Irak et en Afghanistan (ci-dessous).

le bataillon *Gemona*. Il y aura très peu de survivants.

Les alpini, pourtant, n'ont pas encore bu jusqu'à la lie le calice rempli par le Duce. Hitler projette une offensive vers le Caucase et sollicite l'envoi de troupes alpines. Mussolini, qui dispose déjà en Russie depuis juin 1941 de trois divisions commandées par l'excellent général Giovanni Messe (plus le bataillon de skieurs *Monte Cervino* depuis février 1942), décide le 3 mars 1942 de satisfaire le Führer. Partent ainsi, à partir de juillet 1942, les divisions *Tridentina*, *Julia* et *Cuneense*, à peine complétées après le désastre grec : soit 57 000 hommes aux ordres du général Nasci. Malgré les remarques de Messe sur la tenue, la logistique et l'armement, les alpini sont mal équipés. Les mitrailleuses Breda sont refroidies à l'huile qui gèle dans l'inférieur hiver russe : un comble pour des troupes de montagne ! Et face aux T-34, les alpini ne disposent que de quelques fusils antichars tchèques, de canons antichars de 47 mm (8 par divisions) et de 75 français sur affût allemand (4 à 6 par division). La faiblesse en artillerie est telle que des batteries allemandes doivent parfois leur être adjointes.

Nikolajewka, porte de sortie du cauchemar russe

Ce ne serait pas trop grave sur les pentes accidentées du Caucase, terrain où les alpini seraient à l'abri des blindés. Mais c'est dans la plaine du Don que les montagnards sont envoyés ! La *Tridentina* est d'abord engagée fin août, lors de la première bataille défensive du Don, afin de porter secours aux fantassins de la division *Sforzesca*. Elle rejoint ensuite le reste du corps alpin à l'aile gauche de la 8^e armée italienne du général Italo Gariboldi, flanquée au nord

par la 2^e armée

hongroise et au sud par la 3^e armée roumaine et la VI^e armée allemande, qui tente de prendre Stalingrad...

Étiré sur la rive droite du Don, le front couvert par les trois divisions alpines mesure 75 km : une immensité vu l'équipement antichar (un canon tous les 3 km). Aussi, à partir de septembre et jusqu'au 19 novembre 1942, les alpini s'enterrent, renforcent les défenses et construisent des abris. Un bataillon abat à lui seul 12 000 arbres. Ces travaux sont entrecoupés de missions de patrouille et de quelques accrochages, préludes à une nouvelle tragédie.

Les trois coups sont frappés le 19 novembre 1942. Ce jour-là, les Soviétiques lancent Uranus, la contre-offensive qui doit encercler la VI^e armée dans Stalingrad (voir dossier du n° 11). Pulvérisée, la 3^e armée roumaine laisse ouvert le flanc de la 8^e armée italienne, qui plonge à son tour dans l'enfer le 11 décembre quand les Soviétiques lancent l'offensive

Petit Saturne. Le tour du corps alpin vient quatre jours plus tard. La *Julia* est envoyée colmater la brèche dans le 2^e corps d'armée italien entre les divisions *Cosseria* et *Ravenna*. Elle est remplacée dans la ligne par la *Vicenza*, une unité de second ordre, la seule division de réserve de la 8^e armée. Les alpini mènent d'après combats défensifs tout le long du mois de décembre. Ils ne font que retarder le pire. Le 10 janvier 1943, les Soviétiques percent la 2^e armée hongroise puis attaquent l'armée italienne les 14 et 15 janvier.

Ses maigres défenses enfoncées malgré une résistance acharnée, la 8^e armée risque d'être encerclée. En dépit des instructions d'Hitler qui le somment de rester sur place, Gariboldi ordonne le repli le 17 janvier. La couverture est confiée aux troupes alpines dont la résistance fera dire, avant de mourir, au général allemand Wendel dont relève la *Julia* : « *Mes chars, ce sont les alpini.* » Dans les conditions épouvantables de l'hiver russe, le repli vire à la retraite style 1812, les hommes parcourant à pied plusieurs centaines de kilomètres... La tourmente engloutit des bataillons entiers. Les survivants de la *Julia* et de la *Cuneense*, détruites lors de combats du 20 au 22 janvier, parviennent cependant à rejoindre la *Tridentina* et d'autres troupes qui forment un **Kessel**. Le 26 janvier, au cri de « *Tridentina avanti!* », les alpini soutenus par quelques blindés

chargent et percent l'encerclément à Nikolajewka. Près de 40 000 Italiens et Allemands s'échappent ainsi pour rejoindre enfin, le 31 janvier, les lignes amies du Donets.

Des vallées alpines aux montagnes afghanes

En mars, les alpini quittent enfin l'enfer du front russe. Deux cents trains les y ont amenés, dix-sept suffisent pour les survivants. Le corps a perdu près de 40 000 tués ou disparus, plus 10 330 blessés. L'armée italienne laisse 80 000 prisonniers à l'Est. Un sur huit en reviendra, parfois seulement après la mort de Staline !

Et la guerre n'est pas finie. Des unités occupent la France (Côte d'Azur et Corse) ou combattent dans les Balkans. C'est le cas des divisions *Taurinense*, *Pusteria* et *Alpi Graie*, créée en 1941. À leur retour

de Russie, des unités de la *Julia* et de la *Tridentina* participent à la défense de la frontière orientale contre les partisans yougoslaves. Puis viennent l'armistice du 8 septembre 1943 et la scission de l'Italie.

Méfiant, les Allemands envoient des troupes désarmer leurs ex-alliés dans la Botte. Des alpini s'y opposent : des combats éclatent dans le nord du pays (Bressanone, Tarvisio) dès août 1943. Et beaucoup rejoignent les partisans, formant la division *Garibaldi* au Monténégro. Le *Corpo Italiano di Liberazione* intègre trois bataillons d'alpini. Mais tous n'épousent pas la cause alliée. L'armée de la République sociale italienne (basée à Salò par Mussolini) crée aussi des unités alpines telle la division *Monterosa*. Elles regrouperont 20 000 soldats, dont quelques dizaines de femmes, engagés sur les frontières des Alpes occidentales et orientales. Devenue membre de l'OTAN après guerre, l'Italie réorganise ses forces. Les alpini renaissent en 1946 sous la forme d'un corps de cinq brigades, auxquelles s'ajoutent en 1952 des unités paras. Après la chute du Mur et la fin de la conscription, ne subsistent que deux brigades, *Taurinense* et *Julia*, employées dans des missions internationales (Afghanistan, Kosovo). Ou le secours, selon une tradition inaugurée en 1883, aux victimes de catastrophes naturelles (avalanches, tremblement de terre...) en Italie et à l'étranger. La plume de corbeau n'a pas écrit le mot de la fin. ■

200 trains les ont amenés à l'Est, 17 suffisent pour les survivants.



EMBARQUEZ POUR
**LA PREMIÈRE CROISIÈRE
 SCIENCE & VIE**

ÉVÈNEMENT
 SPÉCIAL LECTEURS

du 24 octobre au 1^{er} novembre 2013

De la mer Egée à la Méditerranée, découvrez les splendeurs des cités antiques

9 jours / 8 nuits

à partir de

995€

SEULEMENT

EN PENSION COMPLÈTE

Vol France/Rhodes inclus

Prix par pers. en cabine double cat. IC.

PLACES LIMITÉES

Spécial Vacances de la Toussaint :
 croisière gratuite enfants de -18 ans⁽¹⁾

en cabine triple ou quadruple avec les parents hors taxes
 portuaires, vol(s) transferts et forfait de séjour à bord

Santorin

En présence de **Michel Chevalet**,
 maître de cérémonie

*"Je vous attends pour la
 première croisière Science et Vie"*

RHODES - HÉRAKLION - SANTORIN - IZMIR - ATHÈNES - OLYMPIE - ROME



LE PROGRAMME DE VOTRE 1^{ÈRE} CROISIÈRE **SCIENCE & VIE**

- ✓ Des conférences passionnantes avec les témoignages de Jean-François Clervoy (spationaute), Yves Lancelot (océanographe) et Michel Chevalet (Journaliste scientifique).
- ✓ Les mystères du volcan de Santorin décryptés par Michel Chevalet.
- ✓ Tous les secrets de votre magazine Science & Vie dévoilés par le Directeur de la Rédaction.
- ✓ Une visite découverte des coulisses du navire et de la passerelle du commandant.

À BORD DU COSTA MEDITERRANEA



RENSEIGNEMENTS & RESERVATION AU :

0 811 020 033

OU SUR LE SITE :
www.scienceetvievoyages.com/croisiere

Du lundi au samedi de 9h30 à 17h30 - (0,09€ TTC/min depuis un poste fixe en métropole)

En précisant
 le code avantage :
**"GUERRES
 ET HISTOIRE"**

Cette croisière est organisée en partenariat avec Costa Croisières - Costa Crociere S.p.A. France - Atout France 092100081. Guerres & Histoire est une publication du groupe Mondadori France Siège Social - 8 rue François Orly - 92543 Montrouge Cedex. * Sauf cas de force majeure

Complétez, découpez et envoyez ce coupon à **GUERRES ET HISTOIRE VOYAGES - B 845 - 60643 CHANTILLY CEDEX**

OUI, JE SOUHAITE RECEVOIR GRATUITEMENT ET SANS ENGAGEMENT LA DOCUMENTATION COMPLÈTE

de la croisière proposée par **GUERRES & HISTOIRE Voyages**.

Mme Mlle M

Nom :

Prénom :

Adresse :

Ville :

Code postal :

Tél. :

Date de naissance :

Email :

Oui je souhaite bénéficier des offres de Science et Vie et de ses partenaires.

Avez-vous déjà effectué une croisière (maritime ou fluviale) OUI NON

Conformément à la loi "Informatique et Liberté" du 6 janvier 1978, nous vous informons que les renseignements ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et que vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification des données vous concernant.

À Hastings, la ruse fissure le mur anglais

Le 29 septembre 1066, dix mois après la mort du roi Édouard le Confesseur, le duc Guillaume de Normandie débarque sur les côtes anglaises pour réclamer le trône d'Angleterre, dont s'est emparé quelques mois plus tôt le comte de Wessex, Harold Godwinson. Guillaume est dans son droit, affirme-t-il : non seulement Édouard lui aurait transmis son royaume mais il accuse de parjure Harold, qui, en 1064, lui avait juré fidélité.

Sept cents bateaux ont donc amené l'armée normande, guère plus de 7500 hommes, sur les côtes du Kent. Mais la route qui mène à Londres, et à la couronne, est barrée le 14 octobre à côté d'Hastings par Harold et ses 9000 hommes. Le roi en titre est confiant : il dispose de guerriers professionnels, les *huscarls*, d'une armée expérimentée et d'une situation avantageuse. Il a en effet disposé son armée au sommet d'une colline et l'a formée en *shieldwall* (« mur de boucliers »). De fait, les Normands

vont essayer, pendant des heures, d'y creuser des brèches. En vain. Mais Guillaume va être aidé par deux événements : l'indiscipline des Anglais qui rompent leur *shieldwall* et la mort d'Harold, terrassé par une flèche dans l'œil. Au soir de la bataille, Guillaume de Normandie est devenu Guillaume le Conquérant et a quintuplé la taille de son domaine ! Mais avec un pied sur le continent et un autre par-delà la Manche le nouveau roi d'Angleterre sème sans le savoir les graines d'un interminable conflit... ■



LES HUSCARLS, PAIRES DE CRACKS

En 1066, Harold est le maître incontesté de l'Angleterre. Comte du Wessex, il contrôle avec sa famille les provinces du Sud-Est du pays. Et depuis la mort du roi Édouard, en janvier, il a écarté tous les prétendants au trône. À 45 ans, c'est un guerrier redoutable, qui combat à pied au milieu de ses 800 *huscarls* (littéralement « hommes au service d'une maison »), des professionnels de la guerre, qui se battent par paire. L'un porte un bouclier et protège l'autre, qui manie la grande hache saxonne. L'arme laisse son porteur exposé lorsqu'il la lève, mais elle est capable, rapporte le chroniqueur normand du XI^e siècle Guillaume de Poitiers, de pourfendre, en un même coup, le bouclier, le cavalier et son cheval ! Avec eux, Harold a battu les Gallois en 1062 et a écrasé, trois semaines avant Hastings, les 15 000 Anglo-Norvégiens du roi Harald Hardrada, qui voulait – lui aussi – s'emparer de sa couronne.

ODON, UN ÉVÊQUE ASSOMMANT

Guillaume aligne ses 4 000 Normands au centre, les 2 000 Bretons d'Alain le Roux sur sa gauche et les 1 500 Flamands d'Eustache de Boulogne sur sa droite. Il compte surtout sur ses 2 000 cavaliers, mais la bataille s'engage mal. Ses archers épuisent leurs carquois sur le *shieldwall* anglais. Fantassins puis chevaliers échouent ensuite, malgré l'énergie d'Odon de Conteville (au centre). Demi-frère de Guillaume, il est l'un de ses plus fidèles lieutenants. Comme beaucoup de prélats de l'époque, il a reçu l'évêché de Bayeux plus comme un fief, en récompense de sa loyauté, que pour sa piété. Guillaume n'attend d'ailleurs pas l'âge canonique (30 ans) pour le nommer : Odon n'a que 19 ans quand il reçoit sa crosse d'évêque ! À Hastings, c'est en vassal qu'il est venu, avec ses suivants et ses propres chevaliers. On retrouve ce chef de guerre un peu spécial sur la tapisserie de Bayeux, qu'il aurait commanditée en l'honneur de la reine Mathilde. On l'y voit en armure, « encourageant ses hommes ». Il brandit son *baculum*, cette masse prisée des hommes d'Église. Il mourra en 1097, à Palerme, sur la route de la première croisade.

GUILLAUME ET HAROLD, UNE HISTOIRE DE COUP D'ŒIL

Décidément, tout va mal pour Guillaume : ses Bretons, épuisés par les charges vaines, décrochent... C'est alors que les fantassins d'Harold commettent une grosse erreur : désireux de poursuivre leurs adversaires en difficulté, ils rompent les rangs, perdent ainsi leur cohésion défensive... et se font cueillir à découvert par une charge des chevaliers normands. L'épisode n'a pas échappé à l'œil entraîné de Guillaume, bon général. Qui multiplie alors les fuites feintes, obtenant le même résultat. Des brèches apparaissent ainsi dans le *shieldwall*, où le Normand va s'engouffrer avec un millier de cavaliers. Le reste n'est que massacre... Au soir de la bataille, Harold est retrouvé mort, d'une flèche dans l'œil. Il gît, près de ses frères Gyrth et Leofwine, au milieu de ses *huscarls*, massacrés jusqu'au dernier.

**Malgré l'énergie d'Odon
et des chevaliers,
les Normands se brisent
d'abord sur le mur
de boucliers.**

LA BATAILLE QUI OUVRE LA CONQUÊTE DE L'ÎLE

Dans les jours qui suivent, Guillaume sécurise sa position, investit la place forte de Douvres et se présente devant Londres, qui lui ouvre ses portes. Il y est couronné le 24 décembre. Mais il lui faudra trois campagnes, jusqu'en 1072, pour venir à bout de trois foyers d'opposition : celui des fils d'Harold, ivres de vengeance, les Écossais et les Gallois toujours à l'affût et, enfin, les Danois du roi Sven, venu, un peu tard, revendiquer lui aussi la couronne. Rusé à l'occasion, Guillaume montre qu'il sait manier la force brutale et la terreur, comme les habitants rebelles du Nord de l'Angleterre le constatent à l'hiver 1069-1070 – cet épisode reste connu sous le nom de « dévastation du Nord », tout un programme... Mais à sa mort, en 1087, Guillaume règne sur un royaume pacifié, constellé de châteaux forts et considéré comme le mieux administré d'Europe.

Machiavel ou penser la guerre

Propos recueillis par Laurent Henninger

« On ne peut pas penser l'État sans penser la guerre », explique Machiavel en substance.

Cela paraît aujourd'hui une évidence. Mais le fait que la guerre soit partie intégrante de la gestion de l'État, la politique en somme, n'allait pas de soi à la Renaissance. Et le philosophe italien a eu l'immense mérite de le comprendre avant tout monde, souligne l'historien **Jean-Louis Fournel**.



G&H : Dans quel contexte Nicolas Machiavel est-il amené à réfléchir sur la guerre ?

Jean-Louis Fournel : À 29 ans, il devient secrétaire à la chancellerie florentine. Et, très vite, il est chargé de ce qu'on nommerait aujourd'hui les affaires étrangères. Du coup, il se forme en quelque sorte « sur le tas » car il doit écrire quotidiennement sur la situation militaire, tant locale que générale. Il comprend alors qu'on vient de basculer dans un monde dans lequel la guerre n'est plus une parenthèse, mais une constante. Pourquoi ? Parce que depuis 1494, la péninsule italienne est plongée dans ce qu'on appelle les **guerres d'Italie** : elle est devenue l'enjeu de la rivalité entre la France et l'Espagne.

En quoi cette guerre modifie-t-elle la perception que les gens de l'époque, dont Machiavel, ont de la guerre ? Qu'a-t-elle de nouveau, alors que l'Italie est ravagée par les condottieri depuis le XIII^e siècle ?

Les Italiens perçoivent nettement qu'ils ne peuvent plus comprendre ce conflit avec les grilles d'interprétation classiques parce que la guerre a changé de nature. D'abord, elle est devenue plus rapide. La péninsule est conquise par le roi de France Charles VIII en quelques mois seulement. Plus rapide aussi parce qu'elle ne s'ancre plus complètement dans le rythme des saisons : les opérations ont lieu également en plein été et en hiver, et non plus seulement au printemps et au début de l'automne. C'est un grand choc dans toute l'Italie, et certains vont même y aller de leurs commentaires apocalyptiques, notamment **Savonarole**, à Florence, qui interprète l'arrivée des Français comme une punition divine pour les péchés des princes italiens. Du coup — ce qui est plus important —, le prédicateur appelle de ses vœux

un changement en profondeur de la politique et une « réinvention de la république ». Le jeune Machiavel se forme intellectuellement et politiquement dans ce contexte. Il reprendra plus tard cette thématique dans ses écrits, mais, au lieu d'évoquer des péchés en termes religieux, il écrira qu'il s'agissait bien plutôt du péché d'avoir été incapable de faire face militairement aux armées étrangères.

La brutalité a monté d'un cran, aussi...

Oui, ces guerres sont également plus violentes que celles des décennies précédentes. Le nombre de morts restant sur le terrain après les batailles est très important [12 000 morts sur 29 000 combattants à Ravenne en 1512, par exemple — voir n° 7 p. 70 —, NDLR]. La guerre contre les civils est systématisée, car les armées vivent sur le pays. Les sacs de villes se multiplient. Du coup, ces guerres ont aussi des effets plus importants : leur conclusion n'est plus d'ordre marginal. Elles n'ont plus pour enjeu la prise de quelques cités sur la frontière : elles peuvent mettre à bas un État. Et de fait, des États entiers vont disparaître, tandis que d'autres vont changer de régime politique. Or, quand l'État peut mourir du fait de la guerre, réfléchir à ses implications n'est plus une option de la politique, mais une nécessité.

En quoi Machiavel innove-t-il ici ?

Il est le premier à dire que l'État, qui a en son cœur la pensée de la guerre, ne peut être qu'un État qui réfléchit sur les enjeux de la guerre. En résumé : on ne peut pas penser l'État sans penser la guerre. Voilà le grand bouleversement machiavélien, notamment par rapport à une structure mentale dominée par les grilles **thomiste** et juridique d'interprétation du monde, qui prévalaient depuis le Haut Moyen Âge.



Les **guerres d'Italie** désignent les tentatives de mainmise des rois de France Charles VIII, Louis XII, François I^{er} et Henri II sur le royaume de Naples puis le duché de Milan entre 1494 et 1559. Toutes les principautés italiennes y participent, avec, en arrière plan, la lutte quasi globale entre France, Saint Empire et Espagne.

Le moine dominicain **Jérôme Savonarole** (1452-1498) instaure une république à la fois théocratique et démocratique à Florence les quatre années qui suivent le renversement des Médicis par les Français en 1494. Révolutionnaire et progressiste, épris de liberté, ce prédicateur, apôtre d'une vie sociale austère, est excommunié suite à ses attaques contre le pape Alexandre VI, un Borgia. Florence se divise peu à peu entre ses partisans et ses opposants. Renversé en 1498, accusé d'hérésie et de sédition, il est pendu puis brûlé.

...e au cœur de l'État

« Le militaire n'est qu'une des composantes essentielles de l'organisation des sociétés. »



Machiavel (en médaillon à gauche) est souvent accusé d'avoir sous-estimé l'importance de l'artillerie. Il considère simplement qu'elle n'est qu'un outil parmi d'autres, et que la technologie n'apporte pas toutes les solutions.



Spécialiste et traducteur de Machiavel, mais aussi de Savonarole, Guicciardini et autres, Jean-Louis Fournel est historien de la pensée politique italienne de la Renaissance. Il enseigne à l'université Paris 8 et à l'ENS de Lyon.

Le **thomisme** est une doctrine philosophique et théologique issue des enseignements de saint Thomas d'Aquin (1224-1274), dominicain italien, qui tente de concilier, dans la lignée d'Aristote, la foi et la raison.

Définie par saint Augustin (354-430) puis saint Thomas d'Aquin, la **guerre juste** obéit à cinq critères : cause juste, autorité légitime, proportionnalité de l'acte de guerre au regard de l'agression, épuisement des autres recours, correspondance entre buts de guerre avoués et buts réels. À noter que cette vision juridico-philosophique médiévale et chrétienne existe aussi en islam.

En quoi Machiavel est-il en rupture ?

Ces grilles voient nécessairement dans la guerre une lacune de la rationalité. Or, puisqu'elle échappe à la raison, il est très difficile de produire un savoir sur la guerre. D'où la très complexe pensée de la **guerre juste**. Machiavel prend donc le contre-pied de ces idées et nous dit : eh bien moi, je vais traiter de tout cela, non seulement de la guerre extérieure, mais aussi de la guerre intérieure. Je vais également utiliser la métaphore de la guerre pour rendre compte des conflits sociaux, en allant jusqu'à dire — chose inouïe à l'époque — que, dans des conflits bien ordonnés, la liberté peut naître de la guerre intérieure, du conflit ; le conflit n'est pas nécessairement négatif, il peut être producteur de liberté républicaine.

On voit bien l'apport de Machiavel à la pensée politico-militaire. Mais est-il aussi fécond sur les aspects militaires purs, techniques et tactiques par exemple ?

Oui, il intervient dans tous ces domaines, et, d'ailleurs, notre réflexion sur le Machiavel « militaire » est en plein bouleversement ces dernières années grâce aux travaux de plusieurs jeunes chercheurs, comme Jérémie Barthas ou Gabriele Pedullà, par exemple. L'un des aspects les plus connus de la pensée de Machiavel sur les questions militaires est sa critique des mercenaires. La pensée dominante sur ce point prétend que Machiavel n'aime pas les mercenaires car ils contredisent la logique du citoyen-soldat à la romaine — ce qui d'ailleurs est largement vrai. Cela va plus loin : si Machiavel refuse le mercenariat, c'est avant tout parce qu'il défend l'idée

d'une république où l'armée doit être au service des intérêts communs.

Que prône exactement Machiavel pour remplacer les armées privées des condottieri ?

Pour lui, une bonne république est conquérante et donc tenue de posséder une armée solide, qu'elle contrôle : l'armée doit être partie prenante d'un dispositif institutionnel, pas une « cliente ». Voilà pourquoi il faut une armée d'« armes propres » — c'est-à-dire à soi —, qui ne dépend pas de l'extérieur et ne sont pas fondées sur un régime d'alliance ; elles ne peuvent dépendre que de l'État, lequel doit pouvoir compter sur ses propres forces. Il prône

ainsi la création d'une nouvelle infanterie possédant toutes les qualités des deux grandes infanteries du temps — les Suisses d'une part, le *Tercio* de l'autre [voir p. 87] — sans en avoir les défauts, notamment le manque de loyauté lié aux mercenaires. Machiavel est attentif en particulier au recrutement. Alors que, pour beaucoup à son époque, il est plus simple d'acheter des soldats professionnels que d'en former, le penseur est à l'origine d'un grand projet de système de conscription. Il prévoit la levée de fantassins dans les régions rurales de la république florentine car il s'agit, à ce moment-là, d'essayer d'échapper au modèle médiéval italien des bourgeois en armes, qu'il ne souhaite pas privilégier. Il veut en effet éviter l'instrumentalisation de cet outil militaire par des factions internes à la cité.

Est-ce là tout l'apport de Machiavel à une pensée sur l'armée ?

Non. On a trop souvent eu tendance à dissocier, dans sa pensée, la question militaire de la question politique. On traitait de la première en s'appuyant sur *L'Art de la guerre* (*Dell'arte della guerra*), à partir de son rêve d'une armée de citoyens-soldats à la romaine ou à la suisse, mais on ne donnait pas toute sa place au fait que la question militaire est présente dans des parties de son œuvre dans lesquelles il ne parle pas directement de l'armée — ce que les derniers travaux ont montré. Deuxième acquis, encore plus récent, principalement issu des travaux de Jérémie Barthas.

Selon lui, derrière la question de la critique des mercenaires, il existe une question économique-financière qui est la suivante : la république, pour payer des mercenaires, contracte des prêts. Comme elle a besoin de cet argent de façon urgente, elle paye des intérêts élevés. Or, les personnes qui sont les plus à même de verser cet argent à la république sont les grandes familles aristocratiques florentines. Du coup, le système du mercenariat devient un fructueux système de placements financiers pour ces dernières. Par

conséquent, se prononcer contre le mercenariat, c'est aussi saper un pan d'un système oligarchique. Barthas a bien montré que les critiques, qui se moquaient d'une supposée

« Quand l'État peut mourir du fait de la guerre, réfléchir à ses implications devient une nécessité politique. »

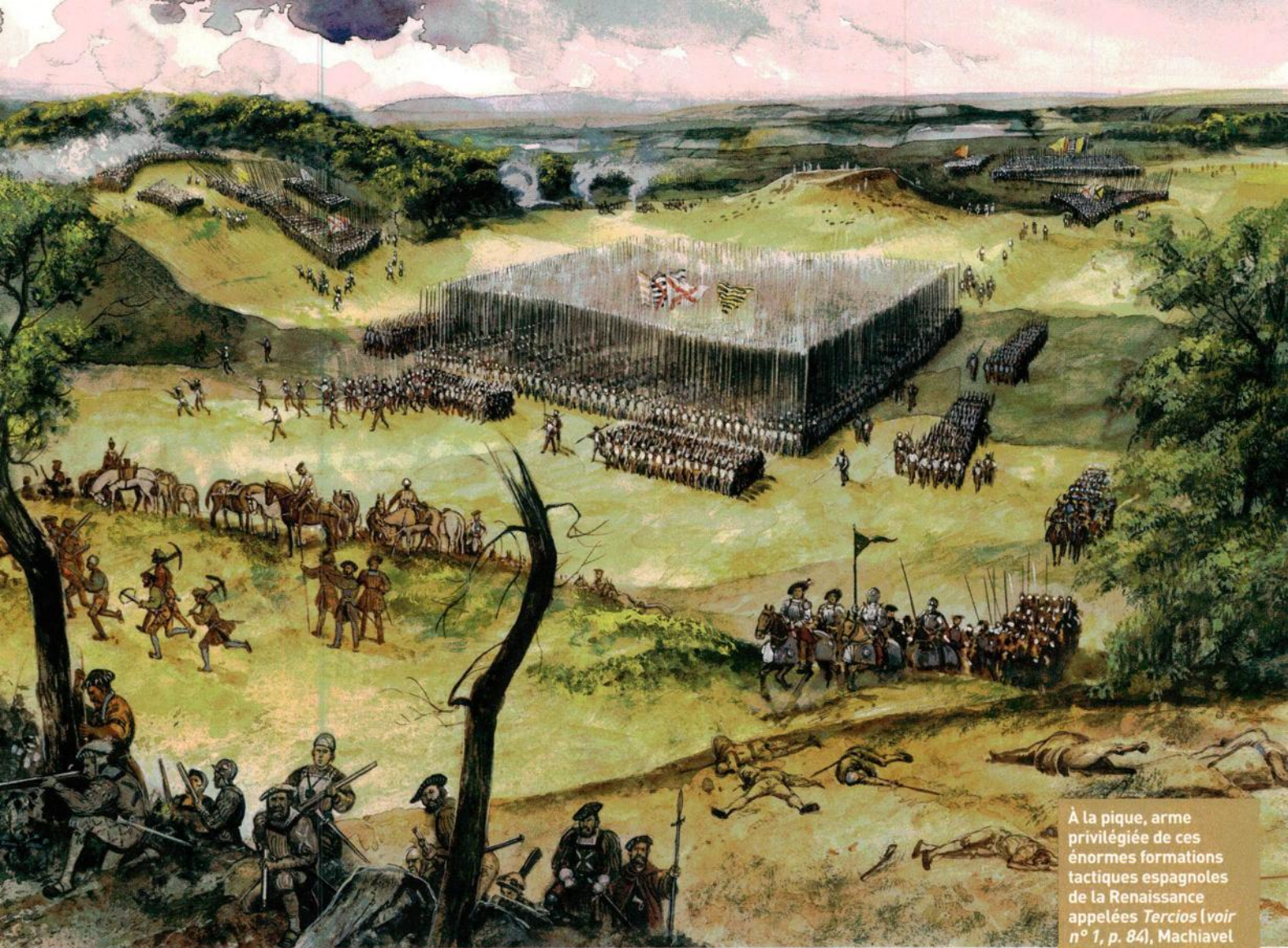
naïveté d'un Machiavel disant que l'argent n'est pas le nerf de la guerre, ont commis un contresens. Il sait bien que les finances sont nécessaires, mais pas utilisées de cette façon qui entraîne une corruption radicale de la république : les grands gagnent un poids trop important et les intérêts communs deviennent des intérêts particuliers.

Les critiques ont été nombreux à se moquer de son incapacité à penser les problèmes militaires « réels »...

Tout à fait. Outre le rôle de l'argent déjà cité, on lui reproche de n'avoir jamais compris le caractère fondamental de ces nouveautés que sont l'artillerie et les forteresses [à l'italienne : rases, aux murs inclinés sur lesquels ricochent les boulets, NDLR]. Pourtant, il n'a jamais dit qu'elles ne servaient à rien, seulement qu'on ne devait pas tout fonder sur elles. Pour lui, la meilleure des forteresses, c'est l'amour du peuple, la capacité d'être défendu par la population que l'on dirige. Les innovations sont utiles mais ne doivent pas conduire à une pensée militaire qui pallierait l'incapacité politique par un choix technologique. On sait en outre que Machiavel maîtrise parfaitement les questions techniques et tactiques, notamment par ses écrits de chancellerie : contrairement à ce qu'on a souvent essayé de lui faire dire, il réfléchit à l'arrivée d'une infanterie équipée d'armes à feu individuelles. Ses lectures assidues des traités militaires des anciens l'y ont aussi

Méfiant vis-à-vis des mercenaires sortis du Moyen Âge (ci-contre, un condottiere du XIV^e siècle), Machiavel réclame la naissance d'armées populaires reposant sur la conscription.





À la pique, arme privilégiée de ces énormes formations tactiques espagnoles de la Renaissance appelées *Tercios* (voir n° 1, p. 84), Machiavel préférerait le glaive, plus digne de l'idéal du citoyen romain. Mais il ne néglige pas pour autant l'arme à feu.

La révolution militaire est une période de mutations majeures (avènement des armes à feu et de l'infanterie, transformation des fortifications, etc.) qui s'étend du XV^e au XVII^e siècle.

formé. Il ne considère pas cependant que ces problèmes doivent entrer dans des traités politico-militaires. Simplement, il n'accepte pas que le technologique prenne le pas sur les autres considérations.

Donc, pour vous, il est l'un des plus importants penseurs politico-militaires qui soient.

Oui, sans aucune hésitation !

S'inscrit-il dans ce processus historique que certains nomment la révolution militaire ?

Oui, également. Précisons toutefois qu'à ses yeux le militaire est la garantie d'une dynamique républicaine de l'histoire, et pas d'un contrôle du territoire. C'est sans doute pour cela qu'il intéresse beaucoup les Chinois. On fait lire *Le Prince* dans les écoles de guerre là-bas !

Quelle a été sa postérité ?

Très vite s'est développé le cliché de l'intellectuel qui ne comprend rien aux choses militaires. Ce lieu commun n'est pas dénué de tout fondement ; il n'était pas un capitaine et il pouvait

parfois avoir une conception un peu abstraite des choses. Mais Machiavel n'a jamais opposé la théorie et la pratique, bien au contraire. Son *Art de la guerre* a connu d'ailleurs un grand succès dans toute l'Europe. C'est le seul de ses ouvrages majeurs qui sera publié de son vivant, en 1521. Il a été diffusé largement, plagié immédiatement, cité sans cesse. Et puis, cette partie de son œuvre fut pendant longtemps tenue pour assez neutre, presque « technique » ; elle ne sentait pas le souffre comme ce fut le cas pendant des siècles pour *Le Prince*, considéré comme une sorte de bréviaire de la tyrannie et du cynisme.

Que diriez-vous aujourd'hui pour inciter quelqu'un à le lire ?

Au regard de la pensée de la guerre, la lecture de Machiavel est importante parce qu'elle nous apprend à éviter les deux principaux écueils de l'histoire militaire. D'abord, celui de la penser de façon autonome par rapport à l'histoire des sociétés. Ensuite, de croire qu'il y aurait une spécificité radicale de la pensée technique du militaire qui la ferait échapper à d'autres

considérations. En replaçant la guerre au cœur de l'histoire politique, il interdit de faire du militaire autre chose qu'une des composantes essentielles de l'organisation des sociétés. ■

Pour en savoir +

- *Le Prince*, Machiavel, traduction et commentaire de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, PUF, 2000.
- *L'Art de la guerre*, Machiavel, Perrin, 2011.
- *Les Guerres d'Italie, des batailles pour l'Europe (1494-1559)*, Jean-Louis Fournel, Jean-Claude Zancarini, Découvertes Gallimard, 2003.

■ Nicolas Machiavel, philosophe et fonctionnaire

Considéré comme l'un des plus grands penseurs politiques de tous les temps, Niccolò Machiavelli (1469-1527) est d'abord le « haut fonctionnaire » de la cité-État de Florence, en charge de la diplomatie, au service de Piero Soderini, dirigeant élu par la république d'oligarques locaux qui remplace les Médicis chassés en 1494. Au retour de ces derniers en 1512, Machiavel est accusé d'avoir comploté contre eux. Il est emprisonné et torturé, puis assigné à résidence. Il y rédige *Le Prince* (*Il Principe*), bréviaire politique dédié à Laurent II de Médicis, dont il espère regagner les faveurs. C'est chose faite en 1514, ce qui lui sera reproché lorsque les républicains reviendront au pouvoir en 1527, année de sa mort.

OFFRE SPÉCIALE G&H N°1

5 chefs-d'œuvre de 5 pays différents !

Et 5 livrets collector remplaçant l'œuvre dans son contexte historique, avec articles et interviews exclusifs, réalisés par la rédaction de *Guerres & Histoire*.

LE PACK « DVD + LIVRET COLLECTOR » - 9,90 €
Collection « *Les chefs-d'œuvre du film de guerre* »

PACK G&H N°1 MER CRUELLE

La Bataille de l'Atlantique. N&B. 2h06. Film britannique.

PACK G&H N°2 LE PONT

1945, l'agonie du Reich. N&B. 1h45. Film allemand.

PACK G&H N°3 CAPITAINE CONAN

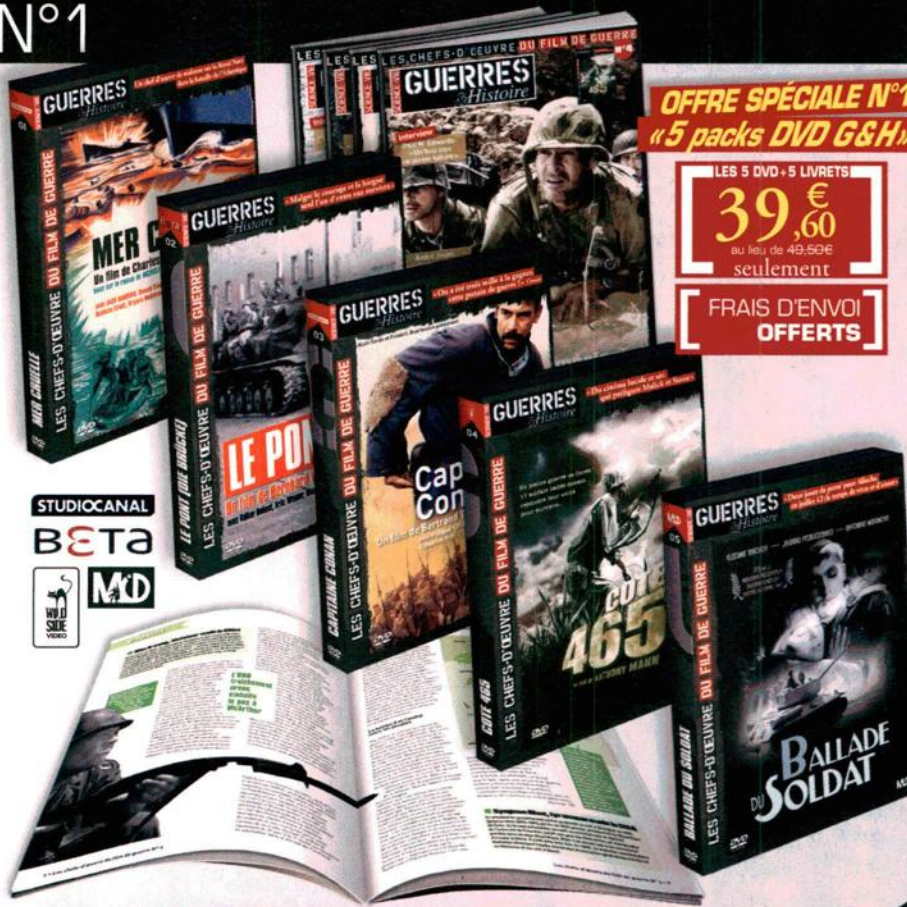
1918 : le front d'Orient oublié. Couleur. 2h10. Film français.

PACK G&H N°4 COTE 465

La guerre de Corée. N&B. 1h42. Film américain.

PACK G&H N°5 BALLADE DU SOLDAT

48h avec un jeune soldat soviétique. N&B. 1h03. Film russe.



OFFRE SPÉCIALE N°1
« 5 packs DVD G&H »

LES 5 DVD + 5 LIVRETS
39,60 €
au lieu de 49,50 €
seulement

FRAIS D'ENVOI OFFERTS



OFFRE SPÉCIALE G&H N°2

OFFRE SPÉCIALE N°2
« 5 packs DVD G&H »

LES 5 DVD + 5 LIVRETS
39,60 €
au lieu de 49,50 €
seulement

FRAIS D'ENVOI OFFERTS

Une pléiade de grands acteurs et réalisateurs...

dans ces 5 chefs d'œuvre du films de guerre avec pour chacun, un livret collector remplaçant...

LE PACK « DVD + LIVRET COLLECTOR » - 9,90 €
Collection « *Les chefs-d'œuvre du film de guerre* »

PACK G&H N°6 L'ODYSSÉE DU SOUS-MARIN NERKA

1939-1945 Impitoyables sous-marins américains... N&B. 1h33. Film américain.

PACK G&H N°7 ZOULOU

L'une des pires défaites coloniales. Couleur. 2h18. Film britannique.

PACK G&H N°8 L'ENFER EST POUR LES HÉROS

La dernière ligne de défense du 3^e Reich. N&B. 1h30. Film américain.

PACK G&H N°9 À L'OUEST, RIEN DE NOUVEAU

La fraternité dans les tranchées. N&B. 2h11. Film américain.

PACK G&H N°10 KIPPOUR

La guerre de 1973 entre Israéliens et Arabes. Couleur. 2h03. Film israélien, français et italien.





CHAQUE NUMERO
5,95 €
SEULEMENT



LA RELIURE

Préservez votre collection de **Guerres & Histoire!**

LA RELIURE
15,90 €
SEULEMENT

Très belle finition. Couverture toilée et gravure argentée. Format coffret

POUR COMMANDER ET S'INFORMER

- www.laboutiquescienceetvie.com
Exclusivité Internet : Livraison en Points Relais®
- Par courrier Renvoyez le bon de commande avec votre règlement à La Boutique GUERRES & HISTOIRE - CS 30271 - 27092 Évreux cedex 9
- Par téléphone au 01 46 48 48 83 (Paiement par CB uniquement)

BON DE COMMANDE

À RENVoyer DANS UNE ENVELOPPE AFFRANCHIE AVEC VOTRE RÈGLEMENT À : LA BOUTIQUE GUERRES & HISTOIRE - CS 30271 - 27092 ÉVREUX CEDEX 9

Articles	Réf.	Quantité	Prix	Sous-total
Offre spéciale N°1 G&H	2370.0735	x	39,60 €	= €
Offre spéciale N°2 G&H	2370.0743	x	39,60 €	= €
Reliure format coffret	360.511	x	15,90 €	= €

Articles	Quantité	Prix	Sous-total	Articles	Quantité	Prix	Sous-total
Pack G&H N°1	x	9,90 €	= €	Pack G&H N°9	x	9,90 €	= €
Pack G&H N°2	x	9,90 €	= €	Pack G&H N°10	x	9,90 €	= €
Pack G&H N°3	x	9,90 €	= €	Mag. G&H N°5	x	5,95 €	= €
Pack G&H N°4	x	9,90 €	= €	Mag. G&H N°6	x	5,95 €	= €
Pack G&H N°5	x	9,90 €	= €	Mag. G&H N°7	x	5,95 €	= €
Pack G&H N°6	x	9,90 €	= €	Mag. G&H N°8	x	5,95 €	= €
Pack G&H N°7	x	9,90 €	= €	Mag. G&H N°9	x	5,95 €	= €
Pack G&H N°8	x	9,90 €	= €	Mag. G&H N°10	x	5,95 €	= €
				Mag. G&H N°11	x	5,95 €	= €
SOUS-TOTAL			€	SOUS-TOTAL			€

FRAIS D'ENVOI (cocher la case de votre choix)	<input type="checkbox"/> Envoi normal	5,90 €
<input checked="" type="checkbox"/> Frais d'envoi offerts dès 39 € de commande!	<input checked="" type="checkbox"/> Ma commande atteint 39 € Envoi Coliéco	GRATUIT
TOTAL		€

> **Mes coordonnées**

M. M^{me} M^{lle}

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Complément d'adresse _____
(résidence, lieu-dit, bâtiment)

CP _____ Ville _____

Tél. _____

Grâce à votre N° de téléphone (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre commande.

E-mail _____

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de Science & Vie (groupe Mondadori)

> **Mode de paiement**

Je joins mon chèque bancaire ou postal à l'ordre de **GUERRES & HISTOIRE**

Par carte bancaire : N° _____

Expire fin : ____/____/____

Cryptogramme _____

Les 3 chiffres au dos de votre CB _____

Date et signature obligatoires _____

Offres valables en France métropolitaine uniquement dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 30/06/2013. Délai de livraison des produits : maximum 3 semaines après l'enregistrement de votre commande. Selon l'article L121-20 du code de la consommation, vous disposez d'un délai de 14 jours pour changer d'avis et nous retourner votre colis dans son emballage d'origine complet. Le droit de retour ne peut être exercé pour les enregistrements vidéo déscellés. Les frais d'envoi et de retour sont à votre charge. En application de l'article 27 de la loi du 6 janvier 1978, les informations ci-contre sont indispensables au traitement de votre commande. Elles peuvent donner lieu à l'exercice du droit d'accès et de rectification auprès de Mondadori. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres organismes. Cochez la case si refus.

Mitrailleuse Maxim : l'inventeur

Par Michel Goya

En 1883, Hiram Maxim invente une arme automatique qui tire autant de balles à la minute qu'une section d'infanterie tout entière. Techniquement parfaite, la mitrailleuse n'a guère changé depuis. Mais la tactique et la guerre ont été complètement bouleversées.

L'offensive de la Somme lance, du 1^{er} juillet au 18 novembre 1916, trente divisions franco-britanniques dans le secteur de d'Albert, Péronne et Bapaume. Le bilan, effarant au regard d'une avancée maximale de 11 km, est de 620 000 tués et blessés côté allié, 465 000 côté allemand. Les mitrailleuses allemandes y jouent un rôle décisif.

L'inventeur et écrivain anglais James Puckle (1667-1724) fait breveter en 1718 un canon à répétition sur trépied. L'arme, qui utilise des barillettes préchargées, peut tirer 9 coups par minute. Mais elle se révèle trop complexe et peu fiable.

Hiram Maxim et l'un des premiers modèles de son invention, produit avec l'industriel Edward Vickers.



■ Maxim, inventeur multicarte

Hiram Stevens Maxim (1840-1916) est né à Sangerville (Maine) dans une famille d'origine huguenote. Formé à la mécanique par son père, il devient ingénieur et, passionné de nouveauté, s'attaque à tous les secteurs en pointe : il conteste à Edison la paternité de l'ampoule électrique, multiplie (sans succès) les recherches sur les avions, s'intéresse à la radio... Comme son frère Hudson, spécialisé dans les explosifs, le jeune Hiram s'intéresse aux armements. En 1881, il débarque en Angleterre pour le compte d'une compagnie d'éclairage. Il semblerait que l'idée de la mitrailleuse ait germé à Vienne un an après, quand un ami lui conseille, pour faire fortune, d'inventer une arme qui permettrait aux Européens de s'égorger plus facilement... Quoi qu'il en soit, Maxim, qui a observé les effets de recul des fusils, imagine de récupérer cette énergie pour réarmer automatiquement une arme à feu. Développée et brevetée entre 1883 et 1885, la mitrailleuse est construite avec l'aide de l'industriel Edward Vickers à Crayford (Kent). Naturalisé britannique en 1900, sir Hiram Maxim meurt le 24 novembre 1916 à Londres.

C'est un titre de gloire dont on hésiterait à se vanter. Quand il meurt le 24 novembre 1916, alors que tombent les derniers des 300 000 tués de la Somme, le Britannique d'origine américaine Hiram Stevens Maxim (voir ci-dessous) est l'inventeur dont la principale réalisation technique aurait tué le plus d'hommes dans toute l'histoire de l'humanité. Un des rares à avoir, à lui seul, transformé le visage de la guerre. Et durablement : près de 130 ans après leur invention au milieu des années 1880, les armes automatiques, identiques dans leur principe sinon dans leur forme à la mitrailleuse de Maxim, conditionnent toujours la tactique. Si Maxim a bien trouvé tout seul une solution efficace pour industrialiser

le massacre, il n'est pas, loin de là, le premier à y avoir réfléchi. L'idée d'une arme capable de projeter rapidement plusieurs projectiles légers est ancienne. Dès 1339, l'armée anglaise d'Édouard III en France emploie des « ribaudequins » (voir n° 10, p. 37) dont les tubes alignés lancent une volée de balles. Il faut cependant attendre le XVIII^e siècle pour avoir les premiers projets d'engins modernes, comme celui du Britannique James Puckle, et surtout la révolution industrielle pour offrir le contexte technique et financier nécessaire à l'éclosion d'une véritable phase d'exploration. Avec l'apparition du rechargement par la culasse (et non plus par le canon) et des cartouches complètes réunissant balle, poudre et amorce dans un étui, les principaux obstacles techniques sont levés et les projets de canons à balles se multiplient à partir des années 1850.

Accouchement prématuré, enfance difficile

Le premier saut qualitatif intervient pendant la guerre de Sécession, de 1861 à 1865, avec le canon rotatif de Richard Gatling fondé sur le principe de six à dix tubes tournant autour d'un pivot central sous l'action d'une manivelle. Ce système est copié en France et breveté pour la première fois sous le nom de « mitrailleuse » en 1867 par les armuriers Manceaux et Vieillard. Parallèlement, l'armée française adopte la mitrailleuse dite « de Reffye » qui, grâce à des blocs culasses amovibles, tire d'un coup les balles de 25 canons regroupés. En dépit de quelques succès localisés (voir n° 6, p. 74), son emploi lors de la guerre de 1870 est un échec : les Reffye souffrent d'être, comme dans toutes les armées, gérées par l'artillerie, pour qui ce n'est bien sûr pas la priorité. Les pièces de l'époque ressemblent d'ailleurs à des canons avec leurs grandes roues et sont employées comme telles, alignées face à l'ennemi. Leur portée utile

ne dépasse pas 1 000 m et le champ de tir est obscurci par le brouillard dégagé par la poudre noire. De tels engins forment des cibles parfaites pour la nouvelle artillerie prussienne en acier Krupp, qui les chasse rapidement du paysage tactique. Preuve est alors faite que les premiers modèles de mitrailleuses sont encore en dessous du seuil d'efficacité sur un champ de bataille moderne. Cet échec va longtemps disqualifier en Europe l'usage de l'arme. Même si elle survit dans des emplois périphériques, telle la protection des forteresses ou des navires, de police ou encore dans les campagnes coloniales, où les adversaires, faute de canons, ne peuvent effectuer de contrebatterie. Les innovations connaissent souvent une évolution en forme de S : enfance difficile, parfois mortelle, suivie d'une pente de progrès plus ou moins rapide puis d'un ralentissement alors que les rendements deviennent décroissants. Après les débuts délicats de la mitrailleuse qui éliminent la plupart des projets, la courbe n'entame son ascension qu'avec Maxim. L'inventeur, qui, rapporte la légende, a été jeté à terre dans son enfance par le recul d'un fusil, comprend le premier le bénéfice de l'énergie de la poudre : renvoyée en arrière par l'explosion, la culasse éjecte l'étui usagé lors de son recul puis, ramenée en avant par un ressort, vient insérer puis percuter la cartouche suivante. La mitrailleuse peut donc théoriquement fonctionner indéfiniment à une cadence de 600 coups par minute tant que le tireur appuie sur la détente et que l'arme est approvisionnée par une bande de cartouches, autre idée géniale. Le premier prototype, d'octobre 1884, montrant un échauffement excessif de l'unique canon, Maxim le refroidit en l'entourant d'un manchon rempli d'eau, qui donne sa forme caractéristique à l'arme et explique son poids : 27 kg. L'arme, modifiée pour utiliser la cartouche réglementaire de 7,7 mm, est adoptée par l'armée britannique en

tion de la machine à tuer

LA MASCHINENGEWEHR 1908, LE CHOIX DU KAISER

La mitrailleuse est vantée à l'empereur d'Allemagne Guillaume II en 1887 par son oncle, Albert Édouard, prince de Galles. Le Kaiser, intrigué, demande une démonstration des modèles Gatling, Nordenfolt (une arme à 10 tubes) et Maxim. Cette dernière tire 333 cartouches sans s'enrayer... « *C'est celle-là, dit-il. Il n'y en a pas d'autre.* » La fabrication sous licence démarre en 1894 pour la marine, en 1899 pour l'armée. Ici, le modèle mis en service en 1908.

La MG 08 est munie d'un viseur à hausse réglable pour tirer jusqu'à 2400 m. L'appareil peut être remplacé par une lunette. La portée maximale est de 3600 m.

L'arme est approvisionnée par une bande de toile contenant 250 cartouches.

Sans le manchon rempli d'eau (ou d'urine en cas de pénurie) qui le refroidit, le canon surchaufferait et serait hors-service en 20 à 30 secondes. Il suffit d'une minute pour porter les 4 litres du manchon à ébullition. La vapeur doit être évacuée à l'air libre par une soupape afin d'éviter la surpression.

La détente est placée juste devant les poignées de pointage. La cadence de tir est de 400 à 500 coups par minute, réglable en modifiant la tension du ressort récupérateur (abrité par le carter en relief, juste devant la poignée). L'arme, servie par une équipe de quatre hommes, est considérée comme précise et remarquablement fiable en dépit de sa complexité : elle intègre pas moins de 236 pièces !

Cette boîte métallique contient deux bandes de cartouches. De quoi assurer une minute de tir environ, à feu continu.

L'arme est fabriquée avant 1914 par l'arsenal de Spandau (près de Berlin), d'où son surnom.

L'arme est placée sur un affût quadripode en « traîneau ». Stable, costaud, facile à saisir, il pèse 38,5 kg. Ce qui porte le poids total de l'arme à 69 kg !

L'arme elle-même mesure 1,17 m de long et pèse 26,5 kg (auxquels s'ajoutent les 4 kg de l'eau de refroidissement).

En 1914, la mitrailleuse s'impose d'emblée comme l'arme principale de l'infanterie.

La MG 08 est déclinée en un grand nombre de versions (avec ou sans blindage, antiaérienne, refroidie par air pour avion, etc.). La principale évolution va vers l'allègement : la MG 08/15 à bipied ne pèse plus que 18 kg.

1 Un baptême du feu africain

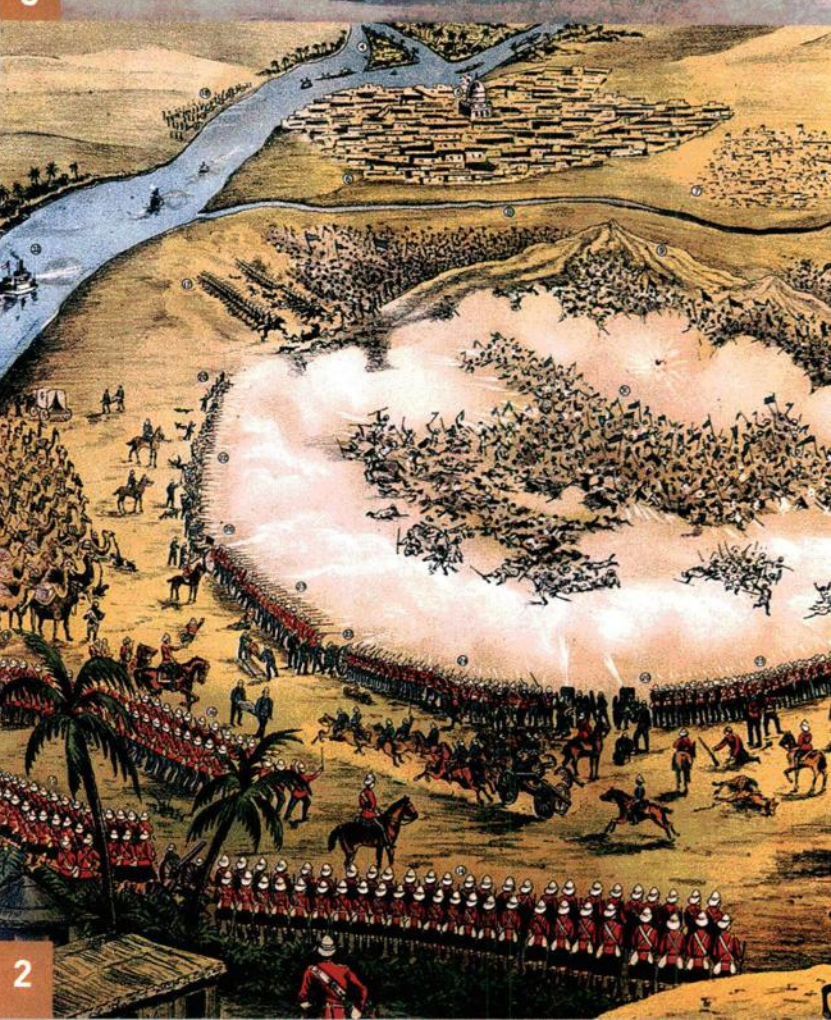
À Isandhlwana, en 1879, les Britanniques, débordés à près de dix contre un, subissent face aux Zoulous une humiliante défaite. Avec la Maxim, un tel désastre devient impossible. Distribuée à l'armée coloniale victorienne, mais aussi aux compagnies privées de l'Empire comme la British South Africa Company de Cecil Rhodes (le conquérant de la Rhodésie), la Maxim se taille une réputation sanglante... L'arme est ainsi adoptée par l'expédition d'Henry Morton Stanley qui vise à secourir Emin Pasha de 1886 à 1890. Mais le véritable baptême du feu intervient en 1893 dans l'actuel Zimbabwe, lors de la bataille de la Shangani: 700 soldats britanniques dotés de quatre mitrailleuses tiennent tête à plusieurs milliers de guerriers matabélés. Nouveau succès, encore plus sanglant, au Soudan en 1898: à Omdurman, le corps du général Kitchener, équipé de Maxim, écrase l'armée mahdiste (photo 2). Le bilan – 47 Anglais et alliés tués contre 10 000 mahdistes – est éloquent. La mitrailleuse sert ensuite à détruire la Confédération aro au Nigeria en 1901-1902.

L'artilleur **Jean-Baptiste Verchère de Refy** (1821-1880) développe à l'atelier de Meudon un « canon à balles » percé de 25 tubes de 13 mm derrière lesquels vient se placer un bloc-culasse amovible contenant 25 cartouches. La mise à feu successive est obtenue par manivelle. L'arme dériverait de la Montigny, développée sur le même principe en Belgique en 1863.

L'**offensive à outrance** est la doctrine de base de l'armée française en 1914. Principe: profiter de l'élan combatif et de la supériorité morale supposés du fantassin français pour culbuter l'ennemi, au besoin à la baïonnette. Face aux mitrailleuses, cette doctrine suicidaire aboutit aux massacres d'août et septembre 1914.

L'armée américaine teste des mitrailleuses conçues localement par Browning en 1895. Elles sont utilisées pour la première fois par les marines en 1898 pour l'invasion de Cuba. Malgré tout sous équipée en 1917, l'US Army complète son équipement insuffisant de Vickers (photo 3), versions britanniques de la Maxim.

1889 et utilisée dans les campagnes coloniales africaines. La mitrailleuse, bien plus facile à transporter au loin que l'artillerie, devient alors le symbole des guerres asymétriques que l'Occident industrialisé impose au reste du monde. En 1898, l'écrivain et poète Hilaire Belloc en résume le principe dans *The Modern Traveller*: « *Whatever happens, we have got; The Maxim gun, and they have not* » (« Quoiqu'il advienne, nous avons la Maxim et ils ne l'ont pas »). La guerre des Boers (1899-1902) voit pour la première fois l'affrontement d'armées également équipées de mitrailleuses Maxim. Elle révèle déjà les problèmes tactiques posés sur la manœuvre à découvert. En 1899, les Allemands, qui observent attentivement le conflit, introduisent la Maxim dans leurs grandes manœuvres. Ils développent la Maschinengewehr 1901 (MG 01) en calibre 7,92 Mauser et en dotent leurs bataillons de chasseurs puis les brigades de cavalerie. Par précaution, Russes et Français commencent à s'équiper de quelques modèles. Les premiers choisissent la Maxim tandis que les seconds adoptent la Hotchkiss, arme française. L'armée japonaise se dote aussi de la Hotchkiss et fait la démonstration de son efficacité dans son affrontement avec les Russes. Cette guerre de Mandchourie (1904-1905) accélère le processus d'insertion des mitrailleuses dans les armées modernes. En France, le deuxième bureau écrit: « *La guerre de Mandchourie a montré l'incontestable valeur des mitrailleuses. Les opinions sont unanimes en ce qui concerne les grands effets matériels et moraux qu'elles produisent.* » Faiblement dotés au début de la campagne, les deux belligérants l'ont finie avec deux ou trois pièces par régiment.





4



5



Juste après le conflit russo-japonais, tous les futurs belligérants de la Grande Guerre se dotent de pièces modernes. Allemands, Russes et Britanniques développent des engins dérivés de la Maxim modèle 1891 : respectivement la Maschinengewehr 1908 (MG 08), la Pulemyot Maxima Modèle 1910 (PM M 1910) et la Vickers Mark I de 1912 (Vickers a absorbé la société Maxim en 1897). Les Français, qui disposent pourtant avec la Hotchkiss modèle (Mle) 1914 d'un excellent engin, préfèrent la Saint-Étienne 1907. Plus complexe et moins fiable, elle a un avantage : celui de sortir d'une manufacture d'État et non d'une société privée... La progression est également quantitative. Allemands et Français, par imitation, adoptent six pièces par régiment.

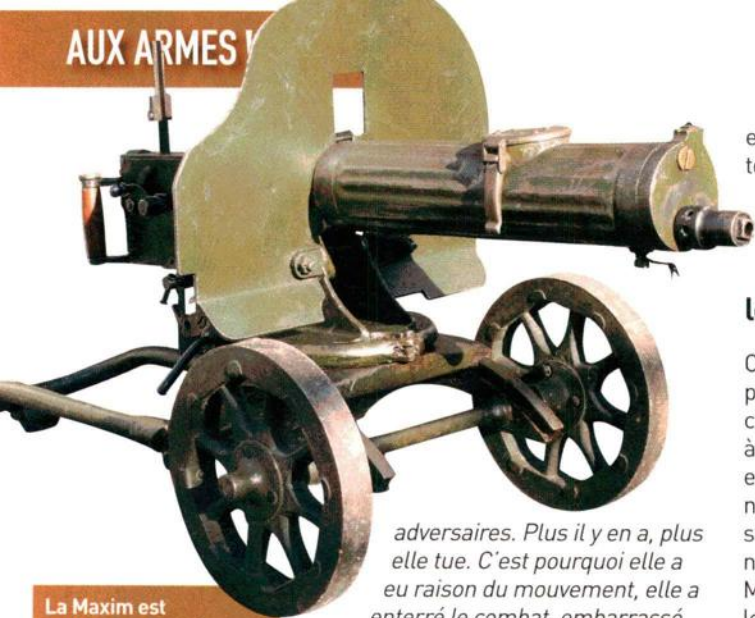
Pour autant, l'emploi tactique de tels engins n'est pas encore assuré. Le seul exemple sur lequel s'appuyer reste la guerre de Mandchourie, où Russes et Japonais ont employé cette arme pour défendre des positions, ce qui contredit la doctrine alors en vogue dans l'armée française : **l'offensive à outrance**. Le général Lyautey, commandant alors le 10^e corps d'armée, constate en 1911, neuf ans après les premières expérimentations, que « les idées sont des plus flottantes et indécises en ce qui concerne l'emploi tactique des mitrailleuses et qu'à cet égard il est indispensable de fixer une doctrine ». Les idées ne commencent à se préciser que peu de temps avant la guerre. Le règlement de manœuvre d'infanterie français de 1914 décrit assez précisément l'emploi qui en sera fait, trop tard cependant pour modifier complètement les habitudes. Les Allemands ont alors quelques années d'avance dans leur pratique de l'arme. Et vont les mettre à profit...

Machine à tuer les hommes et enterrer la guerre

Les premiers combats, en août 1914, sont de terribles révélateurs en effet : les feux croisés des compagnies de MG 08 ravagent les assauts des lignes de fantassins français. En contradiction flagrante avec la vision partagée à peine quelques mois plus tôt, la mitrailleuse s'impose d'emblée comme l'arme principale de l'infanterie. Paul Valéry en résume le principe en 1938 : « Quatre hommes résolus tiennent mille hommes en respect, couchent morts ou vifs tous ceux qui se montrent. On arrive à la conclusion surprenante que la puissance de l'arme, son rendement, augmente comme le nombre même de ses

4 La mitrailleuse s'impose en nombre grandissant tout au long de la guerre. En 1914, un régiment d'infanterie allemand dispose de six MG 08. La dotation globale de l'armée du Kaiser passe de 5 000 pièces environ au début de la guerre, à 11 000 en 1916, puis 32 000 début 1918.

Don du ciel ! Le 19 avril 1915, les Allemands capturent l'avion du Français Roland Garros, doté d'un dispositif astucieux breveté en avril 1914 par son ami ingénieur Raymond Saulnier : un système permettant le tir d'une mitrailleuse à travers le disque tournant de l'hélice. Conscient de l'aspect révolutionnaire de la combinaison – les combats aériens se livrent alors à deux, pilote et tireur, ce qui alourdit considérablement l'appareil –, l'avionneur hollandais Fokker fiabilise le système très rudimentaire de synchronisation du tir (l'hélice est blindée...) et fait alléger la MG 08. Son manchon percé de trous, la nouvelle LMG 08 est refroidie désormais par air (*Luftgekühlte*, comme l'indique le L) et dépouillée de tous les accessoires de manipulation. La « Spandau » (nommée d'après son lieu de fabrication) est montée initialement sur le monoplan Fokker E.I, puis sur tous les chasseurs, comme ici (photo 5) le triplan Dr.I de Hermann Göring. L'arme procure aux Allemands une supériorité aérienne quasi indiscutée de juillet 1915 à l'été 1916, période baptisée « Fléau Fokker » (*Fokker Scourge*) par les Anglais. Qui limitent cependant la casse en adaptant les mitrailleuses Vickers F.B.5 (*Fighting Biplane 5*) et surtout la Lewis, plus légère.



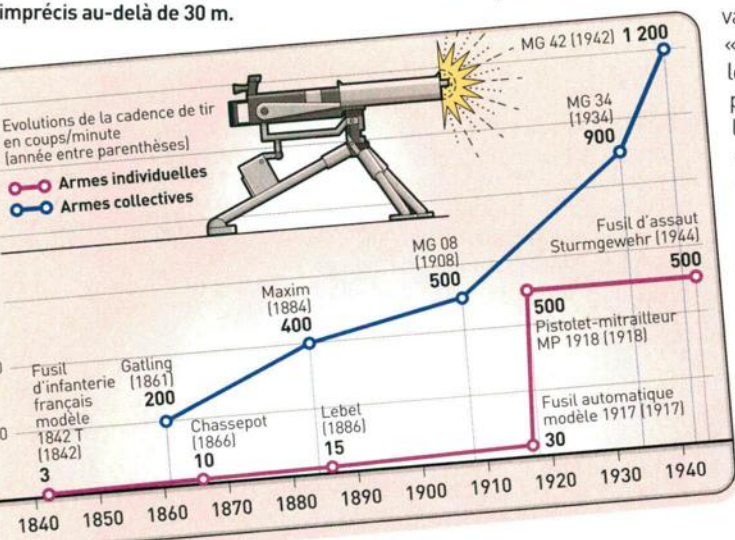
La Maxim est adoptée en Russie en 1910 sous le nom de Pulemyot Maxima. Elle reste l'arme reine de l'infanterie rouge jusqu'en 1945.

Pour en savoir +

- *The Social History of the Machine Gun*, John Ellis, John Hopkins Univ., 1986.
- *A Genius in the Family*, Hiram Percy Maxim, Benediction Classics, 2010.
- *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Stéphane Audoin-Rouzeau, Jean-Jacques Becker (dir), Bayard, 2004.
- *La Chair et l'Acier*, Michel Goya, Tallandier, 2004.

UNE CADENCE DE TIR DÉCUPLÉE

Dès 1885, la Maxim, arme collective, multiplie par dix la puissance de feu de l'infanterie. Les armes individuelles ne rattraperont le retard qu'en 1944, avec l'invention du fusil d'assaut, le pistolet-mitrailleur restant très imprécis au-delà de 30 m.



adversaires. Plus il y en a, plus elle tue. C'est pourquoi elle a eu raison du mouvement, elle a enterré le combat, embarrassé

la manœuvre, paralysé en quelque sorte toute stratégie. » Bien vu. Car cette arme lourde (40 kg avec les affûts, munitions et boucliers) — et encore d'un maniement délicat du fait de sa sensibilité à l'échauffement — est avant tout un outil défensif.

Elle nécessite une équipe pour la servir, ce qui contribue encore à son efficacité grâce à la cohésion induite par les rôles complémentaires, très supérieure à celle des lignes d'hommes-baïonnettes.

La mitrailleuse commence alors l'ascension rapide de sa courbe d'efficacité en S. Par son importance nouvelle sur le champ de bataille, les servants de mitrailleuses gagnent en prestige, les volontaires affluent et la qualité moyenne du personnel augmente. Surtout, la fabrication industrielle de mitrailleuses devient exponentielle. En accroître la production, ce que font tous les belligérants, est plus aisé que multiplier les armes antidotes, comme l'artillerie lourde. Ce qui accentue encore la suprématie de l'arme automatique et contribue au blocage du front. Chez les Allemands, la dotation totale de MG 08, environ 4800 pièces

en août 1914, triple désormais tous les deux ans. La progression est parallèle chez les Français et les Britanniques.

Tenir le sol, conquérir le ciel

Cette abondance permet de faire passer la dotation théorique de chaque division allemande de 24 à 108, alors que le nombre de fusiliers est, au contraire, en constante diminution. Parallèlement, on forme des sections puis des compagnies autonomes de mitrailleurs d'élite, à 36 MG 08 en 1918, destinées à renforcer les régiments engagés. L'arme s'introduit ensuite dans toutes les unités tactiques du front, y compris dans les batteries d'artillerie pour assurer leur protection rapprochée. De nouveaux emplois apparaissent simultanément. Les compagnies de mitrailleuses servent à renforcer les positions défensives des unités d'infanterie, conserver les objectifs conquis

**« Quand ell' chante à sa manière
Taratata, taratata, taratata
Ah que son refrain m'enchanté
C'est comme un z-oiseau qui chante
Je l'appell' ma Glorieuse
Ma p'tit' Mimi, ma p'tit' Mimi,
ma mitrailleuse
Rosalie me fait les doux yeux
Mais c'est ell' que j'aim' le mieux. »
Refrain de la chanson
de Théodore Botrel, 1915**

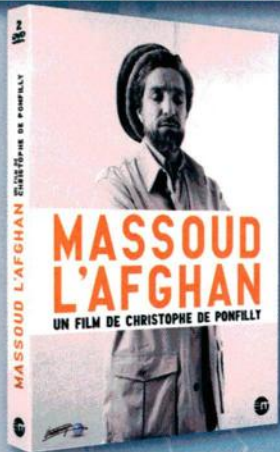
face aux contre-attaques, occuper un intervalle, flanc-garder des unités en flèche ou appuyer les attaques. À partir de 1917, on s'essaie au tir indirect à grande distance avec des groupements de dizaines de pièces qui envoient en tir courbe des dizaines de milliers de projectiles par-dessus les troupes amies. Toutefois, cette arme lourde retrouve vite un emploi offensif dans le ciel en devenant le moyen privilégié du combat aérien. Au sol, en revanche, associées aux barbelés et aux travaux de campagne pour former des « nids », les mitrailleuses forment le squelette de la défense. Et le problème tactique premier devient la neutralisation de ces nids. On s'y essaie d'abord par la combinaison des feux de l'artillerie lourde et de l'assaut d'infanterie. Cette formule, essayée jusqu'à l'été 1916, prouve son inefficacité. Quel que soit le nombre d'obus projetés, il reste toujours des hommes pour s'accrocher au terrain et il suffit à chaque fois de quelques mitrailleuses pour stopper l'infanterie. La solution passe donc d'abord par l'accroissement de la puissance de feu portée par les troupes d'assaut.

La première voie consiste à développer des mitrailleuses portables par un seul homme. Les Britanniques se dotent ainsi, dès la fin de 1915, de l'excellente mitrailleuse légère Lewis Mk I modèle 1911 qui ne pèse que 13 kg. Les Français les imitent avec le fusil-mitrailleur Mle 1915 CSRG dit Chauchat, de 9 kg à peine. De leur côté, les Allemands parviennent à décliner la MG 08 en une version « légère » de 18 kg avec crosse et bipied, la MG 08/15 (engagée réellement en 1917). Celle-ci est distribuée en masse : fabriquée à 130000 exemplaires, elle dote chaque régiment de 72 pièces, ce qui donne, avec les MG 08, 108 armes automatiques par régiment en 1918 là où il n'y en avait que six en 1914 !

La deuxième voie développée pour porter cette puissance de feu est celle des chars, capables grâce à leur moteur et leur blindage d'approcher au plus près des nids. La troisième voie consiste enfin à renoncer à vouloir détruire absolument les nids de

mitrailleuses avec une débauche d'obus. On se contente alors d'une neutralisation passagère, par une frappe brutale suivie d'un assaut d'infanterie ou de chars, ou on réduit l'efficacité des servants par des gaz asphyxiants. Ces innovations combinées réduisent

l'efficacité défensive des mitrailleuses, qui abordent alors le segment descendant du S. Le décalage entre la capacité défensive des mitrailleuses lourdes et la capacité offensive des armes de mêlée s'estompe. Avec les grandes offensives de 1918, le règne de la mitrailleuse lourde s'achève après quatre ans d'ascension. Paradoxalement, il n'y en a jamais eu autant en ligne mais elles sont diluées dans tout un ensemble d'armes automatiques plus mobiles. Pour autant, les mitrailleuses lourdes dérivées de la Maxim de 1884 n'ont pas fini leur vie tant leurs qualités défensives restent appréciables. Si la MG 08 est en service dans l'armée allemande jusqu'en 1945, la Vickers et la PM M 1910 le seront jusqu'à la fin des années 1960. La MG 08 perdure et se répand même en Asie depuis 1935 sous la forme de la version chinoise Type 24. La Maxim est donc de tous les conflits en Extrême-Orient jusqu'à la chute de Saïgon, en 1975. ■



RÉPONDEZ À CETTE ENQUÊTE ET PARTICIPEZ À L'AMÉLIORATION DE GUERRES & HISTOIRE !

Pour vous remercier de prendre le temps de répondre à ce questionnaire, un tirage au sort sera organisé. Vous aurez ainsi la possibilité de remporter :

➤ **L'UN DES 20 DVD "MASSOUD L'AFGHAN"**

Une fois rempli, ce questionnaire est à nous retourner, **au plus vite, sans l'affranchir**, à l'adresse suivante :

SCIENCE & VIE, LIBRE RÉPONSE 23016 - 92125 MONTROUGE CEDEX

Nous tenons à vous préciser que les réponses que vous apporterez à ce questionnaire sont strictement anonymes.

Chers lecteurs,

Vous venez de découvrir ce douzième numéro de *Guerres & Histoire* et nous faisons appel à vous pour recueillir vos réactions.

Nous souhaiterions vous associer à notre réflexion dans le but de réaliser des numéros qui correspondent aussi parfaitement que possible à vos attentes et à celles de tous les lecteurs. Nous souhaitons donc vous donner la parole :

que pensez-vous de ce numéro ?

Quels articles vous ont attirés et comment les avez-vous appréciés ?

Pour répondre aux questions, il suffit d'entourer le code correspondant à la réponse que vous avez sélectionnée.

Ayez la gentillesse de nous retourner très vite votre questionnaire.

Il n'est pas nécessaire de l'affranchir.

Nous avons vraiment besoin de vos réponses, qu'elles soient critiques ou élogieuses, que vous ayez lu beaucoup d'articles dans ce numéro ou très peu.

Votre aide nous est précieuse !

Bien à vous,

Jean Lopez
Rédacteur en chef

Q1. Où avez-vous entendu parler de *Guerres & Histoire* ?

- Dans un magazine 1
- À la télévision 2
- À la radio 3
- Sur des affiches 4
- Sur un blog 5
- Sur Facebook 6
- Sur Twitter 7
- Vous l'avez vu chez votre marchand de journaux et la couverture vous a donné envie de l'acheter 8
- Quelqu'un vous en a parlé 9
- D'une autre manière, préciser : 10

Q2. Comment vous êtes-vous procuré ce numéro de *Guerres & Histoire* ?

- Vous l'avez acheté vous-même chez votre marchand de journaux 1
- Une autre personne de votre foyer l'a acheté chez un marchand de journaux 2
- On vous l'a prêté/donné 3
- Vous (ou une autre personne de votre foyer) êtes abonné 4

Q3. A quelle fréquence lisez-vous *Guerres & Histoire* ?

(choisissez une réponse parmi celles proposées) :

- Tous les numéros 1
- Un numéro sur deux 2
- Un numéro sur trois 3
- Moins souvent 4
- C'est la première fois que vous le lisez 5

Q4. Pour quelle(s) raison(s) avez-vous acheté/lu ce numéro de *Guerres & Histoire* ? N'hésitez pas à détailler votre réponse.

.....

Q10. Pour chacun des articles de ce magazine, indiquez dans le tableau ci-dessous :

- a - si vous l'avez lu, en entier, en partie, parcouru sans vraiment le lire ou pas lu du tout.
- b - si vous l'avez au moins parcouru, s'il vous a intéressé, assez, peu ou pas du tout.

	a-Lecture				b-Intérêt			
	En entier	En partie	Seulement parcouru	Pas lu du tout	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
➤ Édito (p. 3).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Sommaire (p. 4 et 5).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Jack McNiece, il était le treizième salopard (p. 6 à 12).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Brèves Actu (p. 14 à 17).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Tondues de la libération : la double peine (p. 18 à 24).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Questions/Réponses (p. 26 à 29).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les guerres de la Chine rouge 1945-1979 (p. 30 et 31).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Un dragon enfant de l'histoire, pas de la culture (p. 32 à 37).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Guerre civile : les trois clés de la victoire de Mao (p. 38 à 41).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ En Corée, le dragon sort ses griffes (p. 42 à 45).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ La bombe, passeport pour la grande puissance (p. 46 et 47).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Taiwan, Inde, Vietnam : le dragon fait son nid (p. 48 à 51).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Quand le dragon sort les nageoires (p. 52 et 53).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ La Rochelle, 1372 : les Anglais ont coulé les premiers (p. 56 à 60).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Le moteur Merlin, un enchantement sous le capot (p. 62 et 63).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Comment le PCF a exagéré son rôle militaire (p. 64 à 68).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Pont Milvius : la bataille qui impose le christianisme (p. 70 à 74).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Alpini, le sommet de l'armée italienne (p. 76 à 80).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Astings, le mur anglais se fissure (p. 82 et 83).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Machiavel ou penser la guerre au cœur de l'État (p. 84 à 87).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Mitrailieuse Maxim : l'invention de la machine à tuer (p. 90 à 94).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Merchet (p. 97).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ L'œil du cinéma (p. 98 et 99).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ A lire, à voir, à jouer (p. 100 à 111).....	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Turquin (p. 114).....	1	2	3	4	1	2	3	4

Q5. D'autres personnes ont-elles lu votre numéro de *Guerres & Histoire* ?

- Oui, votre conjoint 1
- Oui, vos enfants 2
- Oui, vos parents 3
- Oui, des amis 4
- Oui, une/d'autres personnes 5
- Non 6

Q6. Que pensez-vous faire de ce numéro une fois que vous l'aurez lu ?

- Vous allez le conserver 1
- Vous allez le prêter, le donner à quelqu'un d'autre 2
- Vous allez le jeter 3

Q7. Quelle note de 0 à 10 donneriez-vous à la couverture de ce numéro de *Guerres & Histoire* ?

0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

Q8. Parmi les sujets figurant en couverture de *Guerres & Histoire*, lesquels vous ont donné le plus envie de lire ou d'acheter le magazine ?

- | | | | |
|---|--------------------|---------------------|---------------------|
| | En 1 ^{er} | En 2 ^{ème} | En 3 ^{ème} |
| ➤ A Le réveil du dragon..... | 1 | 1 | 1 |
| ➤ B J'étais le treizième salopard..... | 2 | 2 | 2 |
| ➤ C La Rochelle 1372 : un désastre naval anglais..... | 3 | 3 | 3 |
| ➤ D Les cinq mythes de la Résistance communiste..... | 4 | 4 | 4 |
| ➤ E Au pont Milvius en 312, le christianisme s'impose à Rome..... | 5 | 5 | 5 |

Q9. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune des phrases suivantes à propos de la couverture de *Guerres & Histoire*...

- | | | | | |
|---|----------------------|-----------------|---------------------|----------------------|
| | Tout à fait d'accord | Plutôt d'accord | Plutôt pas d'accord | Pas du tout d'accord |
| ➤ Cette couverture reflète bien le contenu du magazine..... | 1 | 2 | 3 | 4 |
| ➤ Cette couverture donne envie d'acheter le magazine..... | 1 | 2 | 3 | 4 |
| ➤ Cette couverture est moderne..... | 1 | 2 | 3 | 4 |

Q11. Quelle note d'appréciation globale de 0 à 10 donneriez-vous à ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

Q12. Voici plusieurs phrases à propos du magazine Guerres & Histoire. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune d'entre elle ?

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
A J'ai beaucoup appris à la lecture de ce magazine	1	2	3	4
B Ce magazine contient des informations que je n'avais jamais trouvées ailleurs	1	2	3	4
C Ce magazine est bien illustré	1	2	3	4
D Les articles de ce magazine sont clairs, faciles à comprendre	1	2	3	4
E Les articles de ce magazine sont rédigés par des experts	1	2	3	4
F Ce magazine est différent des autres	1	2	3	4
G Ce magazine est moderne	1	2	3	4
H Ce magazine peut être lu par tout le monde	1	2	3	4
I Je pourrais recommander ce magazine à quelqu'un	1	2	3	4
J Ce magazine est agréable à lire	1	2	3	4
K Ce magazine peut être lu par des experts de guerres et de stratégie	1	2	3	4
L Ce magazine correspond au style des autres magazines Science & Vie	1	2	3	4

Q13. Trouvez-vous que dans ce numéro de Guerres & Histoire il y a trop, suffisamment ou pas assez...

	Trop	Bon équilibre	Pas assez
A De textes	1	2	3
B De photos/d'illustrations	1	2	3
C De sujets sur la Seconde Guerre mondiale	1	2	3

Q14. Le magazine Guerres & Histoire est vendu au prix de 5,95€. Ce prix vous paraît-il...

A Cher	1	Bon marché	3
B Raisonnable	2		

Si vous n'êtes pas abonné

Q15. Pensez-vous que vous achèterez le prochain numéro de Guerres & Histoire ?

A Oui, certainement	1	Non, probablement pas	3
B Oui, probablement	2	Non, certainement pas	4

Q16. Si demain vous pouviez acheter régulièrement le magazine Guerres & Histoire, vous aimeriez le retrouver chez votre marchand de journaux...

A Tous les mois	1	2 fois par an	3
B Tous les 3 mois	2	Moins souvent	4

Si vous n'êtes pas abonné

Q17. Suite à la lecture de ce numéro, avez-vous l'intention de vous abonner à Guerres & Histoire (au prix de 19€ les 4 numéros) ?

A Oui, certainement	1	Non, probablement pas	3
B Oui, probablement	2	Non, certainement pas	4

Q18. Et si demain le magazine Guerres & Histoire était vendu au prix de 6,95€, l'achèteriez-vous...

A Oui, certainement	1	Non, probablement pas	3
B Oui, probablement	2	Non, certainement pas	4

Q19. Seriez-vous intéressé pour discuter sur Internet avec d'autres lecteurs de Guerres & Histoire ?

A Très intéressé	1	Plutôt pas intéressé	3
B Plutôt intéressé	2	Pas du tout intéressé	4

Q20. Quel(s) autre(s) magazine(s) lisez-vous ne serait-ce qu'occasionnellement ?

	Très souvent	Assez souvent	Rarement	Jamais
A Le magazine mensuel Science & Vie	1	2	3	4
B Les hors-séries de Science & Vie	1	2	3	4
C Les Cahiers de Science & Vie	1	2	3	4
D Histoire	1	2	3	4
E Historia	1	2	3	4
F Les grandes batailles de l'Histoire	1	2	3	4
G La Nouvelle revue d'histoire	1	2	3	4
H Mémo Ça m'intéresse	1	2	3	4
I Géo Histoire	1	2	3	4
J Histoire & Stratégie	1	2	3	4
K DSI	1	2	3	4
L Vae Victis	1	2	3	4
M Cols Bleus	1	2	3	4
N Armées d'aujourd'hui	1	2	3	4
O Terre information magazine	1	2	3	4
P Air Actualités	1	2	3	4
Q Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q21. Parmi les activités suivantes, quelles sont celles dont vous pourriez dire qu'elles vous passionnent ?

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
A Regarder des films de guerre/de stratégie	1	2	3	4
B Lire des livres d'histoire militaire	1	2	3	4
C Participer à des reconstitutions historiques	1	2	3	4
D Modélisme	1	2	3	4
E Figurines	1	2	3	4
F Jeux d'échecs	1	2	3	4
G Jouer à des jeux vidéo de tir (First Person Shooting)	1	2	3	4
H Jouer à des jeux vidéo de stratégie simulant des situations de conflit (Wargame)	1	2	3	4
I Jouer à des jeux de figurines dans un univers imaginaire (Warhammer)	1	2	3	4
J Autres, merci de préciser :	1	2	3	4

Q22. Quels sites d'histoire ou de stratégie militaire consultez-vous sur internet ?

.....

POUR FINIR, VOICI QUELQUES DERNIÈRES QUESTIONS DESTINÉES À MIEUX VOUS CONNAÎTRE.

P1. Vous êtes...

A Un homme	1
B Une femme	2

P2. Votre âge : ans

P3. Dans quelle catégorie professionnelle vous situez-vous/le chef de famille ?

	Vous-même	Le chef de famille
A Agriculteur	1	1
B Profession libérale	2	2
C Artisan, petit commerçant	3	3
D Chef d'une entreprise de plus de 10 salariés	4	4
E Cadre supérieur	5	5
F Cadre moyen	6	6
G Employé / Ouvrier	7	7
H Professions de l'enseignement	8	8
I Militaire, profession de l'armée	9	9
J Elève, étudiant	10	10
K Retraité	11	11
L Chômeur	12	12
M Autre inactif	13	13

P4. Quel est votre département de résidence ?

P5. Il y a bien des façons d'aborder l'histoire militaire tout simplement parce que la guerre est un phénomène complexe et qui touche à tous les domaines. Voici différents types de sujets, indiquez-nous dans quelle mesure chacun d'entre eux vous intéresse.

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
A L'histoire d'une bataille : le récit des événements. Ex. : Crécy, le 26 août 1346.	1	2	3	4
B L'analyse d'un conflit. Ex. : qui a vraiment gagné la guerre de Corée ?	1	2	3	4
C Les thèmes généraux. Ex. : les femmes et la guerre, le sexe et la guerre, les prisonniers.	1	2	3	4
D L'économie. Ex. : comparaison de l'effort économique des belligérants de la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
E Les sujets armes. Ex. : le match Panther - T34	1	2	3	4
F L'histoire des unités. Ex. : les régiments de zouaves dans l'armée française.	1	2	3	4
G La "psychologie". Ex. : comment prépare-t-on les combattants à tuer ?	1	2	3	4
H Les biographies des grands chefs. Ex. : Joukov, l'homme qui a gagné la Seconde Guerre mondiale.	1	2	3	4
I Les reportages photo. Ex. : le reportage de Capa sur le Jour J.	1	2	3	4
J Les interviews de vétérans. Ex. : comment j'ai coulé un U-Boot dans l'Atlantique ?	1	2	3	4

SI VOUS DÉSIREZ PARTICIPER AU TIRAGE AU SORT POUR TENTER DE GAGNER UN CADEAU, merci de nous indiquer vos coordonnées :

Nom : Prénom :

Adresse :

Code Postal - Ville :

Téléphone : Email :

Pour rappel, vos coordonnées ne serviront que pour l'envoi des lots et ne seront pas associées à vos réponses à ce questionnaire.

Si vous souhaitez nous faire part d'autres commentaires, vous pouvez nous envoyer, en plus de ce questionnaire à retourner par courrier, un email à l'adresse suivante : guerres.histoire@mondadori.fr ou ajouter à ce questionnaire rempli, vos commentaires sur papier libre. De la même manière, si vous souhaitez consulter le règlement du tirage au sort, n'hésitez pas à nous contacter par courrier ou email.

Denis Alex : j'avais un camarade...

Par Jean-Dominique Merchet

L'opération visait à délivrer début janvier un sous-officier du service action de la DGSE, otage en Somalie. Elle fut un échec. Elle a cependant mis en lumière le rôle des unités militaires quasi « clandestines » mises à disposition des services secrets.

C'est une belle histoire de camaraderie au cœur des forces spéciales françaises. Belle et tragique. Elle se passe dans l'une des unités militaires les plus secrètes de notre pays, le Centre parachutiste d'instruction spécialisée (CPIS) – une des composantes du service action de la DGSE, les services secrets. L'un de ses membres, un sous-officier parti en mission en Somalie comme « conseiller auprès du gouvernement » légal, sous le nom fictif de « Denis Alex », a été retenu en otage trois ans et demi par des djihadistes locaux. Il a été tué par ses ravisseurs au moment où il entendait ses camarades tenter de le libérer. Deux d'entre eux sont morts lors de ces combats à Buulo Mareer la nuit du 11 au 12 janvier 2013. L'un des militaires tués – celui dont le corps n'a pas pu être récupéré et que les djihadistes ont exhibé sur internet – est mort parce qu'il voulait participer à la libération de Denis Alex. Son temps de service au sein du CPIS était achevé mais

il avait souhaité le prolonger pour en être, le jour où il faudrait y aller. Il n'était pas le seul à avoir formulé cette demande, acceptée par les autorités militaires. D'autres membres du commando étaient dans son cas. Ce sous-officier de l'armée de terre, dont on ne connaît que l'initiale du pseudonyme, F, avait voulu rester dans son unité pour aller sauver son camarade. Il est mort en tentant de le faire. Belle épitaphe pour un soldat.

C'est bien sûr l'histoire d'un échec. La mission lancée cette nuit-là depuis le porte-hélicoptères *Mistral* consistait à libérer un otage. La quarantaine de commandos sont revenus à bord, sans lui. Et avec deux morts de plus. La guerre n'est pas une science exacte – le grand stratège allemand Carl von Clausewitz le savait bien, lui qui avait théorisé la « friction » et le « brouillard » de la guerre. Les choses ne se passent pas toujours comme prévu et un grain de sable vient parfois enrayer la belle mécanique. Cette opération spéciale – sur laquelle les informations sont extrêmement fragmentaires – avait été préparée depuis plusieurs mois, à partir du moment où Denis Alex avait été localisé dans une maison de Buulo Mareer, une ville située à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Mogadiscio, un peu à l'intérieur des terres. Les négociations avec les ravisseurs, le groupe Shebab al-Islami, s'étant révélées impossibles, il a été décidé de recourir à la force. Le président Hollande avait donné son feu vert courant décembre 2012, laissant à la DGSE et aux militaires le soin de déterminer le moment exact, en fonction de considérations techniques et météorologiques.

Les hommes engagés cette nuit-là appartiennent au service action (SA), unité de l'armée de terre d'environ un millier d'hommes (et quelques femmes) mise à la disposition de la DGSE. Commandé par un état-major au fort de Noisy, à Romainville (93), il regroupe plusieurs structures aux noms assez baroques : le Centre parachutiste d'instruction spécialisée à Perpignan (Pyrénées-Orientales), le Centre parachutiste d'entraînement

spécialisé à Cercottes (Loiret) et le Centre parachutiste d'entraînement aux opérations maritimes à Quélern (Finistère) où l'on trouve les nageurs de combat qui étaient jadis à Aspretto (Corse).

Ces unités du SA opèrent de manière clandestine. En cela, elles diffèrent par nature de celles relevant du Commandement des opérations spéciales (COS) qui se contentent d'être... discrètes. Un ancien patron du COS expliquait à l'auteur de cette chronique la différence entre SA et COS : « À tout moment, les autorités de notre pays doivent pouvoir assumer ce que fait le COS... » Comprenez : il n'en va pas de même avec le SA. Ces hommes vont là où des militaires français ne sont pas censés aller, dans un pays étranger par exemple. Ainsi, lors de la traque des criminels de guerre dans les Balkans, le COS opérait en Bosnie, où l'armée française était présente légalement au regard du droit international, et la DGSE... ailleurs!

Pour le raid en Somalie, des moyens – notamment aériens – du COS étaient venus renforcer ceux du SA. Comme le reconnaissait un proche du dossier au lendemain de l'affaire, c'était une « belle opération interarmées d'envergure. Une première. » Elle impliquait également au moins deux bateaux de la Marine ainsi qu'un soutien technique de la part des Américains. Pourquoi l'échec ? Le commando a été déposé par quatre hélicoptères Caracal à plusieurs kilomètres de l'objectif : la maison où était détenu l'otage. Il semble que, arrivant discrètement à proximité du lieu, les militaires soient tombés sur des miliciens. Des coups de feu ont été échangés et l'alerte donnée. Les « shebabs » ont eu le temps de se renforcer. Ils disposaient notamment d'armes lourdes (mitrailleuses de 14,5 mm, lance-roquettes RPG-7...). Plus d'effet de surprise et un parti adverse plus fort que prévu : l'opération était à l'eau.

Les commandos ont toutefois pu pénétrer dans la maison. C'est là que Denis Alex a été exécuté par ses ravisseurs. Deux autres militaires, un officier et un sous-officier, ont été touchés par des tirs. L'officier, grièvement blessé, a pu être évacué mais est mort durant le trajet de retour. Le second, « F », est

mort rapidement. Au moins six autres auraient été blessés, 17 djihadistes auraient été tués. L'extraction des Français a été très chaude – on évoque l'emploi de mortiers pour se désengager.

Échec ou fiasco ? Échec. Le pouvoir politique l'a d'ailleurs compris : le président de la République s'est rendu lui-même discrètement à Perpignan pour une cérémonie en l'hommage des trois morts du CPIS. Afin de reconforter leurs camarades et leurs familles. Celles-ci payent un prix très lourd : pendant les trois ans et demi de la détention de son mari, l'épouse de « Denis Alex » et la mère de ses deux garçons n'a jamais pu confier à ses proches – ou à son employeur – le drame qu'elle vivait. C'est, aussi cela, le prix de la clandestinité. ■

Cette chronique est dédiée à mon camarade Yves Debay, reporter de guerre, tué en Syrie le 17 janvier 2013.



« Ces hommes vont là où des militaires français ne sont pas censés aller, dans un pays étranger par exemple. »

Les prisonniers de guerre restent des combattants, affirme le cinéma avec un sens de la nuance inhabituel. Ils demeurent des militaires soumis à la discipline et aux codes de l'armée de leur pays d'origine, tous les films le soulignent, comme pour indiquer qu'être en captivité n'a rien d'une déchéance. Le cinéma distingue toutefois deux catégories de prisonniers. Les officiers, d'une part, qui doivent tenter de s'évader par sens du devoir : il est de leur responsabilité de tout faire pour mobiliser l'ennemi. Les soldats, d'autre part, dont il est admis qu'ils peuvent s'adapter à la captivité, voire y trouver leur avantage.

« À Paris, je suis un esclave », avance ainsi, amer, un prisonnier français dans *Le Caporal épinglé*. Au Stalag, au moins, les différences sociales s'estompent. Et si c'était ça, le vrai combat ? Ces messages politiques ambigus s'effacent cependant derrière l'action : ce qui intéresse surtout le cinéma, c'est l'évasion, qui ne concerne pourtant que 4,4 % des 1,6 million de prisonniers de guerre français en Allemagne*. Mais comment résister à filmer ces projets rocambolesques et ces héros si ingénieux ? ■

* *Prisonniers de guerre dans les Stalags, les Oflag et les Kommandos, 1939-1945*, Yves Durand, Hachette, 1987.

1953

Stalag 17

De Billy Wilder - Avec William Holden, Don Taylor, Otto Preminger - DVD N&B VOST. Courageux et inventifs, les quelque 600 sergents américains emprisonnés au Stalag 17 font preuve d'imagination face à l'adversité. Courses de rats, distillerie clandestine et tentatives d'évasion agrémentent leur quotidien. Pour ces valeureux militaires, l'attitude de Sefton (William Holden, excellent), qui troque avec les Allemands et parie sur l'échec des évadés, est insupportable. Aussi, c'est naturellement contre lui que se retournent les hommes lorsqu'il apparaît qu'un traître s'est glissé parmi eux. Tourné en plein maccarthysme, *Stalag 17* souligne avec humour les dangers de la chasse aux sorcières, tout en prenant parti pour la liberté individuelle.

1959

La Vache et le Prisonnier

D'Henri Verneuil - Avec Fernandel - DVD. C'est décidé : Bailly (Fernandel, plutôt en retenue), prisonnier de guerre, s'évade de la ferme allemande où il est employé ! Il n'a ni vêtements civils, ni faux papiers, mais il est accompagné d'une vache... Qui le soupçonnerait, marchant avec son pot de fer et son ruminant en laisse ? L'histoire est charmante, les civils allemands coopératifs au possible, les rebondissements divertissants. Et, surprise, c'est au pays, en gare de Lunéville, que Bailly échoue dans sa tentative, poursuivi par des policiers français. La liberté est-elle vraiment affaire de territoires ?

1960

Le Passage du Rhin

D'André Cayatte - Avec Charles Aznavour, Nicole Courcel, Georges Rivière - DVD N&B. Roger Perrin (surprenant Aznavour), boulanger de province, et Jean Durrieu, journaliste parisien, sont capturés et envoyés dans une ferme allemande remplacer les hommes partis en Russie. Si Roger, de son point de vue, n'a fait que son devoir en s'engageant, Jean, lui, s'enorgueillit de défendre des idéaux. À l'aune desquels il n'hésitera pas, pour « continuer le combat », à mettre en danger une jeune Allemande. En fait, Jean défend surtout son orgueil. Roger, lui, défend l'humanité. Un film tout en finesse, intéressant témoignage sur la guerre vécue par les civils allemands.

1962

Le Caporal épinglé

De Jean Renoir - Avec Jean-Pierre Cassel, Claude Brasseur, Claude Rich, Jean Carmet - DVD N&B. Pour Caporal (Jean-Pierre Cassel), la liberté est sans aucun doute de l'autre côté des barbelés du Stalag. Mais dans ce camp, l'évasion est artisanale et les moyens limités. Caporal se fait épingler à chaque tentative. Son ami Ballochet (Claude Rich) tente de l'amener à s'adapter à la captivité en la niant, plutôt que de lutter vainement. Un film profond, parfois drôle : une belle réflexion sur la variété des définitions du mot liberté.

PRISONNIERS DE 39-45

1963

La Grande Évasion

De John Sturges – Avec Steve McQueen, James Garner, Richard Attenborough, Charles Bronson – DVD VOST.

Impeccablement coiffés et élégants, les Américains ont une autre classe que les Français filmés par Renoir... McQueen en particulier, en capitaine insolent et charmeur, tout droit sorti des sixties. Le projet des candidats à l'évasion justifie le titre. Deux cent cinquante prisonniers, pas moins, doivent se faire la belle, et leur projet revêt des dimensions industrielles, avec ateliers de tailleurs et de faussaires, aération souterraine et creusement simultané de trois tunnels ! Le film fonctionne bien et les rebondissements n'empêchent pas le traitement des personnages en finesse.

1972-1974

Colditz

Série télévisée créée par Brian DeGass et Gerard Glaister – Avec David McCallum, Robert Wagner, Christopher Neame – DVD VO (sous-titres en anglais).

Cet ensemble de 28 épisodes suit plus les codes du téléfilm (chaque épisode raconte toute une histoire) que de la série contemporaine. Une fois prévenu, on découvre une production de bonne qualité, bien jouée, qui livre un regard complet sur la captivité de ces officiers britanniques, mais aussi français, polonais ou hollandais, emprisonnés dans la forteresse de Colditz, non loin de Leipzig. Tous les prétextes sont bons pour s'évader, bien sûr, et la variété des stratagèmes est le ressort de chaque épisode.

1981

A nous la victoire

De John Huston – Avec Sylvester Stallone, Michael Caine, Max von Sydow – DVD VOST.

Pas le meilleur Huston, non, mais les amateurs de foot y trouveront leur compte, car les « prisonniers » s'appellent Pelé, Werner Roth, Bobby Moore, Kazimierz Deyna ou encore Osvaldo Ardiles. De vrais bons joueurs pour un vrai bon match opposant des prisonniers de guerre alliés à une équipe allemande. Le suspens n'est pas exactement intenable, ni l'histoire très réaliste. Et l'omniprésence d'un Sylvester Stallone au brushing impeccable n'ajoute rien à la crédibilité. Mais bon, on peut aussi lutter pour la liberté en jouant au foot...

2002

Mission Évasion

De Gregory Hoblit – Avec Bruce Willis, Colin Farrell – DVD et Blu-ray VOST.

Ralentis inutiles, explosion en gros plan : c'est du grand spectacle, correct malgré quelques lenteurs. L'histoire, inhabituelle, conte la capture de Hart, jeune officier américain (Farrell, agaçant de mollesse) incapable de résister à la torture. Rejeté par ses pairs une fois au camp, Hart cherche à se racheter en défendant un pilote noir victime du racisme. L'évasion qui s'ensuit, c'est une originalité, ne vole pas la vedette au procès inique mis en place dans la foulée par les Américains.



La vache Marguerite et le prisonnier Fernando sont les vedettes sans conteste de l'année 1951. Près de 8,5 millions de Français vont voir leurs aventures au cinéma. Mieux que *La Grande Évasion*.

INTERVIEW

A LIRE A VO

« Dès 1933, Hitler a eu en tête la guerre contre l'URSS »

Propos recueillis par Yacha Maclasha

Sorti en 2011 en Allemagne, le livre de Rolf-Dieter Müller n'a pas reçu l'attention qu'il mérite. *G&H* estime nécessaire d'y revenir tant il renouvelle la question des intentions d'Hitler vis-à-vis de l'URSS. Entretien avec ce grand historien allemand.



Hitler inspecte le front de Pologne le 13 septembre 1939. En février, le Führer considérait encore cette proie facile comme une alliée, démontre Rolf-Dieter Müller. Face à Hitler, Rommel, chef d'état-major de son escorte. À ses côtés, Hoth (avec le calot), le commandant du XV^e corps, et Bormann, un des principaux chefs du parti nazi. Derrière lui, le maréchal Keitel, chef de l'OKW.

Herr Professor Müller, votre dernier ouvrage a fait l'effet d'une bombe lorsqu'il est paru en 2011. Pourquoi ?

Parce que je réponds d'une façon nouvelle à une ancienne question : quand les dirigeants du III^e Reich commencent-ils à développer les plans d'invasion de l'URSS ? Auparavant, nous pensions qu'Hitler avait eu un programme en plusieurs phases, un plan stratégique qui prévoyait d'occuper d'abord les pays de l'Europe orientale (Pologne, Tchécoslovaquie), puis la France, et de s'engager seulement après dans la guerre contre l'URSS. Dans mon livre, je démontre que dès 1933 Hitler a eu en tête

la guerre contre l'URSS, à la fois pour s'emparer de ses ressources et pour étendre le *Lebensraum*, l'espace vital, des Allemands. Et, deuxième nouveauté, la Wehrmacht a commencé à mettre au point des plans où la Pologne jouait un rôle très important *en tant qu'alliée du Reich*.

Quels sont les nouveaux documents d'archives qui vous permettent ces audaces ?

Il s'agit essentiellement de documents concernant les *Kriegsspiele* de la Kriegsmarine et les plans de la Wehrmacht au cours des années trente. Ils sont entièrement conservés

mais ont été complètement négligés par les chercheurs. Par ailleurs, j'ai utilisé d'autres documents se rapportant à la coopération militaire germano-polonaise.

Quand la Wehrmacht commence-t-elle à établir des plans où l'armée polonaise est incluse à ses côtés ?

Dès 1934. La politique antirusse et antibolchevik de Pilsudski donne à Hitler l'espoir que la Pologne pourrait bientôt s'engager dans une guerre contre l'URSS. Avec la signature de l'accord d'alliance, le 16 mai 1935, entre l'URSS et la Tchécoslovaquie, les dirigeants

IR A JOUER

militaires de l'Allemagne ont précisé leurs plans. La situation stratégique de la Tchécoslovaquie jouait un rôle important car ces plans prévoyaient d'attaquer l'URSS sur deux axes, au nord et au sud. Au sud, sur l'axe vers l'Ukraine, la Tchécoslovaquie jouait un rôle de corridor; au nord, sur l'axe menant à Leningrad, ce rôle était tenu par Dantzig, la mer Baltique, la Prusse-Orientale. Tels étaient les fruits de la réflexion de l'état-major allemand suite à son expérience de la Première Guerre mondiale.

Rien à voir, en effet, avec le plan Barbarossa!

Oui. Le plan Barbarossa — c'est-à-dire une attaque massive et frontale avec l'Oural comme objectif — n'est apparu que fin 1940 ou début 1941. Auparavant, l'État-Major général était moins ambitieux et imaginait une guerre sur le modèle de 1914-1918, dont l'objectif aurait été de contrôler l'Ukraine et les pays baltes. Entre-temps, avec l'alliance ou au moins la neutralité de la Pologne, la Wehrmacht devait fixer les forces soviétiques au centre, pour avoir le champ libre sur les ailes, au nord et au sud. La Kriegsmarine et la Luftwaffe jouaient un rôle crucial pour réaliser le blocus de la flotte soviétique dans la mer Baltique et s'emparer de Leningrad. Si la Pologne avait cédé le corridor de Dantzig à l'Allemagne, la guerre contre l'URSS aurait commencé en 1939 et elle aurait débuté avec un Pearl Harbor sur Leningrad et le débarquement de troupes allemandes dans la « ville de Lénine ». Ce qui, dans l'opération Barbarossa, restera de ce plan, c'est l'importance qu'Hitler attribue aux axes nord et sud.

La Pologne n'est-elle donc pour Hitler nullement une proie mais une alliée potentielle?

Exact. Jusqu'au début de 1939, l'Allemagne a tout fait pour amener la Pologne à s'allier avec elle contre l'URSS. À cette époque, l'Allemagne ne planifiait pas une guerre à l'Ouest. En observant la terreur déclenchée par Staline [les purges de 1937, NDLR], les dirigeants allemands espéraient l'effondrement du système et ils voulaient être là pour

intervenir. Mais le rapprochement de la Grande-Bretagne et de la Pologne en mars 1939 a obligé Hitler à envisager une nouvelle tactique qui s'est traduite dans l'accord spectaculaire avec Staline. Avec ce pacte, Hitler a voulu intimider les pays occidentaux. Si la Grande-Bretagne et la France n'avaient pas honoré leurs engagements vis-à-vis de la Pologne, Hitler n'aurait pas déclenché la guerre à l'Ouest. Il ne faut pas oublier qu'avant octobre 1939, l'Allemagne n'avait aucun plan militaire contre la France. Pour Hitler, c'était l'URSS, et non la France, qui était facile à battre. Il a toujours voulu faire la guerre d'abord contre la Russie, même si ce pays avait été dirigé par un tsar. Ce n'était

« L'Allemagne a tout fait pour que la Pologne s'allie avec elle contre l'URSS. »

qu'après s'être emparé des ressources soviétiques qu'il pouvait se lancer dans une guerre contre les Occidentaux. Hitler a voulu répéter le scénario de 1918, quand, après avoir signé les accords de Brest-Litovsk, l'Allemagne a eu les mains libres pour mener

les grandes offensives du printemps contre la France. Avec l'arrivée des troupes américaines en France, cette « fenêtre d'opportunité » s'était très vite refermée. Mais, en 1939, Hitler et ses généraux espéraient un autre scénario, plus favorable.

Pourquoi la Pologne de Pilsudski puis du colonel Beck, connue pour son antisoviétisme, a-t-elle refusé de s'allier à l'Allemagne?

Si Pilsudski et plus tard Beck ont refusé l'alliance offensive contre l'URSS, c'est parce qu'ils craignaient de devenir trop dépendants de l'Allemagne. Il s'agissait surtout de la rivalité pour l'Ukraine. Sur ce point, les vieilles traditions polonaises s'opposaient aux intérêts économiques et stratégiques de l'Allemagne. Bien que Göring ait toujours assuré que la Pologne devait recevoir une partie de l'Ukraine, une dyarchie germano-polonaise sur l'Ukraine était trop risquée pour les dirigeants polonais qui craignaient que les aspirations d'indépendance des Ukrainiens puissent s'étendre à Lvov et à la Pologne orientale, ce qui aurait compromis l'existence même de l'État polonais. Cette question a été déterminante au début de 1939, quand Varsovie et Berlin n'ont pas réussi

à s'entendre sur le sort de l'Ukraine subcarpatique. Devant ces difficultés, Varsovie a privilégié une stratégie défensive vis-à-vis de l'URSS. Cela dit, les militaires allemands pensaient qu'ils pouvaient se contenter d'une neutralité possible des Polonais.

Votre ouvrage enfonce-t-il un nouveau clou dans le cercueil de la théorie de la guerre préventive?

Bon, s'il s'agit de Suvorov et de ses partisans qui affirment qu'Hitler n'a jamais voulu attaquer l'URSS et que Barbarossa a été une frappe préventive contre un Staline s'appêtant, lui, à attaquer, cela ne vaut même pas d'être discuté. Mais il y a des historiens sérieux comme Andreas Hillgruber, Hans-Adolf Jacobsen et Klaus Hildebrand qui soutiennent que le programme d'Hitler contenait plusieurs phases et que c'est seulement en 1940, après la victoire contre la France, que le Führer a décidé d'entrer en guerre contre l'URSS. Les nouveaux documents d'archives montrent clairement qu'à partir de 1933, Hitler pensait prioritairement à attaquer l'URSS. Toute sa politique et tous ses préparatifs militaires ont été constamment orientés dans cette direction. ■



Né en 1948, Rolf-Dieter Müller figure parmi les plus grands historiens

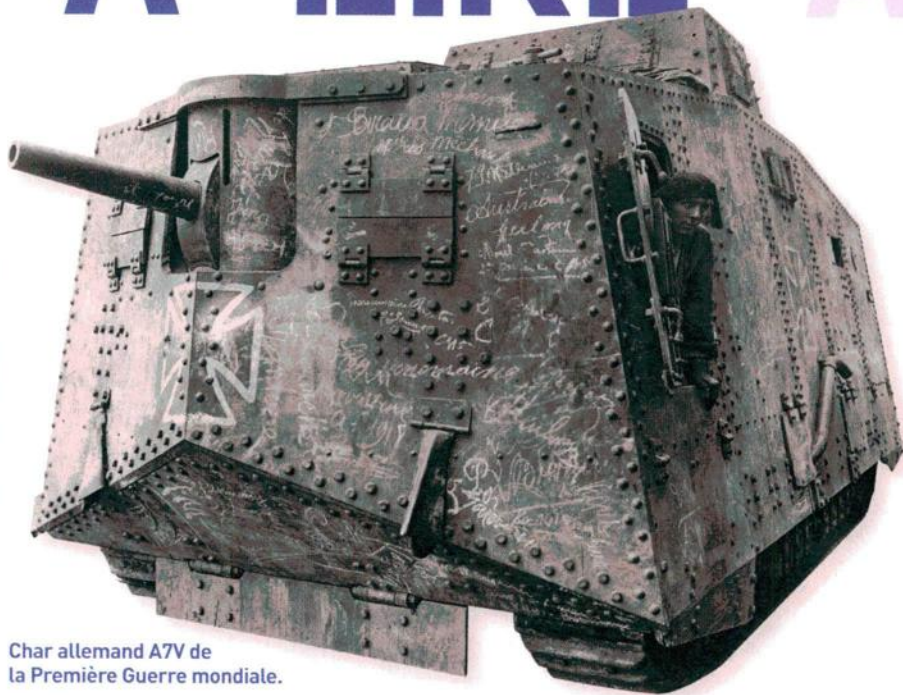
allemands de la Seconde Guerre mondiale. Inlassable fouilleur d'archives, sans concessions ni œillères, il travaille sans cesse à révéler le vrai visage de la Wehrmacht. Directeur scientifique depuis 1999 du Bureau de recherche historique de l'armée (le MGFA: *Militärgeschichtliches Forschungsamt*) basé à Potsdam, il est l'auteur d'une pléiade d'ouvrages fondamentaux, dont *Militärgeschichte* (2009), *Die Wehrmacht: Mythos und Realität* (avec Hans-Erich Volkmann; 1999). Et chapeaute l'énorme projet (13 volumes, 10 000 pages) conclu en 2008, *Das deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, une histoire monumentale de l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale.

Der Feind steht im Osten. Hitlers geheime Pläne für einen Krieg gegen die Sowjetunion im Jahr 1939

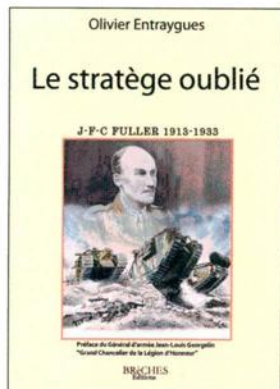
Rolf-Dieter Müller - Ch. Links, 294 pages, 30 €.



Voici bien longtemps que rien de majeur n'est apparu concernant l'avant Seconde Guerre mondiale en Europe. Affirmer que cet ouvrage (dont le titre traduit est: « L'ennemi est à l'Est: les plans secrets de Hitler contre l'URSS en 1939 ») est une bombe est peu dire. C'est un livre d'histoire et un livre historique car il change les perspectives. Ce que veut Hitler en 1934 n'est pas ce qu'il veut en 1939, ni ce qu'il veut en 1941. Avant 1939, l'Allemagne a une obsession et une seule: conquérir l'Ukraine, son « Afrique » à elle, et les pays baltes, qu'elle voit comme sa chasse gardée depuis les chevaliers Teutoniques. Hitler a voulu longtemps une alliance avec les Polonais; il s'est inscrit d'abord dans une politique orientale héritée de l'expérience de 1914-1918. Sa volonté de conquête à l'Est est là dès 1933, mais sa décision de détruire l'URSS et la nation russe n'est prise que graduellement, après l'effondrement de la Pologne et de la France. Et l'opération Barbarossa apparaît en fait comme le dernier, et le pire, des plans d'une longue série, directement inspiré par une volonté d'extermination. Il ne nous reste plus qu'à lancer un appel aux éditeurs français: qui traduira et éditera ce monument? J. L.



Char allemand A7V de la Première Guerre mondiale.



Le Stratège oublié - J.F.C. Fuller 1913-1933

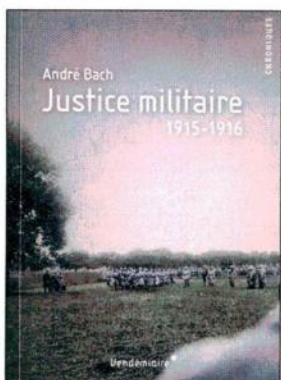
Olivier Entraygues

Brèches Éd., 381 p., 20 €.

Le personnage de J.F.C. Fuller vous passionne ? Vous avez été intéressé par l'interview du lieutenant-colonel Entraygues publiée dans *G&H* n° 5 ? Procurez-vous le livre tiré de sa thèse universitaire sur cet important penseur militaire britannique, peut-être le plus important de son pays au XX^e siècle.

Dans ce fort volume, Entraygues ne nous offre pas une biographie, un récit complet de la vie de son sujet, mais un récit et une analyse de la période qui fut la plus féconde dans la vie professionnelle et intellectuelle de Fuller, celle durant laquelle il eut à mettre à œuvre et à penser, puis à théoriser l'émergence de la guerre mécanisée moderne. C'est ainsi une plongée dans le monde des états-majors britanniques dans les années avant, pendant et après la Première Guerre mondiale. Enfin, la conclusion de cet ouvrage est particulièrement bienvenue car elle nous expose quelle fut l'influence de Fuller chez les autres penseurs de la guerre mécanisée, notamment

en Allemagne, en France et en URSS. Indispensable à toute personne étudiant sérieusement l'histoire des premières opérations de blindés. ■ L. H.



Justice militaire 1915-1916

André Bach

Vendémiaire, 600 p., 26 €.

Voici un livre qui était attendu depuis plusieurs années. Car il s'agit, de fait, de la suite de *Fusillés pour l'exemple* (Tallandier, 2003) qui portait sur la période 1914-1915 et avait même fait à l'époque l'objet d'un excellent documentaire sur France 3. Ce livre revisitait intégralement la question des fusillés dans l'armée française pendant la Grande Guerre en montrant que, contrairement à ce que

prétendait la légende, ça n'était pas en 1917 (à la suite de ce que l'on nomme abusivement les « mutineries ») qu'il y en avait eu le plus, mais bien au début de la guerre, dans la panique précédant le rétablissement de la Marne.

Ici, l'auteur poursuit donc son monumental et salutaire travail en étudiant la période suivante, durant laquelle le gouvernement et le Parlement finissent par obliger le commandement français à mettre un terme à une justice d'exception aussi injuste que totalement inadaptée. Quoiqu'on puisse en dire, le caractère démocratique et républicain du régime a joué à plein, et dans le bon sens. Après tout, les soldats français étaient aussi des citoyens se battant pour défendre leur patrie.

Mais, par-delà une question que l'on pourrait qualifier de purement « humanitaire », il y a aussi la question de l'adaptation non seulement de la justice militaire, mais de tout l'appareil de l'armée aux conditions tactiques et

stratégiques de la guerre moderne, ce que Bach décortique parfaitement en nous montrant les liens étroits entre politique (grande et petite), droit, stratégie, tactique et questions sociales. Souhaitons que le général Bach, ancien patron du Service historique de l'armée de terre, poursuive son œuvre, indispensable non seulement pour connaître et comprendre la Première Guerre mondiale, mais aussi pour apaiser notre mémoire nationale et contribuer en quelque sorte à notre psychanalyse collective. ■ L. H.

L'Europe barbare 1945-1950

Keith Lowe

Perrin, 488 p., 25 €.

Officiellement, la Seconde Guerre mondiale a pris fin en Europe le 8 mai 1945. Mais les armes ne se sont pas tuées partout et la paix et le bonheur ne se sont pas installés du jour au lendemain. De larges pans du continent étaient en effet ravagés, sans infrastructures ni autorités civiles légitimes. Des millions d'êtres humains avaient

été tués tandis que des hordes d'enfants errants tentaient de survivre dans les ruines des villes ou dans les campagnes. Partout, d'autres millions d'hommes et de femmes fuyaient devant les processus de nettoyage ethnique qui faisaient rage dans tout l'Est du continent ou bien tentaient de rentrer chez eux après avoir été libérés des camps de concentration. Dans de nombreuses régions, des guérillas nationalistes continuaient

Keith Lowe

L'EUROPE BARBARE 1945-1950

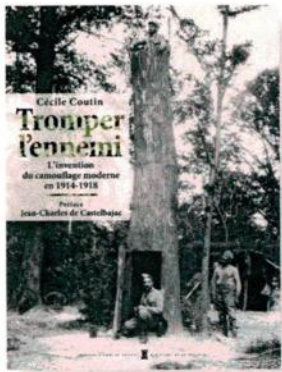
1945-1950



PERRIN

la lutte, contre l'Armée rouge, mais aussi contre les guérillas adverses, ainsi des partisans nationalistes polonais et ukrainiens anticommunistes, qui s'entre-tuèrent tout en combattant les Soviétiques, chacun de leur côté, et en massacrant les villageois de l'ethnie « adverse » ! Sans même parler de la malédiction dans laquelle était plongé le peuple allemand...

Bref, le tableau est sinistre, et c'est tout le mérite de l'historien britannique Keith Lowe de nous en proposer pour la première fois une vision globale. On ne pourra plus étudier la Seconde Guerre mondiale en Europe sans étudier également et dans la foulée cet après-guerre à bien des égards apocalyptique. ■ L. H.



Tromper l'ennemi – L'invention du camouflage moderne en 1914-1918

Cécile Coutin
Éditions Pierre de Taillac/
ministère de la Défense,
239 p., 35 €.

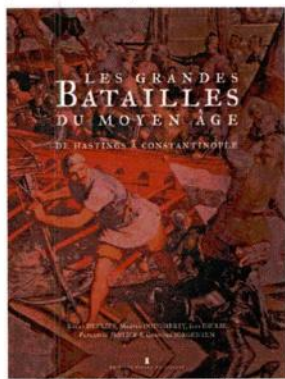
C'est bien connu : la Première Guerre mondiale a vu la généralisation du « champ de bataille vide » (*the empty battlefield*), caractéristique de la guerre mécanisée moderne. Du coup, les soldats ont dû y « disparaître » et cesser d'être visibles, alors que, depuis les origines de la guerre, ils avaient toujours cherché à être les plus visibles et les plus impressionnants possible. Une petite « révolution militaire » en tant que telle. L'effarante puissance des nouveaux armements a eu raison du panache et des beaux uniformes chamarrés et rutilants des époques antérieures. Place aux couleurs ternes et sinistres. Mais aussi aux artifices permettant la dissimulation et la tromperie visuelle. On a fait donc appel aux décorateurs de théâtre (spécialistes des effets de trompe-l'œil) et aux peintres cubistes (dont les principes avant-gardistes prônaient la déformation de la réalité). Ce beau livre, abondamment illustré, nous décrit tout cela et nous montre bien en quoi ce ne fut pas un détail dans le processus de

déploiement de la guerre mécanisée et industrielle moderne. Quand l'histoire de l'art rencontre celle de la tactique... Étonnant! ■ L.H.

Les Grandes Batailles du Moyen Âge – De Hastings à Constantinople

Kelly DeVries et al.
Éditions Pierre de Taillac,
222 p., 34 €.

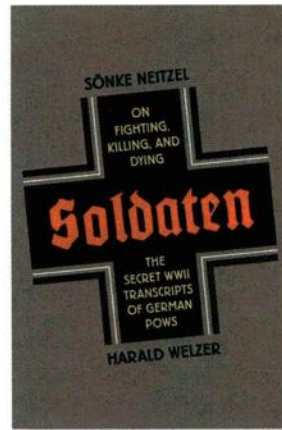
Que voilà un bel ouvrage ! Richement et intelligemment illustré (on en prend plein les yeux !), et avec des infographies très didactiques. Un collectif d'excellents spécialistes anglo-saxons de la guerre médiévale s'est formé ici pour nous proposer un livre de vulgarisation de bon niveau, mettant ainsi à la disposition du grand public le fruit de leurs récentes recherches. Vingt grandes batailles sont décortiquées, qui recouvrent l'ensemble de l'aire européenne (croisades comprises), ce qui correspond à une perspective peu courante



et opportune sur l'histoire de cette période. Du coup, cela permet de découvrir des batailles dont nous autres Français n'avions jamais entendu parler, et d'avoir ainsi un excellent panorama de la guerre au Moyen Âge. Chapeau bas à ce petit éditeur parisien qui a eu l'excellente idée – et le courage – de traduire et de publier ce beau volume. ■ L.H.

Soldaten, On Fighting, Killing and Dying – The Secret Second World War Transcripts of German POWs

Sönke Neitzel, Harald Welzer
Knopf, 437 p., 19 €.
À l'origine de cet ouvrage majeur, 150 000 pages de conversations de prisonniers allemands, enregistrées à leur insu par les Alliés. Découvert en 2001 par l'historien allemand Sönke Neitzel, ce trésor offre une image infiniment plus accablante de la Wehrmacht que celle dressée par elle-même après guerre, profitant



de la complaisance des Alliés occidentaux (voir notre dossier dans G&H n° 7). S'agit-il d'une surprise ? On savait bien que la Wehrmacht (et pas seulement les SS) avait

trem্পé dans les massacres perpétrés dans les « terres de sang » de l'Est. Mais l'ouvrage documente de façon frappante la vantardise pathologique, le sentiment de supériorité, l'absence totale de remords ou de doutes. Si quelquefois certains prisonniers paraissent écœurés par les crimes, c'est plus par leur aspect boucher que moral... On se prend du coup à regretter que la place réservée aux dialogues bruts soit chiche, au profit d'explications jargonnantes (et parfois redondantes tant la force des dialogues se suffit à elle-même) du psychosociologue

LE BLOG



Nom : Guerres et conflits XIX^e-XXI^e siècles, <http://guerres-et-conflits.over-blog.com>
Sous-titre : Actualité de la recherche et de l'édition en histoire.

Création : Janvier 2012.
Animation : À 80 % faite par Rémy Porte, lieutenant-colonel, officier expert d'histoire militaire et de relations internationales. Rémy Porte est docteur habilité en histoire, spécialiste de la Première Guerre mondiale. Les 20 % restants sont le fait d'étudiants en master 2 d'histoire.

Fréquentation : 550 à 600 connexions par jour. Le blog s'est associé à Theatrum Belli, animé par Stéphane Gaudin, au sein d'une « communauté Défense ».

Profil de la fréquentation : « Autant que je puisse le savoir, la fréquentation est à 95 % francophone. J'estime qu'elle se compose d'un tiers de visiteurs issus du monde militaire, d'un tiers d'étudiants et d'un tiers de passionnés venus de tous horizons. »
Volume d'informations : Trois billets par jour en moyenne. Total : environ 1 100 publications. Elles occupent trois champs. Un : les livres abordant les questions militaires au sens large,

c'est-à-dire incluant l'histoire des techniques, de l'économie, des relations internationales, etc. Il s'agit en fait d'une aide bibliographique aux étudiants. Deux : L'actualité de la presse traitant d'histoire militaire. Trois : la recherche académique (séminaires, colloques, tables rondes, etc.).

Objectifs du blog : « Concourir à la diffusion d'une histoire militaire moderne, comparatiste, transdisciplinaire et "sans esprit de chapelle". C'est-à-dire sans prendre parti pour telle ou telle "école" »

historiographique. En toute liberté, simplement. »

Relevons que Rémy Porte a lancé en mai 2012 les « cafés historiques » au café Le Concorde, à Paris.

Particularités : Mise en ligne gratuite de documents (rapports, études, revues) via la plateforme Calaméo, galerie de plus de 1 000 photos de militaires français en Opex sur la plateforme Flickr,

des documents sonores. À noter la présence de plusieurs notes concernant les travaux du colonel Michel Goya. Participation à la Journée « Découverte Marine » à bord du BPC *Mistral* en mars 2010. Créateur en septembre 2010 du nouveau site des Anciens de la division Daguet (amicale-daguet.com). Partenaire du CESM (Centre d'études supérieures de la Marine).

Contact : guerres-et-conflits@orange.fr

Nous avons reçu mais nous n'avons pas lu ou avons juste parcouru...

- **La Captivité de guerre au ^{xx} siècle**, sous la direction d'Anne-Marie Pathé et Fabien Théofilakis, Armand Colin/ministère de la Défense, 373 p., 27,50 €. J'ai dévoré le papier d'Overmans (connu pour ses travaux sur les pertes militaires allemandes) sur les prisonniers de guerre juifs durant la Seconde Guerre mondiale.

- **Maintenir l'ordre colonial. Afrique et Madagascar, ^{xix}-^{xx} siècles**, sous la direction de Jean-Pierre Bat et Nicolas Courtin, Presses universitaires de Rennes, 220 p., 17 €. Ce premier ouvrage du Groupe d'études sur les mondes policiers en Afrique (GEMPA) dissèque l'appareil de surveillance et de répression dans les colonies africaines. On a le sentiment, à parcourir un sommaire très pointu, qu'un nouveau continent s'ouvre à la recherche.

- **Les 10 jours de Yangzhou. Journal d'un survivant**, Wang Xiuchu, Anacharsis, 100 p., 15 €. Récit d'une féroce (ô combien !) bataille qui marque le renversement de la dynastie Ming par les Mandchous, en 1645. Choix judicieux des documents, qualité du papier et de l'impression, chaque parution de cet éditeur toulousain nous rappelle, d'une part, l'extraordinaire renouveau de l'histoire militaire française depuis quelques années, d'autre part, le choix de l'ouverture chronologique et géographique d'Anacharsis.

- **Les Espions des Lumières. Actions secrètes et espionnage militaire sous Louis XV**, Stéphane Genêt, Nouveau Monde Éditions/Ministère de la Défense, 510 p., 26 €. Aux origines du renseignement militaire français.

- **Le Livre noir des Juifs de Pologne**, sous la direction de Jacob Apenszak, Calmann-Lévy, 384 p., 25,90 €. Un document d'octobre 1943 publié pour la première fois en France.

- **Témoignages. Algérie 1955-1962**, Alain Desaulty, 103 p., 11,70 €. Souvenirs de cinq acteurs : un lieutenant de la Légion étrangère, un chirurgien, deux médecins et un volontaire des SAS.

- **L'Afghanistan en feu. Témoignage écrit d'un engagé volontaire**, caporal-chef Emmanuel Gargoullaud, Economica, 130 p., 19 €. Journal d'un homme du régiment d'infanterie-chars de Marine de Poitiers.

- **Vercingétorix**, Paul M. Martin, coll. Tempus, Perrin, 9 €. Réédition en poche du meilleur portrait militaire du chef gaulois à ce jour.

- « **Quand la guerre se retire...** ». **Actes du colloque du 19 novembre 2012**, Institut catholique d'études supérieures, Publisud, 280 p., 39 €. Remarquable travail universitaire sur un moment rarement étudié, le passage de la guerre à la paix.

- **Bataille de Chéronée, printemps -338. Philippe II, roi de Macédoine, et le futur Alexandre le Grand**, Jean-Nicolas Corvisier, Economica, 150 p., 27 €. Le livre qui fera référence pendant longtemps en français. ■ J.L.

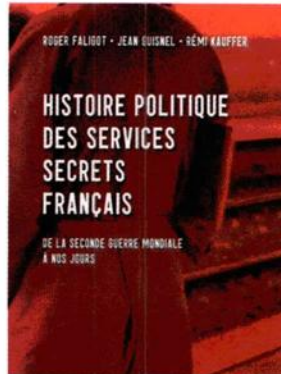
Harald Welzer. Car les témoignages, débarrassés de tout souci de justification ou de crainte vis-à-vis du vainqueur, ne constituent pas seulement un matériau de première qualité sur l'armée allemande, mais aussi sur le soldat en guerre. À ce titre, *Soldaten* est aussi indispensable que les travaux de Paul Fussell, S.L.A. Marshall ou Dave Grossman sur la psychologie militaire. ■ P.G.

La Capture de Samory (1898) - L'achèvement de la conquête de l'Afrique de l'Ouest

Julie d'Andurain
Soteca, 209 p., 25,40 €. Voilà encore un sujet rarement traité ! Et donc un ouvrage bienvenu pour connaître

l'histoire militaire de la France comme son histoire coloniale. L'auteur étudie ici l'une des dernières grandes opérations de conquête entreprise par la France en Afrique, et face à un adversaire particulièrement coriace. De l'aventure et du baroud, donc. Mais ce fut aussi une vaste partie d'échecs entre impérialismes européens rivaux et l'occasion de troubles et occultes manœuvres politiques dans les administrations et ministères parisiens. Une jolie leçon de géopolitique appliquée et une pièce importante de l'histoire de la III^e République. ■ L.H.

Samory Touré (v. 1835-1900), figure de la résistance à la colonisation française de l'Afrique de l'Ouest au ^{xix} s.



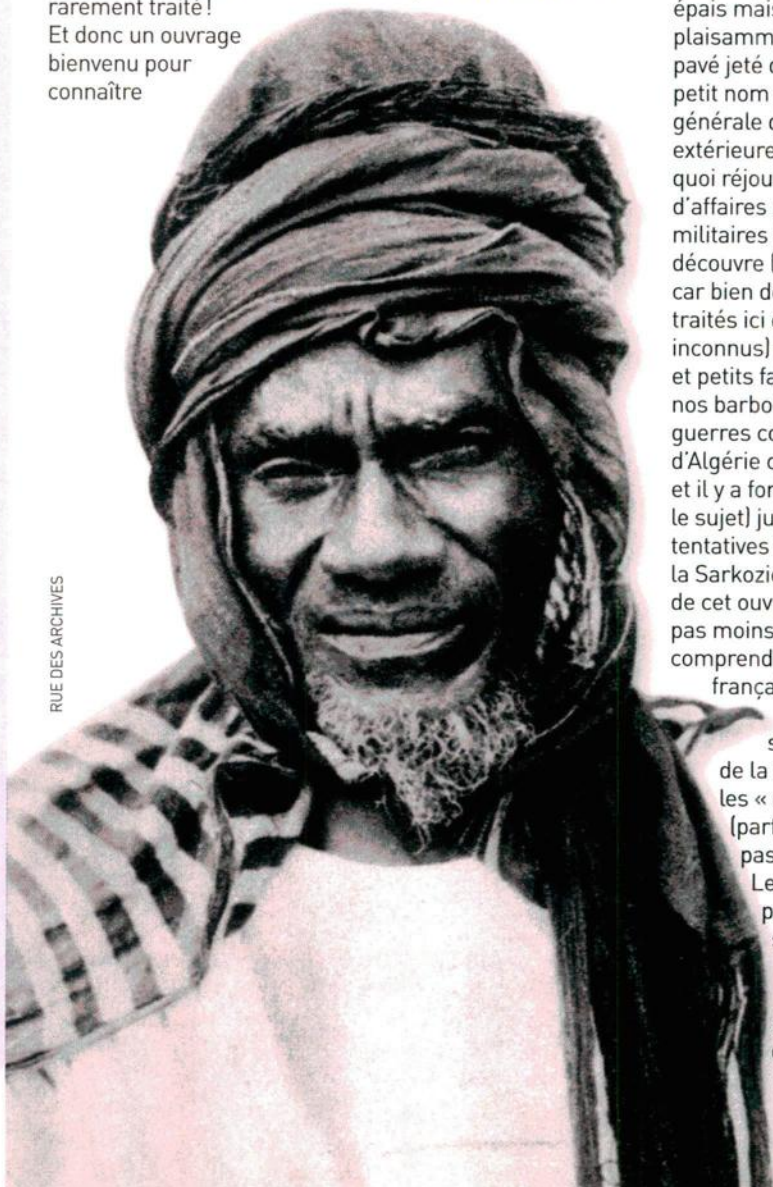
Histoire politique des services secrets français, de la Seconde Guerre mondiale à nos jours

Roger Faligot, Jean Guisnel, Rémi Kauffer
La Découverte, 734 p., 26 €.

Encyclopédique, touffu, épais mais aussi plaisamment lisible, ce pavé jeté dans la Piscine, petit nom de la Direction générale de la sécurité extérieure (DGSE), a de quoi réjouir les amateurs d'affaires politico-militaires occultes. On y découvre (ou redécouvre, car bien des aspects traités ici étaient restés inconnus) tous les grands et petits faits d'armes de nos barbouzes, depuis les guerres coloniales (guerre d'Algérie comprise, et il y a fort à lire sur le sujet) jusqu'aux timides tentatives de réforme de la Sarkozye. La lecture de cet ouvrage n'en est pas moins salutaire pour comprendre la culture française de

l'espionnage, son amour hérité de la Résistance pour les « coups tordus » (parfois foireux, pas toujours).

Le tout compilé par les meilleurs spécialistes du sujet et doté d'un énorme index de 6 000 noms. Il est rare



RUE DES ARCHIVES



qu'une référence soit aussi un régal. Autant en profiter. ■ P.G.

Les Maréchaux soviétiques parlent

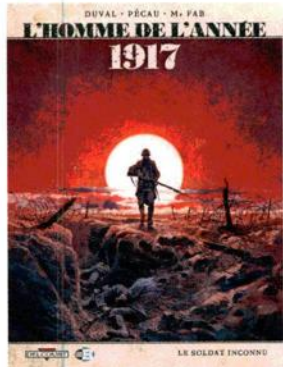
Colonel Kalinov
Perrin, coll. « Tempus », 261 p., 8 €.

Curieux petit livre que celui-là ! Les éditions Perrin viennent en effet de rééditer ni plus ni moins qu'un faux, originellement publié en France en 1950 et alors signé d'un improbable colonel Kalinov. Dans une passionnante introduction, notre collaborateur Laurent Henninger nous présente l'histoire de ce faux, ainsi que les hypothèses qui existent quant à son origine. Surtout, il nous démontre quel était l'objectif de ce qu'il

Les maréchaux soviétiques parlent
Présentation de Laurent Henninger



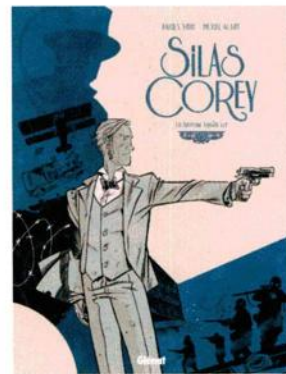
omme une authentique et fort intelligente opération de « relations publiques ». Du coup, on dispose de portraits pas inintéressants du tout de plusieurs grands chefs de l'Armée rouge de la « Grande Guerre patriotique ». Mais alors, c'est faux ou pas ? ! Disons que toute l'intelligence diabolique de ce petit livre tient dans le fait qu'il ne contient que fort peu de mensonges, car tous les mensonges qu'il contient le sont par omission... Les mensonges ne sont donc pas dans le livre *stricto sensu*, mais dans tout ce qui n'y figure pas. Diabolique, vous dis-je ! ■ J.L.



L'Homme de l'année. 1917, le soldat inconnu

Duval, Pecau, Mr Fab
Delcourt, 64 p., 14,95 €

Une année, un événement, un homme : voilà le projet de cette nouvelle collection historique des éditions Delcourt. Les auteurs racontent l'histoire d'un personnage imaginaire au milieu d'événements tout à fait réels et historiquement justes. Ce premier tome est une magnifique réussite. Pourtant le thème, assez rebattu, était risqué : raconter que le soldat inconnu est en fait un soldat africain mort pour la France. On sait dès le début que c'est le parti pris des auteurs. Mais cela n'a aucune importance tant on est happé par l'amitié née en Afrique entre Boubacar et le planteur Joseph. Tous deux pris dans l'engrenage de la Grande Guerre, ils sont confrontés à une baderne imbécile et sadique, participent aux batailles du Chemin des Dames, profitent d'une permission à Paris, risquent leur peau sous la mitraille... Mais les péripéties ne sont pas artificielles et cousues de fil blanc. Toutes les scènes semblent sorties d'un reportage pris sur le vif, les sentiments qui unissent les deux héros sont intelligemment installés et évoluent au fil des pages pour devenir une

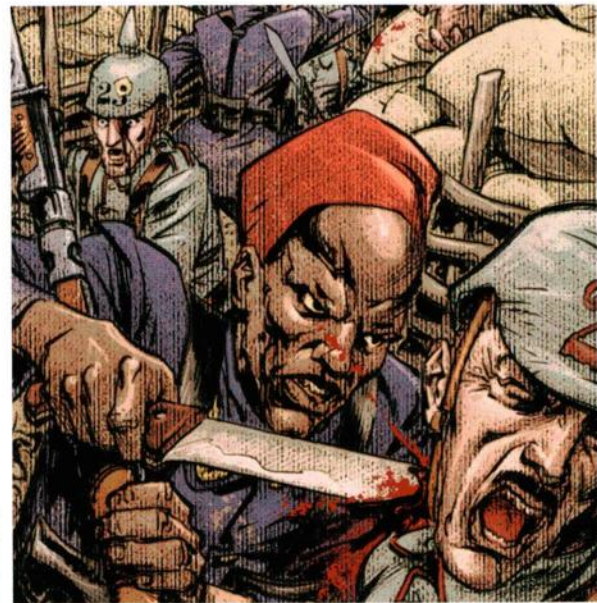


Silas Corey Le réseau Aquila, tomes 1 et 2

Fabien Nury, Pierre Alary
Glénat, 64 p., 14,95 €
chaque tome.

Les auteurs qui prennent la Grande Guerre pour thème choisissent toujours de raconter la vie des tranchées et son cortège d'horreurs, souvent avec talent et intelligence. *Silas Corey*, scénarisé par Fabien Nury (*La Mort de Staline*, G&H n° 9, *Il était une fois en France*, G&H n° 10) et dessiné par Pierre Alary, sort pour une fois de la boue. L'année est donc 1917, le héros un gentleman espion flanqué d'un serviteur annamite engagé par le député Clemenceau pour enquêter sur la disparition d'un journaliste. Il est recruté ensuite par le contre-espionnage français puis par l'étrange Allemande qui semble au cœur d'un trafic d'armes. L'histoire est palpitante, vive, les rebondissements

vraie fraternité crédible et émouvante. Outre la qualité du scénario, la réussite de l'album doit beaucoup aux dessins puissants de Mr Fab qui excelle dans les portraits, les plans lointains qui posent les ambiances, les décors et surtout dans les scènes d'actions notamment les batailles de nuit. Cet hommage aux soldats africains de 14-18 est un grand roman d'aventures historiques et humaines. ■ S.D.



inattendus et les personnages complexes. On a très envie de savoir quelles vont être les prochaines péripéties de cet aventurier amoral... ■ S.D.

Récits de guerre, tome 1

Dimitri
Glénat 144 p, 16 €
Dimitri est connu des lecteurs de *Guerres & Histoire* sous le nom de Guy Sajer (voir *entretien dans G&H n° 5, p. 28*), l'auteur du *Soldat oublié*. Il est aussi le dessinateur du *Goulag*, hilarante épopée d'Eugène Krampon dans l'univers soviétique publiée

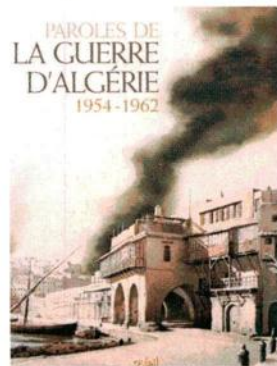


dans *Charlie mensuel*. En contrepoint sombre de cette série, Dimitri a livré une série d'histoires de guerre dures et âpres, dont Glénat débute la réédition.

Les trois premières viennent de sortir. À contre-courant de la BD de guerre actuelle épique ou introvertie, les planches de Dimitri tranchent par leur pessimisme. ■ S.D.

Paroles de la guerre d'Algérie

Collectif
Soleil Prod, 96 p., 19,99 €.
Après *Paroles de Verdun* et *Paroles d'Étoiles*, voici une nouvelle mise en images de souvenirs laissés par les combattants ou les témoins de la guerre d'Algérie.



Chaque ensemble, composé de quatre à cinq planches, est illustré par un auteur différent. Cette succession rapide peut dérouter de prime abord. Mais c'est justement dans la diversité et la qualité des visions proposées que se situe l'intérêt du projet. ■ S.D.

EXPOS

JUDISCHES GESCHÄFT Entreprise Juive

La spoliation des Juifs : une politique d'État 1940-1944

Jusqu'au 29 septembre 2013, au Mémorial de la Shoah (Paris 4^e). Site : www.memorialdelashoah.fr
Loin d'être un aspect anecdotique de la Solution finale, la spoliation des Juifs, pratiquée en Allemagne dès 1933 puis par l'État vichyste à partir de 1940, a été le premier tour de roue des trains qui menaient à Auschwitz : de la mise à l'écart à l'enfermement puis à la destruction, il y a en effet une logique — et aussi un intérêt : celui de financer l'économie de guerre. Ce que rappelle fort utilement cette importante exposition. Documents à l'appui, elle démonte le processus simple et implacable qui conduit les juifs français à céder leurs biens, leurs appartements, leur outil de travail (de la grande entreprise à la petite échoppe de rue) à des prix très bas, et ce très rapidement... L'exposition raconte aussi la rapacité, l'efficacité des innombrables administrateurs, notaires, comptables et autres agents qui ont permis à la machine de fonctionner sous l'égide du Commissariat

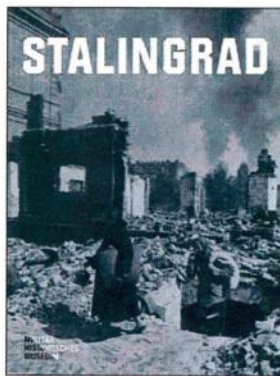
général à la question juive, et à une échelle considérable : en 1944, environ 21 000 biens changent ainsi de mains. Parmi les nombreuses archives qu'on peut découvrir, une pièce rare présentée pour la première fois : le statut des juifs annoté en octobre 1940 par Pétain afin de durcir un peu plus le projet de loi. ■ S. D.

Stalingrad

Jusqu'au 30 avril 2013, Musée d'histoire militaire de la Bundeswehr, à Dresde. Site : www.mhmbw.de
Oui, Dresde, ce n'est pas la porte à côté... Mais



cette expédition spéciale consacrée à la bataille vaut un coup d'aile en low cost via Berlin ou Prague. Vous y découvrirez, outre une abondante collection de documents, quelques objets stupéfiants, comme

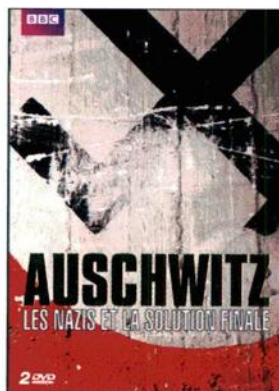


un sapin de Noël, complet avec sa décoration, parachuté aux soldats dans la ville encerclée. Inconscience, cynisme, incompetence... Ou les trois à la fois ? À vous de juger sur pièces. Ces petits morceaux d'enfer en vitrine derrière vous, passez en revue l'incroyable collection du musée et terminez par la ville, qui a retrouvé depuis 1945 une partie de sa splendeur baroque. Attention : fermé le mercredi. ■ P. G.

DVD/CINÉ

Auschwitz, les nazis et la Solution finale

Documentaire de Laurence Rees et Catherine Tatge
Deux DVD BBC prod. (sortie mars 2013), 20 €. Les six épisodes de 50 minutes de ce documentaire ne sont pas de trop pour raconter Auschwitz, où sont morts,



en cinq ans, plus d'un million d'hommes, de femmes et d'enfants dans d'atroces conditions. Au-delà du démontage de l'assassinat de masse, la série présente deux grands intérêts. D'abord, replacer le camp dans l'histoire générale de la Seconde Guerre mondiale, depuis sa création pour enfermer des prisonniers politiques polonais, puis sa transformation en camp d'extermination jusqu'aux tentatives des SS de détruire les preuves de leurs forfaits. Ensuite, la série donne abondamment la parole aux survivants : ex-membre des *Sonderkommandos*, évadé du camp, femme cobaye du docteur Mengele pour les victimes, mais aussi anciens SS et gardes du camp côté bourreaux. Là-dessus s'ajoutent de remarquables reconstitutions des discussions entre dirigeants nazis, que

nous connaissons par des transcriptions mais qui prennent alors plus de corps et glacent le sang par leur froideur administrative. Éprouvant mais indispensable. ■ S. D.

L'Amère Patrie, le retour des Français d'Algérie

Documentaire de Marion Pillas et Frédéric Biamonti
DVD Éd. Montparnasse (sortie mars 2013), 15 €. Les accords signés à Évian en 1962 entre le FLN et les représentants français prévoient que les pieds-noirs pourront rester sur place... Mais l'histoire va en décider autrement. Cette histoire, la voici justement dans ce documentaire qui mêle archives personnelles et témoignages (forts et très justes) de rapatriés célèbres : Alain Afflelou, Paul Quilès, Enrico Macias... Sans jamais oublier une foule de personnages moins connus qui livrent souvenirs et expériences sans excès de haine ou de rancœur. On y retrouve des thèmes connus — la violence terroriste du FLN et de l'OAS, le sort effrayant des harkis... — et d'autres moins, comme l'accueil glacial des autorités et des Français de métropole. Le tout sans concession : l'historien Pierre Nora rappelle que les pieds-noirs, par leur aveuglement, ont une part de responsabilité dans le drame de leur exode. ■ S. D.

La Commissaire

Un film d'Alexandre Askoldov, avec Nona Mordoiukova, Raissa Nedachkovskaia
DVD Editions Montparnasse (sortie mars 2013), 20 €. Tourné en 1967 en URSS, ce film est une pièce rare :

IR A JOUER



il a été coïncé pendant vingt ans par la censure de Brejnev. Son crime ? Être « une œuvre prosioniste ». Entendez qu'il montre les Juifs sous un jour plutôt sympathique. L'histoire est simple. Une commissaire du parti est laissée en arrière dans un petit village ukrainien par

une troupe de cavaliers rouges. Elle est enceinte et doit bientôt accoucher. Logée chez un menuisier juif, après tant d'horreurs vécues pendant la guerre civile, elle reprend contact avec une humanité habitée de sentiments normaux, amour, piété, joie, bonheur simple... C'est filmé

dans un remarquable noir et blanc, avec des mouvements de caméras un peu datés (le film a 45 ans). Les ellipses du récit peuvent aussi dérouter. La scène prémonitrice de la fin m'a proprement terrifié. ■ J.L.

Dans la brume

Film de Sergei Loznitsa, avec Vladimir Svirskiy, Vladislav Abashin

Sortie : 30 janvier 2013 Biélorussie sous occupation allemande, 1943. Deux partisans sont envoyés liquider un homme donné pour traître et collabo des nazis. Est-il coupable ? Ou victime d'une manipulation ? Sur ce thème, tiré d'un livre exceptionnel de Vassil Bykov, Loznitsa livre un film également exceptionnel. À plusieurs

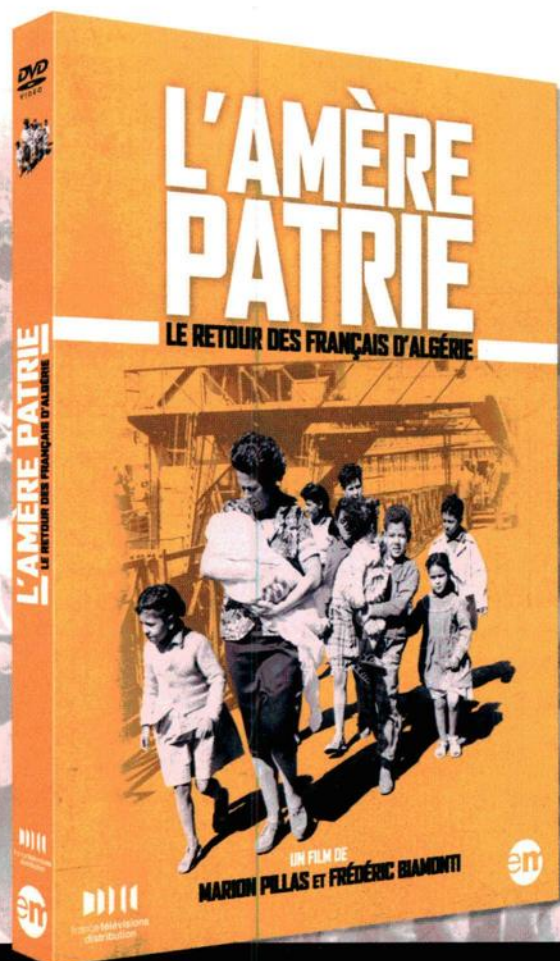
points de vue. Sur le plan de la réflexion éthique, sur la beauté des images, nous laissons à chacun le soin de juger. J'ai été, en ce qui me concerne, envoûté, remué jusqu'aux tréfonds. Mais on peut ne



pas aimer cette tradition de lenteur du cinéma russe et son attirance pour les personnages de saints à demi idiots. En revanche, sur le plan de l'exactitude

historique, le film fortifie la nouvelle historiographie du sujet. Il renverse allègrement le mythe résistancialiste soviétique. Oui, les collabos ont été très nombreux et très actifs. Non, la population ne voyait pas les partisans arriver d'un bon œil. Non, l'activité militaire des partisans n'a pas beaucoup gêné les Allemands. Dans une nature hostile – terrible forêt ! –, dans un monde paysan tombé dans une misère noire, l'on voit, l'on sent que le partisan avait d'abord à assurer sa survie et à liquider les ennemis du système soviétique. Ensuite, s'il lui restait un peu de forces et de cartouches, il combattait SS et *Polizei*. Tout le reste n'est que propagande. Un grand film. ■ J.L.

PUBLICITÉ



L'AMÈRE PATRIE

LE RETOUR DES FRANÇAIS D'ALGÉRIE

LE PORTRAIT D'UNE FRANCE PRISE ENTRE DEUX ÉPOQUES, FAISANT DANS LA DOULEUR LE DEUIL DE SON RÊVE DE GRANDEUR CIVILISATRICE.

Un retour sur l'histoire pour comprendre les enjeux politiques de l'époque, le déchirement des familles et leur douloureux retour en métropole.

Un film à base de témoignages (Pierre Nora, Paul Quilès, Alain Afflelou, Enrico Macias...) et d'images d'archives inédites.

Retrouvez-nous sur



A LIRE A VO

JEUX VIDÉO

Par Nicolas Gavet

Company of Heroes 2

Support : PC

Éditeur : Sega

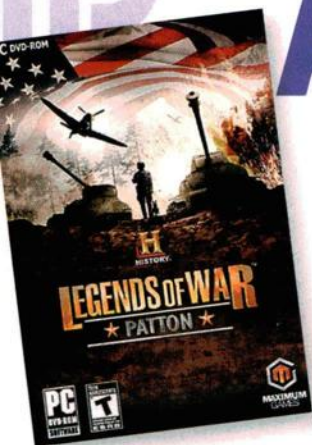
Prix : 50 € environ.

Avec ses 13 millions de victimes militaires (et un nombre au moins équivalent de civils), le conflit qui a opposé l'Armée rouge à la Wehrmacht est certainement le plus sanglant de la Seconde Guerre mondiale. C'est ce sombre chapitre de l'Histoire qui a été choisi par les développeurs de Relic Entertainment comme cadre au scénario de leur titre. Et, plus précisément, le rigoureux hiver 1941. Le studio canadien a d'ailleurs décidé de faire de ce climat infernal un acteur à part entière du jeu. D'abord, il a son importance pour créer l'ambiance : la très grande majorité des niveaux parcourus sont recouverts d'une épaisse couche de neige. Le soin apporté au graphisme fait que l'on en grelotte presque dans son fauteuil à certains moments ! Ensuite, et

c'est plutôt bien vu de la part du développeur, ce froid devient un élément du gameplay avec lequel il faut compter. La météo changeante a des conséquences directes sur le comportement des troupes. La progression de l'infanterie, par exemple, se fera de manière très lente si les troupes avancent dans de grandes étendues de poudreuse. De même, lorsque les températures chutent et passent largement sous la barre du zéro degré, l'hypothermie guette vos hommes à coup sûr. Il faut donc impérativement les protéger du froid, en les regroupant autour d'un feu, ou, à défaut, les mettre à l'abri sous un bon coupe-vent.

Une particularité qui joue aussi contre l'ennemi : en l'exposant à la morsure du froid, en détruisant par exemple la moindre habitation que vous croisez, vous affaiblirez ses troupes. Qui dit températures négatives, dit forcément formation de glace. Si l'avancée des véhicules dans les niveaux s'en trouve facilitée – ils peuvent ainsi s'affranchir des ponts pour traverser lacs et rivières gelés –, ce type de progression est une arme à double tranchant : le poids cumulé des tanks et des troupes (ou la chute d'un simple obus adverse) peut rompre la glace et causer ainsi de lourdes pertes humaines et matérielles. Enfin, ce système de météo variable influe sur la possibilité d'effectuer des frappes aériennes : en cas de fort brouillard ou d'abondantes chutes de neige, tout renfort aérien est vain. Une chose est certaine, *Company of Heroes 2*, ce n'est pas *Holiday on Ice* mais le spectacle est tout autant glacé et rythmé ! ■

A JOUER



History Legends of War: Patton's Campaign

Supports : PC, PS3 et Xbox 360

Éditeur : Sega

Prix : À partir de 30 €.

Bon « vieux » jeu de stratégie au tour par tour, *History Legends of War* vous invite à rejoindre le général Patton et sa 3^e armée américaine pour un voyage mouvementé à travers l'Europe. Le principe du jeu est connu de tous. Il s'agit encore une fois de déterminer les meilleures stratégies possibles pour venir à bout des sept grandes opérations et des 21 missions proposées ici : infiltration derrière les lignes ennemies, opérations de sabotage, attaques éclairs ou séquences de défense. On évolue en terrain connu. Cependant, *History Legends of War - Patton's Campaign*

prend certaines libertés historiques. Si la première partie du jeu respecte à la lettre le véritable parcours de la 3^e armée US, des plages de Normandie jusqu'à la traversée du Rhin en passant par Paris, la seconde partie n'est que pure fiction : elle voit les troupes du général pénétrer dans Berlin pour mettre fin au régime nazi... au nez et à la barbe des Soviétiques ! Les jeux vidéo réécrivent l'histoire et le résultat est plutôt plaisant. Et c'est ici d'autant plus passionnant que la difficulté croît au fur et à mesure que le joueur progresse dans les missions et qu'il doit gérer l'intégralité des combats : il choisit manuellement ses cibles, ses armes ainsi que leur portée. Un vrai travail de fourmi quand on sait que le jeu comporte pas moins de 36 unités, avec leurs forces et leurs faiblesses... Renverser le Reich n'est pas donné à tout le monde ! ■

World of Tanks

Support : PC

Éditeur : Wargaming.net

Gratuit, à télécharger

sur worldoftanks.eu

Avec ses 45 millions d'utilisateurs, *World of Tanks* est le jeu en ligne le plus joué au monde.



Son principe ? Participer à des combats de tanks en réseau sur des cartes spécialement dédiées à l'exercice. Lancé il y a deux ans, le jeu de Wargaming n'a cessé de s'améliorer à chaque nouvelle mise à jour : du point de vue de son graphisme – tout est plus beau et détaillé –, mais aussi de son contenu – plus riche. Récemment, ce sont les tanks chinois qui ont fait une entrée remarquée. Comme pour les autres factions, ils sont divisés en trois catégories : 8 chars légers (tel le Type 62), 7 chars moyens (tel le Type 59) et 4 chars lourds (dont le JS-2 soviétique). À chaque modèle, ses points faibles et ses points forts. Aux joueurs de conjuguer tout cela pour former une armée homogène ! ■

Starcraft II : Heart of the Swarm

Supports : PC, Mac

Éditeur : Blizzard Entertainment

Prix : 40 € environ.

Plus de deux ans après

la sortie de *Wings of Liberty*, les amateurs de jeux de stratégie en temps réel (STR) peuvent enfin se replonger dans l'univers futuriste de *Starcraft II*. Certes, on est loin des jeux fondés sur des faits historiques, mais comment se passer de l'un des meilleurs STR de l'année ? Dans *Heart of the Swarm*, donc, ce sont les Zergs, créatures abjectes et brutales, qui jouent les héros. À leur tête, la Reine des Lames, la sculpturale Kerrigan en personne. Après avoir perdu ses pouvoirs dans le dernier épisode, elle n'a qu'un but : les récupérer ! Et pour cela, tous les coups sont permis... Plus agressifs que les humains, faction qui s'est distinguée dans le précédent opus, les Zergs se montrent impressionnants, quand il est question de combats rapprochés, et misent plus sur le nombre que sur la stratégie pour vaincre l'adversaire. Âmes sensibles s'abstenir. ■

BLIZZARD ENTERTAINMENT

A venir...

Premier acte des Icènes

Après les Romains, les Macédoniens et les Carthageois, une nouvelle faction fera bientôt son apparition dans l'excellent jeu de stratégie en temps réel *Total War Rome II*. Il s'agit des Icènes, une tribu autonome issue du sud de la Bretagne qui privilégie l'infanterie et les chars sur le champ de bataille.

Aux bons vieux dieux

Les amateurs de la série *Crusader Kings II* peuvent se frotter les mains. L'éditeur Paradox vient officiellement d'annoncer la sortie d'une nouvelle extension à son jeu de stratégie : *The Old Gods*. Au menu, la possibilité de jouer un païen ou un zoroastrien, dans l'Angleterre de 867. Pillages, affrontements d'une brutalité sans nom... Tout est bon pour étendre son empire. Sortie prévue pour la fin du deuxième trimestre 2013.

Roses gratuites

Le prolifique Paradox, éditeur spécialisé dans les jeux de stratégie en temps réel, propose une version d'essai gratuite de son titre *War of the Roses*. Bien évidemment, qui dit gratuit, dit choix de la classe de son personnage, de l'armement et de l'armure limités aux strictes options de base. Mais c'est mieux que rien ! À télécharger sur www.paradoxplaza.com ■



WARGAMING.NET

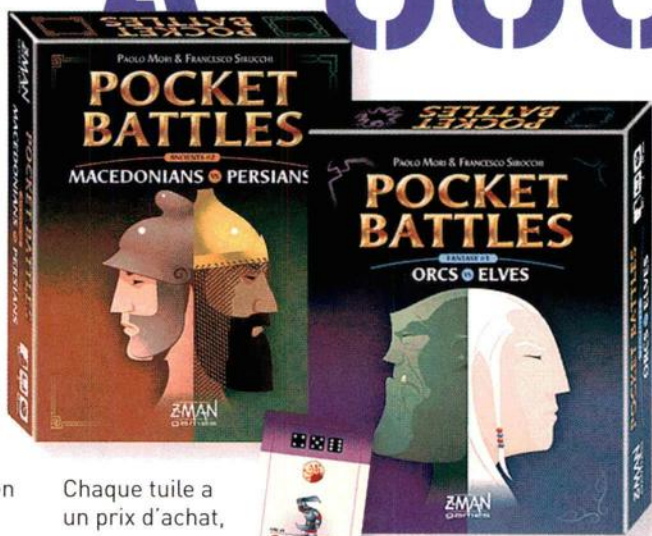
A JOUER

WARGAMES
Par Frank Stora

Général, j'ai rétréci l'armée !

Les wargames avec figurines ont des partisans convaincus, et en auraient bien plus encore s'il n'y avait... les figurines, justement : une armée de métal artistement peinte est en effet un investissement considérable en argent, en temps et en place pour le stockage. Les Italiens Paolo Mori et Francesco Sirocchi (Z-Man Games) ont trouvé la solution : les *Pocket Battles*.

Il s'agit d'une série de petites boîtes



Chaque tuile a un prix d'achat,

car une partie commence par la constitution de la force que l'on va engager : on peut ainsi

jouer des parties plus ou moins longues. Certaines tuiles ont aussi des capacités spéciales, représentées par un ou plusieurs

symboles, qui donnent leur personnalité aux différentes armées. Toutes les tuiles ont des « points de vie » (un à trois) et la plupart arborent des dés noirs et blancs représentant leurs capacités de combat. Pas de plan de jeu : pour cela, une petite table (format table de bridge) fera l'affaire.

Les règles sont à la fois simples et très originales. Chaque joueur arrange ses forces en piles, formant un centre et

deux ailes. La composition des piles (attention, toutes les tuiles ne peuvent s'empiler ensemble) est capitale, car lors des combats, une pile

va lancer un ou deux dés (rarement plus) et infliger à l'adversaire autant de coups que le résultat du dé (ou des dés) se retrouvera sur les tuiles formant les piles. Un exemple : votre pile comporte un dé 1, aucun 2,

aucun 3, un 4, trois 5 et deux 6. Supposons que vous avez le droit de lancer un dé. S'il

fait 2, aucun coup n'est porté. Mais s'il fait 5, vous infligez trois coups (et la pile adverse perd autant de « points de vie »).

Les dés noirs valent pour le combat au contact, les blancs pour les arcs, frondes et autres armes de jet.

À chaque tour, un joueur dispose d'un certain nombre

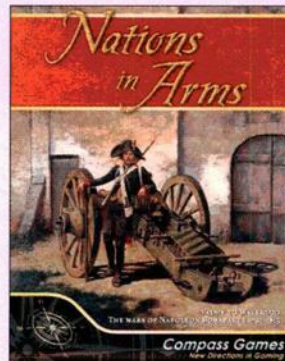
de pions d'ordre. Une unité peut agir plusieurs fois dans le même tour, mais le coût est élevé en pions d'ordre. Les capacités spéciales ajoutent de nombreuses surprises, simulant par exemple le moral des troupes.



Enfin, comme avec des armées de figurines, on peut mélanger les genres : Orcs contre Perses, ou Macédoniens contre Celtes... Il est surprenant de trouver

sous un aussi petit volume une aussi bonne représentation de tout ce qui fait un wargame tactique antique. On ne peut qu'espérer que Z-Man Games poursuive la publication d'autres armées. ■

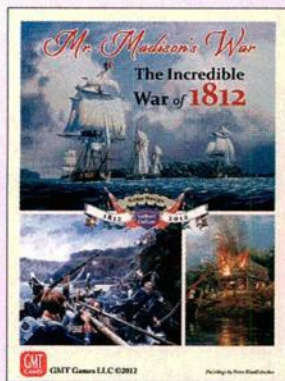
Un grand classique revisité



Nations in Arms, comme son nom l'indique aux vieux grognards, est un lointain descendant du mythique *Empires in Arms*, ce jeu stratégique qui a permis à de nombreux joueurs de par le monde, il y a déjà un quart de siècle, de chausser les bottes de Napoléon et consorts dans l'Europe

de 1805 à 1815. Plus près de nous, c'est le fruit de l'évolution du jeu *Le Grand Empire*, de Stanislas Thomas, chez Pratz Editions. On peut se réjouir de voir avec ce titre le succès d'un auteur français aux États-Unis. Cocorico ! C'est en effet Compass Games qui s'est lancé dans la publication du nouveau jeu, qui ose aller de 1792 à 1815. *Nations in Arms* (sous-titré de façon explicite *Valmy to Waterloo*) est conçu pour 2 à 7 joueurs. Ceux-ci ont à leur disposition de nombreux et superbes pions, une carte de l'Europe couverte des classiques hexagones et des cartes-événements à jouer richement illustrées. Les vingt-trois années simulées comptent chacune quatre tours. Faut-il préciser que ce jeu est destiné à des joueurs déjà expérimentés, ou pouvant compter sur l'aide de partenaires connaisseurs de l'art du

wargame ? Très différent est le jeu de GMT Games, *Mr Madison's War*. Le sujet : la guerre qui opposa en 1812 la vieille Angleterre aux jeunes États-Unis présidés par « Mr Madison » (le jeu est sous-titré *The Incredible War of 1812*). L'épisode, qui joua un rôle majeur dans la constitution des États-



Unis en tant que nation, est presque inconnu chez nous (voir n° 10, p. 62). La plupart des opérations se sont déroulées dans la région des Grands Lacs, sur lesquels les deux adversaires firent naviguer de véritables flottes de guerre construites pour l'occasion. Il y a donc toute une partie de batailles navales. L'originalité du thème et la qualité de son traitement (habituelle chez GMT) peuvent certainement intéresser. ■

QUIZ

Connaissez-vous

la guerre de Sept Ans ?

Par Pierre Grumberg

1 pt

1) La guerre dure sept ans... Mais de quand à quand ?

- a) 1754-1761.
- b) 1756-1763.
- c) 1758-1765.

2 pts

2) Quel souverain entre en guerre aux côtés de Frédéric II de Prusse en 1761 ?

- a) Joseph I^{er}, roi du Portugal.
- b) Adolphe-Frédéric, roi de Suède.
- c) Frédéric V, roi de Danemark.

1 pt

3) Qu'arrive-t-il à l'amiral anglais Byng, battu par les Français à Minorque, en 1756 ?

- a) Il est promu.
- b) Il est dégradé.
- c) Il est fusillé.

2 pts

4) Où le général autrichien Daun inflige-t-il à Frédéric II sa première défaite de la guerre en 1757 ?

- a) Prague – b) Kunersdorf.
- c) Kolin.

1 pt

5) Qui commande les troupes françaises écrasées par Frédéric II à Rossbach en 1757 ?

- a) Charles de Rohan, prince de Soubise.
- b) Louis de Contades.
- c) Victor-François de Broglie.

1 pt

6) Patron de la diplomatie française, il est l'organisateur de l'alliance autrichienne puis de la guerre. Qui est-ce ?

- a) Maurepas.
- b) Fleury.
- c) Choiseul.

1 pt

7) Quelle antique astuce tactique Frédéric II réemploie-t-il à Leuthen en 1757 ?

- a) L'ordre oblique.
- b) Le double enveloppement.
- c) La charge de cavalerie brusquée.



À Signal Hill, le 15 septembre 1762 près de Saint-Jean de Terre-Neuve, 300 soldats de Louis XV livrent l'ultime combat du Canada français.

2 pts

8) Quelle est cette place du Canada dont la perte en 1758 rend inéluctable la défaite française ?

- a) Fort Ticonderoga.
- b) Louisbourg – c) Québec.

1 pt

9) Où se déroule la bataille des Cardinaux qui voit une escadre française anéantie en 1759 ?

- a) Dans la baie de Quiberon.
- b) Dans la baie de Lagos.
- c) Au large d'Ouessant.

1 pt

10) Sa défaite à Wandiwash en 1760 lui coûte la tête (et l'Inde à Louis XV). Qui est-ce ?

- a) Lally-Tollendal.
- b) Bussy-Castelnaud – c) Conflans.

1 pt

11) Quelle principauté associée à la couronne britannique se cache derrière l'appellation officielle d'« électorat de Brunswick-Lüneburg » ?

- a) Électorat de Holstein.
- b) Électorat de Hanovre.
- c) Électorat de Hesse-Cassel.

1 pt

12) Quel est ce général prussien, meilleur commandant de cavalerie de Frédéric II ?

- a) Seydlitz – b) Winterfeldt.
- c) Brunswick-Bevern.

2 pts

13) Qu'appelle-t-on le « miracle de la maison de Brandebourg » qui sauve Frédéric II ?

- a) La mort de la tsarine Élisabeth, remplacée par son neveu prussien, Pierre III.
- b) De très mauvaises récoltes en Russie.
- c) La victoire britannique de Minden qui force les Autrichiens à se retourner vers l'ouest.

1 pt

14) Au traité secret de Fontainebleau en 1762, quel territoire Louis XV cède-t-il pour payer les efforts espagnols ?

- a) La Floride – b) Le Sénégal.
- c) La Louisiane.

2 pts

15) Quel traité met fin aux hostilités et consacre la grande victoire de l'Angleterre ?

- a) Traité de Closterseven.
- b) Traité de Paris.
- c) Traité d'Aix-la-Chapelle.

Réponses : 1b ; 2a ; 3c ; 4c ; 5a ; 6c ; 7a ; 8c ; 9a ; 10a ; 11b ; 12a ; 13a ; 14c ; 15b.

Total : / 20 points

Si vous avez eu moins de 10 points, faute d'ouvrages en français, nous vous conseillons une synthèse facile à lire : *The Seven Years' War*, de Daniel Marston, Osprey, 2001. Les aspects navals (essentiels pour la France et son empire) sont couverts par *La Guerre de Sept Ans : histoire navale, politique et diplomatique*, de Jonathan Dull, Les Perséides, 2009.

VOS QUESTIONS À LA UNE Q&R



A quand remonte le premier entraînement physique moderne (pompes, tractions, parcours de combattant...) visible notamment dans des films comme Full Metal Jacket de Stanley Kubrick ?

ARL BELLEME, PARIS

Si on est connu un accusateur précocement au sein d'une armée, ce doit être en vigueur dans les années prussiennes de Frédéric II, les premiers entraînements militaires modernes viennent de France sous l'impulsion du colonel François Arago. Cet entraînement, qui prend le parti de Joseph Bugevart fils de la guerre d'Espagne de 1808, visait à former en 1825 et est actualisé trois ans plus tard de celui des sapeurs-pompier, avant de devenir l'inspecteur des premiers militaires de France en 1837. Son élève Napoléon Lannes et le colonel Lucien Rogé créent en 1853 l'École normale militaire de gymnastique de Juvigny, qui va rendre hégémonique la discipline en formant des moniteurs et en organisant les exercices menant au certificat des militaires. C'est une discipline physique et morale, visant à entraîner le corps et l'esprit, qui va s'exporter rapidement auprès des autres armées européennes, mais également vers le monde arabe, via la population de la garnison civile au sein de la garnison. Plus récemment, lors de la guerre de 1914-18, le futur Président Dwight Eisenhower sera l'un des premiers à y avoir saisi et en a fait son cadre de référence. 1918 à mars 1919, la pratique est devenue courante, avec diverses variantes, dans toutes les armées du monde. ■ Pascal Bay

Pourquoi les Autrichiens (qui sont 50 000 à Strasbourg) n'ont-ils pas marché sur Paris au moment de la tentative de coup d'État du 12 vendémiaire en 1803 ?

ANTHONY HAFER, KARLSRUHE

Après la chute de Robespierre, la Convention n'a pu s'appuyer sur aucune force d'oppression capable d'être rebelle. Très vite, les militaires ont abandonné au moment de la tentative de la révolte par les armées. Pour cela, ils ont approuvé le mécontentement des soldats, qui se sont soulevés dans les sections de Paris. La Convention, qui souhaite renouveler les conseils, comprend vite que l'opinion lui est hostile et que le gouvernement risque de tomber. Or, la loi de décrets de 1793 est en vigueur à l'échelle nationale, imposant des lors pour les soldats de marcher dans un certain ordre. Il n'y a pas de forces armées disponibles dans les départements, impossibilité de les diriger. L'opinion s'aligne sur le mécontentement. Bien sûr, cette décision met le feu aux poudres. Cependant, les agents militaires avaient été les premiers à s'organiser, dans le cadre de Vauban ou du Quatrième de Quincy, vers

Canons antichars et de DCA : le tir est rectifié !

Je souhaiterais apporter un correctif à votre réponse à la question « Quelle est la différence de fond entre canons, obusiers et armes à tir tendu (antichars ou DCA, par exemple) ? » dans votre n° 10, p. 30. Vous écrivez que « les canons de DCA, [sont] souvent adaptés de canons antichars [...] », alors que dans les faits, cela a toujours été l'inverse. C'est la très haute vitesse de sortie de bouche donnée aux obus (nécessaire pour atteindre les avions volant à haute altitude) qui fait des pièces de DCA

d'excellentes armes antichars. On pourra citer l'exemple du très connu Flak 88 mm allemand : les soldats de la Wehrmacht se sont vite rendu compte que l'arme était d'une efficacité redoutable contre les chars adverses. Ce canon impressionnant tellement les Alliés qu'il a été décidé de l'adapter en vue d'équiper le nouveau char lourd allemand, donnant naissance au légendaire Panzerkampfwagen VI (PzKpfw VI) Tiger. Les Alliés eux-mêmes ont monté des canons dérivés de canons de DCA sur leurs chars, le canon 90 mm M3 équipant le M26 Pershing

américain étant un dérivé du 90 mm DCA. **Grégory Langange**

J'ai écrit exactement l'inverse de ce que je voulais dire... Merci d'avoir rectifié le tir ! Notez au passage que le canon de 85 mm, qui équipe la deuxième version principale du T-34 soviétique, est également adapté d'une arme de DCA, le 85 mm 52K de 1939. ■ P. G.

Identité rétablie pour le P-40 une première fois...

Le courrier de M. Denzer figurant dans le n° 10 p. 113 [et se rapportant à une actualité publiée dans le n° 8, p. 16] est une étonnante accumulation d'énormités.

- 1) L'avion retrouvé dans le désert égyptien est un Curtiss H87A-3 (désignation constructeur). Ce chasseur de fabrication américaine était désigné « P-40E » dans l'US Army Air Force, et « Kittyhawk Mk IA » dans la RAF. À noter que les versions antérieures du P-40 (P-40B et C) étaient désignées « Tomahawk » dans la RAF.
- 2) « Warhawk » était le surnom attribué officiellement par l'USAAF à la version P-40F introduite en 1942. Les versions précédentes (P-40 A à E) n'avaient pas de surnoms. Les versions suivantes (P-40K/L/M/N)

ont également reçu ce surnom de « Warhawk ». 3) « Kittyhawk » et « Warhawk » ne sont donc nullement des « noms de code » mais des désignations tout ce qu'il y a de plus officiel.. 4) L'appareil retrouvé en Égypte appartenant à la RAF, il s'agit donc d'un Kittyhawk Mk IA, et non à strictement parler d'un P-40. Certes d'un point de vue technique, le Kittyhawk est un « P-40 britannique », mais la désignation « P-40 » n'avait pas cours dans la RAF.

5) De nombreux P-40 (et Kittyhawk, et Tomahawk) étaient ornés d'une gueule de requin (*shark mouth*) peinte sur le capot, mais l'appellation « P-40 Shark Mouth » n'a jamais existé que dans les catalogues de fabricants de maquettes en plastique.

Christophe Reverchon
Merci à nos lecteurs de relire nos lecteurs !

... et une seconde fois !

Tout d'abord, félicitations pour votre magnifique publication ; elle se compare très avantageusement avec ce qui se fait de mieux en anglais de mon côté de l'Atlantique. Voici deux remarques. D'abord, l'avion P-40 à la page 16 du numéro 8 est bel et bien un Kittyhawk. Sur la photo, on voit très bien trois mitrailleuses sur chaque aile ainsi qu'une entrée d'air supérieure rectangulaire au ras du carénage d'hélice, sans mitrailleuse de chaque côté. Ceci caractérise le modèle P-40D (Kittyhawk I) et les modèles ultérieurs : P-40E (Kittyhawk Ia), P-40F à P-40L (Kittyhawk II), P-40K et

P-40M (Kittyhawk III). Les modèles Warhawk ou Tomahawk I (P-40A/B/C) ont une entrée d'air supérieure circulaire, encadrée de deux mitrailleuses, ce que l'on ne voit pas sur la photo. Voir à ce sujet Kittyhawks *Over the Sands : The Canadians and RCAF Americans, Campaigns : MTO*, de Michel Lavigne et du Wing Commander James F. Edwards [Lavigne Aviation Publications, Québec, 2002, p. 6-7]. Ensuite, pour ajouter à votre réponse à M. Kernoul (n° 10, p. 30), les parois de l'obus d'un obusier sont aussi plus minces à cause des contraintes moindres amenées par une vitesse initiale moins élevée. Ce qui permet l'emploi de plus d'explosif que dans un obus de canon de calibre égal. Ceci accentuait encore plus le déséquilibre entre l'artillerie allemande, très bien pourvue en obusiers, et l'artillerie alliée en 1914-1915. ■ **Carl Dubé, Boucherville, Québec (Canada)**

Une erreur de poids

Je viens de lire le dossier sur les opérations Saturne et Mars (n° 11) et j'ai relevé une petite erreur. Vous parlez page 43 de « 87 chars tchèques de 38 tonnes obsolètes ». Or le « t » du Panzer 38(t) ne veut pas dire « tonne » mais « Tschechisch » dans les désignations de chars allemands. Une nomenclature similaire est utilisée pour les autres modèles de chars capturés et remis en service par la Wehrmacht. C'est ainsi que des chars français Hotchkiss H38 sont renommés Panzerkampfwagen 38H 735(f) (« f » pour

LE SONDAGE

Sur notre page www.facebook.com/guerresethistoire, nous vous avons posé cette question : « Selon vous, laquelle de ces trois machines, toutes versions confondues, a eu le plus fort impact sur la Seconde Guerre mondiale ? » Au 1^{er} mars, sur 208 réponses, 145 (70 %) ont voté pour le T-34, 34, le Sherman (16 %), et 29, le Panzer IV (14 %).

Aucune ambiguïté sur le résultat ! En revanche, la question, elle, était ambiguë. On aurait pu répondre le Pz IV, qui a été l'instrument de la Blitzkrieg, dont on ne peut nier l'impact sur le second conflit mondial. Mais les lecteurs ont jugé que le T-34 répondait mieux à la question, sans doute parce qu'il est un élément clé de la résistance soviétique et, donc, de la défaite finale d'Hitler.



Frankreich). Même cas pour un petit nombre d'Autoblinda AB41 italiennes, rebaptisées Panzerspähwagen AB41 201(i).

Henry Erny (sur la page Facebook)

Bien vu ! Le Pz 38(t), saisi par la Wehrmacht dans les stocks de l'armée tchèque détruite sans combattre en 1938, ne pesait qu'une dizaine de tonnes. Cet engin fabriqué par Skoda a servi utilement l'Allemagne jusqu'à la fin de la guerre, notamment sous la forme du chasseur de char Jagdpanzer 38(t), connu sous le nom de Hetzer (« l'acharné »). ■ P. G.

Quand un sergent peut en cacher un autre

Il me semble qu'il y a une erreur dans la légende de l'image accompagnant le quiz sur la guerre d'Algérie : « Trois soldats indigènes de l'armée française en 1959... » (p. 111 du n° 10). Le troisième « soldat », à droite, est dit « sergent-chef du 29^e régiment de tirailleurs ». Sauf erreur de ma part, il s'agirait, au vu de son insigne de grade (deux chevrons dorés), d'un

« sergent-fourrier » et non d'un « sergent-chef ». Le sergent-fourrier était un sous-officier chargé de l'approvisionnement et du logement des hommes. Les deux chevrons (or ou argent) de son insigne de grade

dans les années 1960 ou 1970, était un peu, dans l'armée française d'alors, comme celui, plus élevé, de « sergent-major » (quatre chevrons, disparu chez nous en 1972), un grade « terminal » pour les sergents non destinés à passer sergents-chefs

On orientait ces sous-officiers, généralement anciens en service mais qu'on n'estimait pas aptes à passer au grade de sergent-chef (ou d'adjudant) et/ou à « commander sur le terrain », vers des fonctions administratives (fourrier, chef magasinier, comptable...), avec ces grades intermédiaires. Ceux-ci récompensaient leurs « bons et loyaux services » (et/ou leur ancienneté) en les plaçant hiérarchiquement au-dessus de leurs camarades sergents (pour les sergents-fourriers) ou sergents-chefs (pour les sergents-majors). Il faut noter que le grade français de sergent-major n'avait donc finalement pas grand-chose à voir avec ses homonymes (ou « traductions ») anglo-saxons. Les fonctions des « sergents-majors » anglo-saxons étaient totalement différentes : les *Quartermaster Sergeants* chez les Britanniques, ou les *Sergeants Majors* et autres grades américains « équivalents », exerçaient (et exercent toujours) quasiment des fonctions d'officier

– commandement de la troupe, etc. – en dehors du combat du moins, et en plus sans doute de fonctions « administratives ». ■ **René Rostan, ancien sous-officier d'infanterie, lieutenant-colonel en retraite**

Le rapport poussée/poids remis à l'endroit

Ma fille, passionnée d'aéronautique, m'a signalé que, dans votre article intitulé « F-15 et F-16, les rapaces de la reconquête » (n° 11 p. 72 à 77), vous évoquez le rapport poids/poussée en lieu et place du rapport poussée/poids. Sur le papier, cela ne change pas grand-chose mais la différence prend une autre importance lorsque l'on est « brêlé » sur le siège éjectable. Les performances sont bien entendu meilleures avec une poussée importante pour une faible masse, soit un rapport poussée/poids élevé. **Patrick Leroux, dit « Rackham » sur un siège éjectable**

Exact ! Merci de cette correction. Je suis navré de cette malencontreuse inversion (de poussée). ■ P. G.

QUIZ
Connaissiez-vous la guerre d'Algérie ?
Par Jean Lopez

1 pt
11 Dans quelle région d'Algérie se produisent les épisodes les plus marquants de l'insurrection de 17 novembre 1954 ?
a) En Oranie
b) Dans l'Algérie
c) Dans les Aurès

2 pts
12 Qui commande en chef l'armée française en Algérie lors du début de la guerre ?
a) Fouquet
b) Chomere
c) Salan

1 pt
13 Qui est nommé gouverneur général de l'Algérie le 15 février 1955 ?
a) Henri Alleg
b) Jean Murat
c) Jacques Soustelle

2 pts
14 Lequel de ces hommes n'appartient pas à la direction historique du FLN ?
a) Mourad Didouche
b) Mostapha Houli
c) Mostapha ben Bouabd

2 pts
15 Quelle ambassade cause la mort de 74 appelés et doit prendre conscience de la guerre à l'opération hexagonale le 18 mai 1956 ?
a) Palestine - M. Sab Ferruch
b) Israël

1 pt
16 Quelle grande unité française démantelée, aux côtés de 9 divisions, les réserves de généraux de l'armée de l'air lors de la bataille d'Alger ?
a) La 1^{re} DB - M. La 3^{re} DB

2 pts
17 On appelle « en » ligne Morice ?
a) Le barrage posé sur la frontière algéro-tunisienne

1 pt
18 La bataille pour sur la frontière algéro-tunisienne

1 pt
19 La ligne de postes surveillés du barrage de Far de Reggane

2 pts
20 Dans quel village tunisien, l'armée française commet une « bavure » qui, de proche en proche, provoque le retour du général de Gaulle ?
a) Ain Sefra
b) Melsouk
c) Sakhet

1 pt
21 Comment appelle-t-on le vaste plan de développement socio-économique de l'Algérie le dernier à signer l'indépendance populaire du FLN ?
a) Le plan Charfa
b) Le plan de six ans
c) Le plan de Constantine

2 pts
22 Quel ultra de l'Algérie française, président des étudiants d'Alger, dirige la population algéro-maire contre de Gaulle du 22 au 27 février 1960, lors de la semaine des barricades ?
a) Amédée Fréger
b) Le cabinet Alger
c) Pierre Lagarde

1 pt
23 Qui dirige les opérations Courroux, Escalade, Humettes, Pierres précieuses, qui écrasent l'ALN en 1959 et 1960 ?
a) Challe
b) Salan
c) Adnani

2 pts
24 Qui est victime du massacre de la rue d'Isly, le 28 mars 1962 ?
a) Les prisonniers en CAS
b) Les pieds-neurs d'Alger
c) Les musulmans d'Alger

Total : / 200 points

Si vous avez eu moins de 10 points, nous vous recommandons de lire l'ouvrage de Jean Lopez, 1954-1962, la dernière guerre des Français, hors-série n° 5 de Guerres & Histoire, mars 2012.

Source : Histoire n° 11 - 112

Une publication du groupe **MONDADORI FRANCE** Président : **Ernesto Mauri**.

RÉDACTION – 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Tél. 01 46 48 48 48. Pour correspondre avec la rédaction : courrier.SVGH@mondadori.fr

Directeur de la rédaction : **Jean Lopez**, assisté de **Mireille Liebaux** • Rédacteur en chef adjoint : **Pierre Grumberg** • Directeur artistique : **Pascal Quehen**,
Première secrétaire de rédaction : **Guillemette Echalié** • Service photo : **Stéphane Dubreil** • Documentaliste : **Virginie Briffaut**.

Comité éditorial : **Benoît Bihan**, **Laurent Henninger**, colonel **Michel Goya**, **Yacha MacLasha**.

Ont collaboré à ce numéro : **Nicolas Aubin**, **Roberto Barazzutti**, **Benoît Bihan**, **Laureen Bouyssou**, **Nicolas Chevassus-au-Louis**, **Isabelle Delpech**, **Nicolas Gavet**,
Michel Goya, **Pascal Guy**, **Laurent Henninger**, **Pierre Journoud**, **Yacha MacLasha**, **Jean-Dominique Merchet**, **Maurin Picard**, **Frank Stora**, **Éric Tréguier**, **Charles Turquin**.

DIRECTION ÉDITION - Directrice du Pôle : **Carole Fagot** • Directeur délégué : **Vincent Cousin**.

DIFFUSION - Site : www.vendezplus.com • Directeur : **Jean-Charles Guérault** • Responsable diffusion marché : **Siham Daassa**.

MARKETING - Responsable : **Giliane Douls** • Chargée de promotion : **Michèle Guillet**.

ABONNEMENTS - Responsable : **Johanne Gavarini** • Chef de produit : **Clara Billand**.

PUBLICITÉ - Tél. 01 41 33 50 15. Directrice exécutive : **Valérie Camy** • Directrice commerciale : **Caroline Soret** • Directrice de la publicité adjointe : **Virginie Commun**
Directeur de clientèle : **Lionel Dufour** • Assistante : **Christine Chesse** • Planning : **Stéphanie Guillard**, **Angélique Consoli**, **Sabrina Rossi-Djenidi** • Trafic : **Stéphane Durand**.

Opérations spéciales : **Jean-Jacques Benezech**, **Anne-Sophie Chauvière**, **Grégory Gounse**.

FABRICATION - Chefs de fabrication : **Marie-Hélène Michon** et **Johann Gaisser**.

Directeur financier : **Carmine Perna** • Finance manager : **Guillaume Zaneskis**.

ÉDITEUR - Mondadori Magazines France. Siège social 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Président et directeur de la publication : **Ernesto Mauri**.

Actionnaire principal : Mondadori France SAS • Imprimeur : Mondadori Printing SpA, via Luigi e Pietro Pozzoni, 11 - 24034 Cisano Bergamasco - Italie

N° ISSN : 2115-967X • N° de Commission paritaire : 0513 K 90842 • Dépôt légal : avril 2013.

Relations avec les ABONNÉS Par courrier : relations.clients@mondadori.fr

Tarifs d'abonnement France 1 an (6 numéros) : 29 euros • Relation clientèle, abonnés par téléphone : 01 46 48 47 88 du lundi au samedi, de 8 heures à 20 heures ;
par courrier : Guerres & Histoire Abonnements - B400 - 60643 Chantilly Cedex. Vous pouvez aussi vous abonner sur www.kiosquemag.com.

Le secret de l'amiral Horatio Nelson

Par Charles Turquin

Copenhague, Aboukir, Trafalgar... Une succession de victoires éclatantes. Mais comment faisait-il ?
Quelle était sa recette stratégique ? Enfin des révélations !

Il était petit, souffreteux, sujet au mal de mer. Il avait perdu un bras à l'assaut de Ténériffe, l'œil droit à l'attaque de Calvi*. Avec tout cela, il fut un amant passionné, un chef adoré de ses marins, le plus glorieux amiral de la Royal Navy. À vrai dire, Nelson restait une énigme ! On s'interrogeait sur la magie d'un tel destin. De nouvelles lueurs viennent éclairer ces pénombres : elles émanent du *Commander Reginald Swimming-Poole, RNVR (Royal Naval Volunteer Reserve)*, anciennement spécialiste des fanaux et projecteurs. Entre quelques verres de whisky, ce vieil ami m'a confié « le secret de Nelson » qui à ce jour n'était connu que de rares initiés. Je lui laisse la parole...

— Comment je le sais ? C'est une tradition de famille. Ebenezer Hoax, mon quadrisaïeul maternel, s'était engagé très tôt dans la Navy en tant que « *powder monkey* ». Vous savez bien : ces tout jeunes enfants qui rampaient dans l'étroit passage de la Sainte-Barbe pour en retirer les gargousses de poudre à canon. Devenu trop grand pour ce job, Ebenezer est passé marmiteur de cambuse à bord du *Victory* et fit souvent le service du carré. Il surprit ainsi bien des confidences d'officiers. Puis il perdit les deux jambes au combat de l'île d'Aix. Bien que réduit de moitié, il toucha double part de prise et put ouvrir un pub aux environs de Hull. Il y contait parfois le « secret » mais les bouseux du coin n'y prêtaient guère attention. — Il a laissé des mémoires ? — Non, il était analphabète. Mais l'histoire s'est transmise de génération en génération, jusqu'à moi. Je vous la raconte parce que ma femme vous aime bien.

— Allez-y, je suis tout ouïe, comme un haddock.
— *Well...* Il faut d'abord savoir qu'au plus chaud de chaque bataille, Nelson quittait soudain la dunette et descendait dans sa cabine. Il n'y restait qu'un moment mais remontait l'air radieux, sûr de

lui, émettant alors un ordre qui assurait la victoire ! Il y avait là quelque mystère. Dévorés de curiosité, ses officiers voulurent en avoir le fin mot. À l'occasion du combat suivant, ils eurent l'audace d'aller espionner Nelson par la fissure d'une cloison. Ils virent ainsi que le grand homme ouvrait un coffret cerclé de fer et en tirait un petit carnet entoilé qu'il consultait un moment, l'air pensif. Enfin, il reposait ce carnet, refermait le coffret dont

il empochait la clé, puis remontait vivement, le visage auréolé par la certitude de vaincre !

— Mille sabords, son manuel de tactique ?

— Eh, sans doute... Il fallut se contenter de cette supposition. Mais vint la fameuse journée de Trafalgar. *Good heavens*, quelle bataille ! Vous pouvez m'en croire, ça chauffait terriblement. Or, voilà-t-il pas que, du haut d'une hune, un gabier du *Redoubtable* envoie loger une balle dans l'épine dorsale de notre amiral ! Nelson s'effondra, bientôt mourant. La bagarre faisait rage, c'était loin d'être gagné... *Hell and blazes*, que faire, que décider ?

— Oui, que faire en cette galère ?

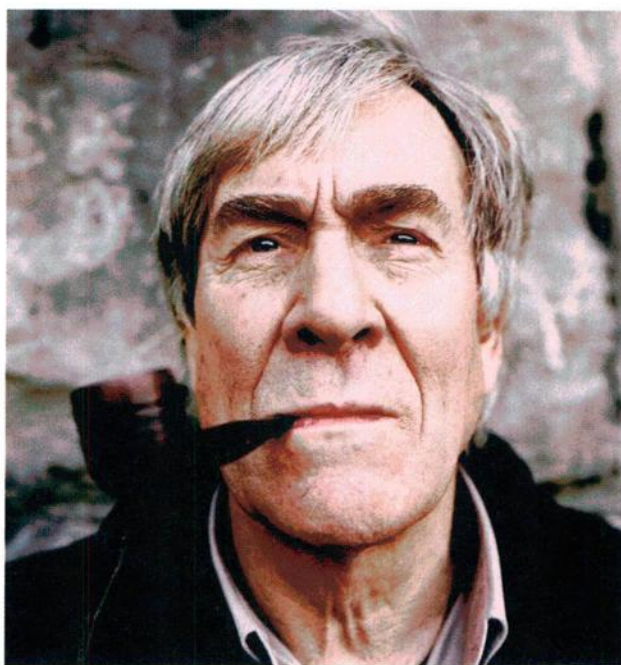
— Pas de galère, le *Victory* était un vaisseau trois-ponts. D'ailleurs, un de nos officiers (le *Commander Hardy*, je crois) a eu la bonne réaction : « *Son carnet tactique ! Ses méthodes de combat !* » *By Jove*, c'était bien sûr ! Tout est alors allé très vite : récupérer la clé dans la poche de Nelson ; descendre à la cabine ; ouvrir le coffret ; le précieux carnet s'y trouvait...

— Et alors ? Et alors ???

— Il ne contenait que deux feuillets, qui indiquaient sobrement : « *BABORD = GAUCHE* » et « *TRIBORD = DROITE* ».

Je ne sais pourquoi, cette histoire n'a jamais été divulguée officiellement.

Mais elle explique bien des choses et nous ramène à l'essentiel. Buvons, cher ami, aux règles d'or de la Marine ! ■

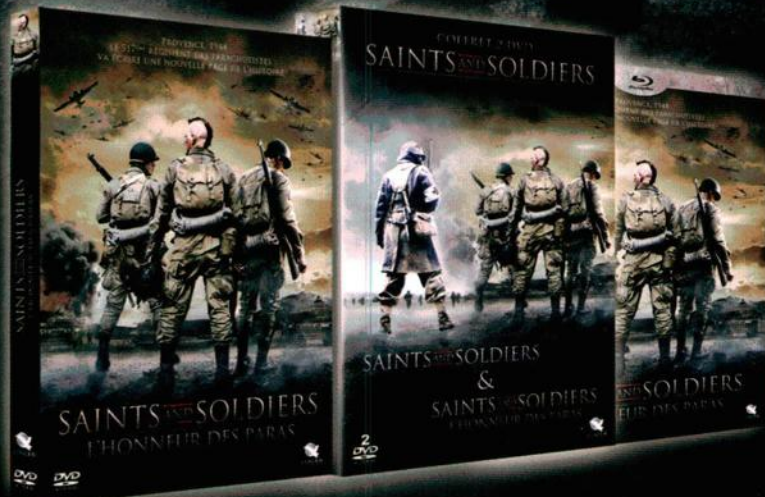


« Au plus chaud de chaque bataille, Nelson quittait la dunette et descendait dans sa cabine. Il n'y restait qu'un moment mais remontait l'air radieux, sûr de lui, émettant alors un ordre qui assurait la victoire ! »

* Nos plongées en baie de Calvi, effectuées jadis avec les chercheurs liégeois de Stareso, ne nous ont pas permis de le retrouver.

SAINTS AND SOLDIERS

L'HONNEUR DES PARAS



EN SUPPLÉMENT
UN DOCUMENTAIRE DE 60 MIN SUR
LES PARACHUTISTES DE LA
SECONDE GUERRE MONDIALE

PROVENCE 1944

LE 517ÈME RÉGIMENT
DE PARACHUTISTES VA ÉCRIRE
UNE NOUVELLE PAGE DE L'HISTOIRE

Visionner la
bande annonce



LE 24 AVRIL 2013
EN DVD, BLU-RAY, VOD ET COFFRET 2 DVD



EN 14-18,
ASSOCIER «FEMME»
ET «OBUS»
N'AVAIT RIEN
D'UNE GROSSIÈRE
MÉTAPHORE.

DÉCOUVREZ
CE QU'AUCUN
HOMME
N'AURAIT
JAMAIS DÛ
CONNAÎTRE

MUSÉE
DE LA
PAYS
DE
MEAUX
GRANDE
GUERRE